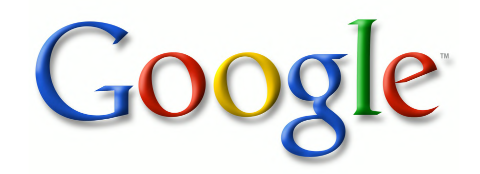




L'HISTOIRE
ROMAINE,
RACONTÉE AUX ENFANS;

PAR M. LAMÉ FLEURY,
AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES D'ÉDUCATION.

PREMIÈRE PARTIE.

LA RÉPUBLIQUE.

CINQUIÈME ÉDITION.

A PARIS,
LIBRAIRIE DUFART,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 1;
A S^{T}.-PÉTERSBOURG, CHEZ J.-F. HAUER ET Cie.
1839.



AVERTISSEMENT.

Lorsqu'en 1829 nous publiâmes les premiers volumes de notre Cours d'Histoire racontée aux Enfans, nous étions loin, sans doute, d'espérer l'accueil favorable que le public a bien voulu nous accorder; mais cet essai d'un genre tout à fait nouveau en France, nous paraissait déjà une question d'avenir pour l'enseignement élémentaire de l'histoire.

Substituer des récits exacts et complets à d'insipides nomenclatures de dates et de noms propres, auxquels de jeunes enfans ne peuvent attacher d'intérêt sans la connaissance préalable des faits; remplacer, par une exposition simple et claire du drame de l'histoire, les abrégés, les précis, les résumés, derrière lesquels la routine était retranchée depuis tant d'années; déclarer une guerre rationnelle aux méthodes d'enseignement historique uniquement fondées sur le travail de la mémoire; mettre l'histoire à la portée des enfans,

pour leur en faire goûter le charme, en leur parlant le langage simple qui leur convient, tel est le but vers lequel nous n'avons cessé de marcher avec confiance, secondé par la tendance générale des bons esprits vers un meilleur système d'éducation classique.

Les enfans de huit à douze ans, quoi qu'on ait pu dire, ont aussi une logique propre à leur âge, logique naïve et peu compliquée à la vérité, mais parfaitement susceptible de discernement. Pourquoi donc n'avait-on pas, avant nous, cherché à tirer parti de cette heureuse faculté de l'enfance, d'être mobile et impressionnable, et de garder fidèlement l'empreinte des idées qu'on sait lui inculquer? Pourquoi n'avait-on pas tenté d'apprendre aux enfans à établir des points de rapprochement et de comparaison entre les événemens qui semblent amenés par les mêmes causes, ou destinés à produire les mêmes effets?

L'Histoire Ancienne, par exemple, est pleine de faits presque semblables, déter-

minés par des causes analogues : de grands États se forment ou s'écroulent selon que les ressorts de la vie sociale des nations s'y trouvent tendus ou relâchés : aux empires d'Assyrie succède celui des Perses ; à celui-ci, la puissance d'Alexandre ; à cette dernière, la domination romaine ; et l'empire romain lui-même, comme un nouvel exemple de ces vicissitudes de grandeur et de décadence, s'élève par la tempérance, le patriotisme, la simplicité, le désintéressement des héros de la république, et périt par l'immoralité, l'avarice, le luxe immodéré, les turpitudes de tout genre qui souillent les cinq premiers siècles de l'ère vulgaire.

L'histoire, considérée sous ce point de vue moral et élevé, et développée à de jeunes esprits par une méthode sagement graduée, doit infailliblement les amener à résumer d'eux-mêmes les faits qui leur sont présentés, et faire progresser à la fois leur instruction et leur intelligence. Pensera-t-on maintenant que l'on eût pu arriver

à ce résultat important, au moyen des abrégés par demandes et réponses, où, pour terminer dignement le récit de la vie et des exploits d'un prince français, le maître devait poser gravement cette question plus que naïve : *Que fit-il ensuite?* à quoi l'élève docile était tenu de répondre : *Il mourut, et il fut enterré à Saint-Denis.*

Peu de changemens importans ont été faits à cette nouvelle édition de l'Histoire Romaine; mais nous avons cru, pour rendre aussi complète que possible l'étude de ce petit ouvrage, devoir y ajouter une table générale et analytique des matières, qui peut servir à la fois de questionnaire aux instituteurs et de mémorial aux élèves pour leurs narrations orales ou écrites. Cette amélioration, nous l'espérons, sera goûtée dans l'enseignement primaire, où il est si précieux de pouvoir poser de bonne heure des jalons pour l'avenir.

L'HISTOIRE

ROMAINE,

RACONTÉE AUX ENFANS.

LA FONDATION DE ROME.

Depuis l'an 795 jusqu'à l'an 752 avant J.-C.

Il y avait autrefois, mes petits amis, un roi qui était le père de deux fils, dont l'un se nommait Numitor, et l'autre Amulius.

Ce roi, étant près de mourir, donna à Numitor son royaume pour le gouverner après lui, et à Amulius tous ses trésors, qui consistaient en une grande quantité d'or et d'argent.

Mais Amulius, qui était méchant, devint jaloux de son frère; et au lieu d'employer honnêtement les richesses qu'il possédait, il s'en servit pour corrompre

les serviteurs de Numitor, et fit enfermer ce pauvre prince dans une prison, afin de régner à sa place; il n'osa pas pourtant le faire mourir, quoique ce ne fût certainement pas l'envie qui lui en manquât.

La ville où demeurait Amulius se nommait ALBE; elle était située dans le LATIUM, province d'ITALIE, l'un des plus beaux pays de l'Europe, et à peu de distance de la mer Méditerranée.

Le langage que parlaient alors les habitans de cette contrée était la langue OSQUE, d'où s'est formé, par la suite des temps, le latin, que quelques-uns d'entre vous ont peut-être déjà commencé à étudier.

Or, Numitor, ce malheureux roi d'Albe que son frère retenait en prison, avait un fils nommé LAUSUS, et une fille appelée RHÉA SYLVIA, qui étaient déjà grands tous les deux. Amulius, craignant que ces deux enfans ne réclamassent l'héritage de leur père ou sa liberté, fit tuer Lausus, un jour que ce jeune prince s'amusait à la

chasse dans un bois écarté, et en même temps il enferma Rhéa dans un temple où de jeunes filles étaient obligées d'entretenir un feu qui ne devait jamais s'éteindre.

Ces jeunes filles, que l'on nommait des Vestales, parce qu'elles étaient consacrées à la déesse Vesta, avaient une bien triste destinée, car si elles laissaient éteindre le feu sacré, elles étaient condamnées à être enterrées toutes vives. Les vestales ne devaient pas être mariées avant d'avoir atteint l'âge de quarante ans.

Mais voilà que la princesse Rhéa, qui était encore bien loin de cet âge, fut enlevée par un homme puissant, dont on n'a jamais su le nom, mais qui se fit passer pour le dieu Mars, et comme on la ramenait dans ce temple qui lui servait de prison, elle mit au monde deux petits garçons, dont l'un reçut le nom de Rémus, et l'autre celui de Romulus.

Cependant Amulius ayant appris cet événement, entra dans une grande co-

lère, et ordonna à l'un de ses serviteurs, nommé Faustulus, de prendre ces deux pauvres enfans, et de les précipiter dans le Tibre, qui est la principale rivière de ce pays-là. Heureusement cet homme n'était pas aussi méchant que son maître; il eut pitié de ces petites créatures, et se contenta de les déposer dans un bois, pour ne point avoir la douleur de les voir mourir sous ses yeux.

Mais comme il craignait d'être puni par Amulius pour lui avoir désobéi, quoiqu'il eût fait une bonne action au lieu d'une mauvaise qui lui avait été commandée, il fit accroire à ce prince que les enfans avaient cessé de vivre; et en effet, ils eussent bientôt péri faute de nourriture, si la Providence, qui veille sur les innocens, n'eût pourvu à leur subsistance, en leur amenant une nourrice telle qu'on n'en vit jamais d'autre depuis ce temps-là.

Vous avez sans doute entendu raconter combien les loups sont méchans, et je dois même vous dire que dans certains pays

lorsqu'il fait grand froid, ces animaux viennent par troupes et en poussant des hurlemens effroyables jusque dans les villages, pour dévorer les bêtes et même les hommes qu'ils peuvent surprendre. Eh bien ! on assure que ce fut une louve qui avait perdu ses petits, que le bon Dieu envoya pour nourrir les enfans abandonnés. Cette bête trouva dans le bois ces pauvres orphelins; au lieu de les dévorer, elle les porta dans sa tanière, les réchauffa en se couchant tout doucement sur eux, comme elle l'aurait fait à ses louveteaux, et les nourrit de son lait, qui les rendit bientôt forts et vigoureux.

Mais un jour des bergers étant à la poursuite d'un loup qui leur avait sans doute enlevé quelques moutons, parvinrent jusqu'à la caverne au fond de laquelle Rémus et Romulus étaient déposés. La louve s'enfuit précipitamment à l'approche des chasseurs, qui, tout surpris de trouver là deux petits garçons, les emportèrent et en prirent le plus grand soin.

Rémus et Romulus grandirent donc au

milieu des bergers, qu'ils aidaient dans la garde de leurs troupeaux, et en quelques années, ils devinrent de jeunes hommes robustes.

Cependant ces bergers, dont la vie était dure et misérable, ne pouvaient enseigner aux orphelins qu'ils avaient adoptés que leurs mœurs rudes et grossières, et bientôt dans tout le pays, les deux frères furent connus pour des jeunes gens mutins et turbulens; ils étaient sans cesse en querelle avec les pâtres des environs, et un jour ils se battirent avec tant d'acharnement contre leurs voisins, que les gardes d'Amulius étant survenus pour rétablir la paix, se saisirent de Rémus qu'ils conduisirent aussitôt devant ce prince, qui ne se doutait guère alors que ce jeune vaurien fût l'un de ses petits-neveux, qu'il croyait morts depuis longtemps.

Mais lorsque Romulus, dont le caractère était violent et emporté, apprit que les gardes du roi avaient conduit son frère en prison, il entra dans une grande co-

lère : et ce fut bien pis encore quand le vieux Faustulus, ce domestique d'Amulius qui avait autrefois abandonné dans les bois les deux enfans de Rhéa, ayant appris comment ils avaient été trouvés par des bergers, s'empressa de faire connaître au jeune homme sa naissance et celle de son frère, et en même temps l'ordre que son maître lui avait donné jadis de les faire périr tous les deux.

A cette nouvelle, Romulus, outré de fureur, assembla les compagnons ordinaires de ses jeux et de ses querelles, et avant même qu'Amulius pût être prévenu de son dessein, il conduisit sa troupe contre la ville d'Albe, et tua ce monarque, qui méritait ce sort, puisqu'il avait été injuste et cruel envers tous ses parens.

Le premier soin de Romulus, après avoir délivré son frère, fut d'ouvrir à son grand-père Numitor les portes de la prison où il était retenu depuis quarante-deux ans, et de lui rendre la couronne dont il avait été privé pendant si longtemps. Le bon vieil-

lard faillit mourir de joie de se voir enfin arraché à une si dure captivité, et il embrassa avec tendresse ses petits-fils, avec lesquels il fit bientôt connaissance.

Or, nous savons déjà que Rémus et Romulus étaient tous deux d'un caractère querelleur et difficile ; et comme cela arrive souvent aux campagnards, ils s'ennuyèrent bientôt d'être retenus dans une ville, eux qui avaient l'habitude de courir les champs, de chasser les loups et les autres bêtes fauves, et de se livrer à toutes sortes de jeux bruyans et dangereux. Ils demandèrent donc à leur grand-père la permission d'aller demeurer dans une campagne voisine, avec une troupe de jeunes garçons tout aussi turbulens qu'ils l'étaient eux-mêmes, ce que le vieux roi leur accorda bien volontiers, car il n'avait pas été longtemps sans s'apercevoir que ses petits-fils étaient trop remuans pour ne pas, un jour ou l'autre, troubler la paix qu'il désirait conserver dans son royaume.

Les deux frères partirent donc pour la

campagne; et comme ils ne savaient plus comment employer leur temps, ils choisirent un lieu propice sur les bords du Tibre, et entreprirent d'un commun accord d'y bâtir une ville, où ils pussent s'établir avec leurs compagnons, et vivre à leur fantaisie.

Mais un jour que Romulus faisait creuser sous ses yeux le fossé qui devait marquer l'enceinte de la nouvelle ville, son frère survint, et une dispute s'éleva entre eux pour savoir auquel des deux appartiendrait le droit de lui donner un nom : cependant ils finirent par s'accorder, et il fut convenu que celui des deux frères qui, d'ici à un moment, verrait le plus grand nombre de vautours (espèce de gros oiseaux très-communs en Italie), serait le maître d'appeler la ville projetée comme il lui plairait.

Rémus déclara bientôt qu'il avait aperçu dix vautours, et Romulus soutint qu'il n'en avait pas vu moins de douze dans le même instant; cela donna lieu à une

nouvelle querelle entre les deux frères, qui, au lieu de se céder mutuellement, parurent prêts à en venir aux mains. Mais Romulus, qui était le plus entêté et le plus violent, entra dans une telle fureur, en voyant son frère sauter par dérision le fossé qu'il venait de faire creuser, qu'il lui jeta à la tête un instrument de fer dont il était armé, et tua Rémus sur le coup.

Cette histoire de Rémus et de Romulus, mes petits amis, est accompagnée, n'est-il pas vrai, de circonstances si bizarres et si extraordinaires, qu'elle vous aura paru, comme elle l'est en effet, trop peu vraisemblable pour être digne de foi. Cependant j'ai dû vous la raconter avec détail, parce qu'elle repose sur des traditions que les anciens Romains croyaient fort respectables, c'est-à-dire sur des récits qu'ils avaient reçus de leurs ancêtres, mais que l'on peut aussi expliquer d'une manière beaucoup plus satisfaisante. Ainsi, la prétendue louve qui nourrit les deux enfans abandonnés par Faustulus fut sans

doute Acca Laurentia, femme de ce berger qui lui confia le secret de leur naissance, et ne le leur apprit à eux-mêmes que lorsqu'ils furent en âge de venger leur aïeul Numitor, et de punir leur grand-oncle Amulius de son injustice.

C'est ainsi, mes enfans, que vous verrez quelquefois, dans des livres d'histoire, des récits sérieux et raisonnables obscurcis par des fables ridicules, qu'il est bon de s'accoutumer de bonne heure à distinguer de la vérité.

ROMULUS,

PREMIER ROI DE ROME.

Depuis l'an 752 jusqu'à l'an 714 avant J.-C.

Romulus n'avait que dix-huit ans, lorsque, par le meurtre de son frère Rémus, il devint maître de donner un nom à la ville qu'il avait entrepris de bâtir, et qu'il appela Rome.

Dans ce temps-là, comme nous l'avons vu pour les vautours dans l'histoire des deux frères, beaucoup de gens s'imaginaient que les animaux étaient destinés quelquefois à donner de bons conseils aux hommes.

C'était une vieille croyance répandue en Italie par d'anciens peuples nommés les Étrusques, dont les restes habitaient

encore les contrées voisines de la nouvelle Rome.

Ces Étrusques étaient tellement crédules et superstitieux, qu'ils se transmettaient de père en fils une foule de pratiques non moins ridicules que celles de consulter les animaux sur les entreprises qu'ils voulaient former, et de reconnaître à de certains signes si le ciel était favorable ou contraire à leurs desseins. Ces idées absurdes, qu'aucune personne raisonnable ne pourrait conserver aujourd'hui, avaient été accréditées parmi eux par un grand nombre d'événemens extraordinaires dont leur pays avait été le théâtre, et qu'ils ne manquaient pas de qualifier de prodiges.

L'Étrurie, c'est-à-dire la contrée qu'ils habitaient, avait été souvent dévastée par des tremblemens de terre, des bruits souterrains, des déchiremens subits du sol, l'apparition d'hommes ou d'animaux monstrueux, et d'autres phénomènes non moins épouvantables.

C'est aussi à cause de cela que sur les

vases antiques que l'on trouve encore fréquemment en fouillant la terre en Italie, et que l'on attribue généralement aux Étrusques, on remarque ordinairement des dessins bizarres, représentant des hommes de petite taille avec de grands bras, une grosse tête, et un nez d'une longueur démesurée. Quelquefois aussi ce sont des figures de chevaux à têtes d'aigle, des hommes à têtes de loup, des nains grimaçans, et des bêtes hideuses qui n'ont jamais existé.

Quoi qu'il en soit, Romulus, qui avait sans doute adopté les erreurs répandues dans le pays où il était né, voulut encore que ce fussent des animaux qui, de leur propre mouvement traçassent l'enceinte dans laquelle Rome devait être renfermée; à cet effet, il attela à une charrue un jeune taureau et une jeune génisse, et les laissant marcher à l'aventure, il prit pour l'enceinte de sa ville le sillon que la charrue avait tracé, et marqua quatre portes par où l'on pût entrer dans Rome et en sortir.

Il ne faut pas, mes petits amis, vous figurer la ville de Rome dans ses commencemens comme les villes que vous voyez aujourd'hui; ses maisons, bâties sans ordre et sans goût, étaient disposées pour renfermer les bestiaux, les récoltes et le butin que faisaient les compagnons de Romulus sur leurs voisins; car ils n'avaient point encore renoncé à leur habitude de courir les champs et de batailler.

La ville était traversée par le cours du Tibre, fleuve facile à reconnaître à la couleur jaunâtre de ses eaux; elle s'étendait sur plusieurs petites collines, dont quelques-unes sont devenues célèbres par la suite des temps; on en comptait jusqu'à sept, que vous apprendrez à connaître successivement; mais il est bon que vous sachiez que ce fut au pied du MONT PALATIN que Romulus commença les fondations de Rome.

Au milieu de l'enceinte de la ville s'étendait une vaste place, que l'on nommait le FORUM; c'était là que le peuple se réu-

nissait pour décider des affaires publiques. Lorsque cette multitude s'assemblait dans le Forum, on appelait cela tenir les comices. Sur le Forum s'élevait la tribune aux harangues, où montaient ceux qui voulaient se faire entendre de la foule; c'était encore là que les magistrats, chargés de rendre la justice, tenaient leur tribunal en plein air, et prononçaient leurs jugemens.

Cependant, quoique Romulus fût roi d'un peuple déjà nombreux, parce qu'il avait ouvert dans sa nouvelle ville un asile où tous les malfaiteurs et les vagabonds des pays environnans pouvaient venir se réfugier, aucune femme ne voulait venir demeurer avec des hommes qui pour la plupart passaient pour des méchans et des voleurs. Or, voici ce que fit Romulus pour obliger les peuples voisins à donner leurs filles en mariage à ses compagnons.

Il fit annoncer à son de trompe dans tout le Latium, qu'il allait faire célébrer à Rome

des jeux extraordinaires, auxquels il invita tous les peuples des environs à amener leurs femmes et leurs enfans, leur promettant de leur faire voir mille choses surprenantes. Les Albains ou habitans d'Albe, et les Sabins, autre nation dont la capitale se nommait Cures, accoururent en foule à Rome ainsi que d'autres peuplades du voisinage; mais les uns et les autres ne tardèrent pas à se repentir de leur curiosité.

En effet, pendant que tous ces étrangers étaient occupés à regarder les jeux qui se célébraient sur une grande place, les soldats de Romulus se présentant tout à coup l'épée à la main, enlevèrent toutes les filles qui se trouvaient là, malgré la colère et la résistance de leurs pères et de leurs frères, qui, n'étant point armés, ne pouvaient opposer que leurs menaces, tandis que les pauvres mères poussaient des cris lamentables, pensant que ces farouches soldats allaient égorger leurs enfans; ce qui n'arriva pourtant pas, puisque les Romains les emportèrent seulement dans leurs mai-

sons, où peu de jours après ils les épousèrent.

Vous croirez aisément que les pères et les parens des filles qui avaient été enlevées ne voulurent pas laisser impunie la trahison dont elles avaient été les victimes; les Sabins, qui s'étaient rendus à l'invitation de Romulus en plus grand nombre que ses autres voisins, déclarèrent la guerre aux Romains, et excitèrent contre ceux-ci tous les peuples des environs. Mais les Romains, qui avaient un grand courage, quoiqu'ils se fussent certainement rendus coupables d'une très-mauvaise action, les repoussèrent après les avoir vaincus dans plusieurs batailles.

Ce ne fut qu'après plusieurs années que le roi des Sabins, nommé Tatius, pénétra dans Rome avec ses soldats, par la perfidie d'une jeune fille appelée Tarpéia, qui, dans l'espoir d'une récompense, leur ouvrit une des portes de la ville. Mais cette jeune fille ayant demandé aux Sabins pour prix de sa trahison, de lui donner ce

que chacun d'eux portait à son bras gauche, désignant par là un bracelet d'or ou d'argent dont chaque soldat était pourvu; ceux-ci feignant de ne pas la comprendre, l'écrasèrent en lui jetant tous ensemble sur le corps de grands plateaux de fer qu'ils portaient aussi au bras gauche, et que l'on nommait des BOUCLIERS : ces boucliers étaient destinés à parer les flèches, les pierres et les coups de lance, dont on faisait alors usage dans les batailles. Tarpéia périt ainsi sur un rocher qui, depuis ce temps, reçut le nom de ROCHE TARPÉIENNE, et dont vous ferez bien de vous souvenir.

Alors s'engagea, dans Rome même, un combat sanglant qui se serait peut-être terminé par la défaite de Romulus et de tous les siens, lorsque les Sabines enlevées, et qui étaient devenues les femmes des Romains, se jetèrent de toutes parts entre les combattans en les suppliant avec de grands cris de ne plus s'entretuer.

On voyait par terre de pauvres petits enfans que leurs mères avaient apportés

entre les deux armées pour attendrir leurs pères et leurs maris, au risque de les faire fouler aux pieds des chevaux; et elles parvinrent ainsi à désarmer ces deux peuples, qui, d'ennemis qu'ils étaient, ne formèrent plus qu'une seule nation, une seule et même famille, que Romulus et Tatius gouvernèrent en commun.

Les Romains, en mémoire de l'enlèvement des Sabines, qui par leur courage avaient rétabli la paix entre leurs pères et leurs maris, établirent la coutume de porter dans leurs bras les nouvelles mariées, lorsqu'elles passaient pour la première fois le seuil de la maison de leurs époux, et de leur séparer les cheveux le jour des noces avec la pointe d'une flèche. En outre, il fut réglé que jamais une femme romaine ne serait assujettie à d'autre travail qu'à celui de filer la laine; que chacun leur céderait le pas dans la rue, et que tout homme qui aurait dit devant une femme quelque chose qui pût l'offenser, serait sévèrement puni :

les juges mêmes ne purent pas les citer devant leur tribunal.

Peu de temps après cet événement, les Sabins se bâtirent des maisons autour du mont Palatin, où Romulus avait commencé à jeter les fondations de sa ville, et contribuèrent ainsi à l'agrandissement de Rome.

La guerre des Sabins, si heureusement terminée, ne fut pas la seule que Romulus eut à soutenir : un roi voisin, nommé Acron, vint à la tête d'une armée pour renverser cette ville naissante, qui lui inspirait déjà de la jalousie; mais Romulus ayant tué de sa propre main cet ennemi redoutable, s'empara de son armure et la rapporta en grande cérémonie à Rome, où il la suspendit dans un petit temple élevé non loin de la roche Tarpéienne; ces dépouilles, prises sur un chef ennemi tué à la guerre, reçurent le nom de dépouilles opimes, et elles formèrent pendant longtemps les richesses dont les Romains firent le plus de cas.

Vous n'avez point oublié sans doute que

Romulus, dans sa jeunesse, avait un caractère violent et jaloux; aussi ne partagea-t-il pas longtemps le trône avec Tatius, qui périt assassiné par des hommes que l'on ne connut jamais, mais que l'on soupçonna être des gardes de son collègue.

Romulus, devenu le seul roi des Romains, s'entoura de soldats et d'hommes armés qu'il nomma des LICTEURS, et qui portaient sans cesse devant lui des faisceaux de verges, c'est-à-dire de petites baguettes liées ensemble, au milieu desquelles se trouvait une hache : ces licteurs avaient pour fonctions de frapper ceux que le roi ordonnait de châtier, soit qu'il voulût qu'on les fouettât seulement, soit qu'il les fît mettre à mort sur-le-champ selon son caprice; car ce prince, dans le rang élevé où il était parvenu, avait conservé toute la rudesse des mœurs de sa jeunesse.

En même temps, ne voulant pas être seul chargé du gouvernement, Romulus choisit les plus vieux officiers de son ar-

mée pour en former une assemblée qu'il appela le SÉNAT, d'un mot latin qui veut dire « vieillard », parce qu'elle était entièrement composée d'hommes avancés en âge; ces officiers prirent le titre de SÉNATEURS, et portèrent au doigt des anneaux d'or. Après ceux-ci on distinguait les CHEVALIERS OU CAVALIERS, qui étaient les gardes ordinaires du roi. Romulus leur avait donné d'abord le nom de CÉLÈRES, c'est-à-dire agiles, parce qu'ils étaient toujours prêts à exécuter les ordres qu'il leur donnait.

Tous les citoyens qui n'étaient ni sénateurs ni chevaliers, furent divisés en un certain nombre de tribus, et rangés dans la classe du peuple : ces derniers reçurent le nom de PLÉBÉIENS, tandis que les fils des sénateurs et des chevaliers furent distingués par celui de PATRICIENS : souvenez-vous, je vous prie, mes petits amis, de ces diverses dénominations que vous retrouverez bien des fois dans ce livre et dans

d'autres, et dont vous comprendrez mieux alors la véritable signification.

Cependant les sénateurs, contre lesquels Romulus se livrait fréquemment à des emportemens irréfléchis et qu'il traitait souvent avec autant de hauteur que ses autres sujets, quoiqu'il se fût interdit pourtant de les faire battre de verges, se lassèrent d'obéir à un pareil maître.

Un jour qu'il avait assemblé le sénat et le peuple dans le Forum pour délibérer sur quelque affaire, il survint tout à coup un orage accompagné d'une profonde obscurité; et lorsque la clarté du jour reparut, on ne retrouva plus Romulus. Tout le monde s'écria que le tonnerre était sans doute tombé sur lui pour le punir de sa dureté et de ses injustices, et surtout du meurtre de son frère Rémus; mais on croit qu'il avait été mis en pièces par les sénateurs, qui emportèrent chacun sous leur robe quelque partie de son corps.

Tout à coup un Romain nommé Pro-

CULUS se présenta au milieu du peuple, et raconta qu'il avait vu Romulus monter au ciel, et que ce prince lui avait ordonné de dire aux sénateurs qu'ils eussent à l'adorer comme un Dieu, sous le nom de QUIRINUS; chacun feignit de croire à ce prodige, et personne ne regretta Romulus, parce qu'on n'aime jamais les méchans.

Quelque temps après, un temple fut élevé au nouveau dieu Quirinus, sur une montagne voisine, qui prit de là le nom de MONT QUIRINAL, et qui par la suite fut comprise dans l'enceinte de Rome.

NUMA POMPILIUS,

SECOND ROI DE ROME.

Depuis l'an 714 jusqu'à l'an 670 avant J.-C.

Lorsque Romulus eut disparu de la manière que je viens de vous raconter, mes petits amis, les sénateurs et le peuple se trouvèrent bien embarrassés de savoir qui l'on mettrait à sa place; car quoique l'on dise bien souvent quand on vante le bonheur de quelqu'un qu'il est heureux comme un roi, cependant c'est une tâche bien difficile à remplir que celle de gouverner un royaume! On demeura donc tout une année à Rome sans que personne osât remplacer Romulus, et tout le monde fut bien malheureux pendant ce temps,

parce que le sénat n'étant point assez puissant pour faire respecter seul l'autorité que Romulus lui avait confiée, chacun voulait faire sa volonté aux dépens des autres. Cet espace de temps, où il n'y eut point de roi, reçut le nom d'INTERRÈGNE.

Dans le pays des Sabins, qui, comme vous savez, était très-voisin de Rome, vivait alors un homme dont on vantait de tous côtés la bonté, la justice et la bienfaisance. Il avait nom NUMA POMPILIUS, et était âgé de quarante ans. Les Sabins établis à Rome proposèrent aux Romains de lui offrir la couronne qu'avait portée autrefois Tatius, dont il était le parent, et ceux-ci y consentirent avec joie.

Un jour que Numa Pompilius était dans sa maison de campagne avec son vieux père, qu'il aimait de tout son cœur, comme doit le faire un bon fils, il vit tout à coup entrer chez lui deux hommes qu'il avait connus autrefois ; c'était le Romain Proculus, le même qui avait annoncé que Romulus était monté au ciel, et le Sabin

Volésius, l'un des plus honnêtes gens de son temps, qui lui annoncèrent que le peuple et le sénat de Rome l'avaient choisi pour régner sur cette ville, et le supplièrent de les suivre à l'instant même pour faire cesser les malheurs de l'interrègne, dont chacun était fatigué.

Vous allez croire peut-être, mes enfans, que Numa fut très-satisfait de recevoir cette proposition; eh bien! au contraire, il répondit aux ambassadeurs qui la lui avaient apportée :

« Pourquoi voulez-vous que je quitte « mon père et ma maison pour accepter « une couronne qui offre tant de dangers? « Je n'aime point la guerre, parce qu'elle « ne fait que du mal aux hommes, et les « Romains sont accoutumés à une vie qui « ne s'accorderait pas avec mes goûts; « j'aime et je respecte les dieux, qu'ils ne « connaissent pas, et qu'ils devraient « craindre et honorer. Laissez-moi donc « vivre tranquille dans ma demeure, et « retournez à Rome sans moi. »

Les ambassadeurs furent tout surpris de voir que Numa ne voulait pas absolument être roi, lorsque tant d'hommes ambitionnent cette place, et ce prince leur parut si sage et si vertueux, qu'ils se jetèrent à ses pieds, en le suppliant de ne pas repousser le vœu d'un grand peuple. Numa eût pourtant été inflexible, si son vieux père ne lui eût ordonné, comme un devoir, d'accepter la couronne qui lui était offerte; et la joie fut au comble à Rome, lorsqu'on apprit enfin que le nouveau roi allait arriver.

Les Romains de ce temps-là, vous le savez, étaient pour la plupart des hommes farouches, querelleurs, et toujours prêts à prendre de force ce qu'on ne voulait pas leur céder de bonne volonté; mais Numa ne tarda pas à changer entièrement leurs mœurs, et vous allez voir comment il en vint à bout.

Au lieu de les occuper continuellement de jeux et d'exercices militaires, comme l'avait fait Romulus, il distribua à tous

ses sujets des champs à cultiver et des instrumens pour travailler à la terre; car c'est avec raison que l'agriculture, c'est-à-dire le travail des champs, est le premier de tous les arts, non-seulement parce qu'il sert à nourrir les hommes, qui sans elle ne vivraient que d'herbes et de racines, mais encore parce que les laboureurs sont presque toujours des hommes bons et honnêtes.

Numa était très-pieux, ainsi qu'il l'avait fait connaître aux ambassadeurs romains lorsqu'il se défendait d'accepter la couronne, en leur disant qu'il craignait et honorait les dieux de son pays. Or, il est impossible que des hommes qui n'aiment pas et ne respectent pas la Divinité soient bons et dociles; aussi Numa fit-il tous ses efforts pour inspirer aux Romains des idées religieuses qui les rendissent meilleurs et plus pacifiques : à cet effet il fit bâtir dans Rome plusieurs temples, et les consacra à diverses divinités, dont la plupart furent empruntées aux anciens Étrus-

ques : l'un dé ces temples devint l'occasion d'une coutume singulière, dont le roi Numa fut l'auteur, et qui mérite d'être remarquée.

C'était dans le Latium qu'avait régné autrefois, dit-on, le roi Janus, auquel Saturne avait été demander un asile, ainsi que vous avez pu le lire dans la Mythologie. Après la mort de Janus, ses sujets, qu'il avait toujours gouvernés avec autant de douceur que de justice, l'honorèrent comme un dieu. Numa fit élever dans Rome un temple à cette divinité, que l'on représentait ordinairement sous la figure d'un vieillard à double visage, et ordonna que ce temple demeurerait constamment ouvert en temps de guerre, et ne pourrait être fermé que lorsqu'on ferait la paix.

Numa, après avoir bâti des temples, institua des prêtres pour servir les dieux que l'on y adorait. Le premier de ces prêtres recevait le titre de Souverain Pontife, et son devoir était de présider aux

cérémonies religieuses, et d'assister aux sacrifices solennels.

Il y avait encore d'autres prêtres, dont le ministère vous paraîtra, sans doute, fort singulier; on les nommait des AUGURES : leurs fonctions étaient d'interpréter les présages que l'on prétendait alors tirer de tout ce qui se présentait dans les circonstances importantes. (Rappelez-vous encore ici l'histoire des vautours qui causèrent la querelle de Rémus et de Romulus.) Les Romains nommaient cela PRENDRE LES AUSPICES, et ils n'entreprenaient jamais rien de grave, sans avoir d'abord consulté les augures.

Le vol des oiseaux, ou leur manière de manger et de chanter, fixait surtout l'attention de ces prêtres; si une corneille volait du côté gauche, c'était bon signe pour celui qui la voyait; si, au contraire, un corbeau paraissait en volant à droite, c'était un malheur prochain pour celui qui l'avait aperçu.

Les augures nourrissaient, en outre, dans les temples, des poulets sacrés pour les occasions imprévues. Si ces poulets becquetaient de bon appétit la graine qu'on leur jetait, ils annonçaient quelque heureux événement, mais s'ils refusaient obstinément de manger, on assurait que c'était le fâcheux présage d'un désastre certain.

Cette croyance était bien sotte, n'est-il pas vrai, pour des hommes raisonnables? Et en effet, rien n'était plus ridicule que d'attacher cette importance à de pareilles choses qui dépendent entièrement du hasard, et ne peuvent avoir aucun rapport avec l'avenir.

Une autre manière de prendre les auspices consistait à examiner attentivement les entrailles des victimes immolées dans les sacrifices; c'était encore d'autres prêtres nommés Aruspices, qui étaient chargés de ce ministère, qu'ils exerçaient avec un sang-froid imperturbable; et vous croirez sans peine, mes enfans, qu'ils ne di-

saient jamais à ceux qui les questionnaient que ce qu'ils jugeaient le plus convenable à leur intérêt du moment.

Tout ridicules que peuvent nous paraître ces usages, leur antiquité les avait rendus respectables aux yeux des hommes les plus éclairés de ce temps : Numa les avait empruntés aux Étrusques, chez lesquels ils étaient religieusement observés, et en les transportant chez les Romains, il n'avait eu d'autre but que de rendre son peuple moins belliqueux et plus docile.

Numa introduisit encore dans Rome le culte d'un autre dieu, qui était représenté sous la forme d'une borne; d'une borne ! allez-vous dire, voilà une singulière divinité. Eh bien! le dieu Terme, c'est ainsi qu'on le nommait, était fort honoré parmi les Romains. On le plaçait ordinairement sur la limite des champs, et c'eût été un grand crime que de le déplacer, parce qu'il était là pour garder les propriétés de chacun; ce qui signifiait que personne ne doit s'approprier le bien de son voisin.

Cependant les Romains, qui étaient encore trop grossiers pour comprendre tout le bien que Numa voulait leur faire, murmuraient contre un prince qui ne leur permettait plus de se livrer à la violence et au brigandage. Le roi, qui n'ignorait rien de ce qu'ils disaient, éprouva un vif chagrin de leur ingratitude, et leur annonça que tout ce qu'il faisait pour les rendre meilleurs et plus heureux, c'était par l'ordre d'une déesse nommée Égérie, qui habitait, disait-il, un bois voisin de Rome, où il allait souvent la visiter, quoique aucun autre que lui ne l'eût jamais vue. En effet, toutes les fois qu'il se retirait dans ce bois, il en rapportait quelques sages lois, auxquelles les Romains finirent par se soumettre, et dont ils furent très-reconnaissans par la suite.

Du temps de Numa Pompilius, et bien longtemps après, c'était l'usage à Rome de brûler les morts, au lieu de les enterrer comme on le fait aujourd'hui. On les

revêtait de leurs plus beaux habits; on leur mettait dans la bouche une pièce de monnaie, qui devait, disait-on, servir à payer leur passage dans la barque qui les conduirait aux enfers, selon la croyance répandue alors chez tous les peuples de l'antiquité. Le défunt était ensuite placé sur un bûcher, c'est-à-dire sur un monceau de bois, auquel son plus proche parent mettait le feu, en détournant la tête, tandis que des joueurs de flûte faisaient entendre des airs lugubres, et que des pleureurs, payés exprès, feignaient de sangloter; puis les cendres du mort étaient recueillies avec soin dans un vase de terre, que l'on nommait une URNE, et que chaque famille conservait religieusement.

Je dois vous faire observer, à ce propos, qu'un grand nombre de ces vases étrusques que l'on retrouve aujourd'hui, et dont je vous ai dépeint les dessins bizarres, ont été employés à recueillir les cendres des morts; leur couleur est ordinai-

rement rougeâtre, et les figures dont ils sont ornés sont peintes en noir ou en blanc avec beaucoup d'art et d'intelligence.

Lorsque Numa mourut, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, après avoir fait beaucoup de bien à son peuple, il fut sincèrement regretté, parce qu'il avait été juste et bienfaisant. Ainsi qu'il l'avait ordonné à ses derniers momens, au lieu de brûler son corps, suivant l'usage du temps, on le déposa dans un cercueil de pierre; et tout à côté, dans un autre sépulcre, furent placés vingt-quatre livres, qui contenaient l'histoire des cérémonies établies en l'honneur des dieux auxquels il avait consacré des temples.

Longtemps après la mort de Numa Pompilius, un Romain, en labourant son champ, découvrit le tombeau de ce prince, et les livres sacrés qu'il avait fait placer dans le second sépulcre; mais le sénat ayant examiné le titre de ces livres, ordonna qu'ils fussent brûlés aussitôt, de peur que l'on n'y découvrît des choses

contraires aux usages qui s'étaient successivement introduits à Rome dans les cérémonies religieuses.

TULLUS HOSTILIUS,

TROISIÈME ROI DE ROME.

Depuis l'an 670 jusqu'à l'an 637 avant J.-C.

COMME Numa Pompilius, en mourant, n'avait laissé qu'une fille nommée POMPILIA, le sénat choisit pour succéder à ce prince, TULLUS HOSTILIUS, qui, ainsi que tous les Romains de ce temps-là, était d'un caractère guerrier et entreprenant; aussi ne tarda-t-il pas à chercher querelle à ses voisins les Albains, quoique ce fût précisément le peuple que Numitor, aïeul de Romulus, avait gouverné.

Il y eut d'abord beaucoup de sang répandu des deux côtés; mais on convint

bientôt de part et d'autre que, pour éviter de plus grands malheurs, on désignerait trois Romains qui combattraient trois Albains, jusqu'à ce que la victoire demeurât à l'un des deux partis.

A cette époque vivait à Rome un vieillard nommé Horace, qui avait pour fils trois jeunes gens forts et courageux; et dans la ville d'Albe, un autre vieillard, appelé Curiace, était aussi le père de trois jeunes soldats intrépides et robustes. L'aîné des Curiaces, avant que la guerre éclatât entre les deux villes, était destiné à devenir le mari de la sœur des Horaces, qui avait nom Camille; mais malgré cela, il fut décidé que ces six jeunes hommes combattraient les uns contre les autres jusqu'à la mort. La pauvre Camille tomba dans le désespoir, lorsqu'elle apprit qu'il fallait que ses frères tuassent son mari, ou que son mari tuât ses frères.

Cependant le combat eut lieu en présence des deux peuples; l'aîné des Horaces fut le seul qui en revint; ses deux frè-

res et les trois Curiaces périrent dans le combat, et la victoire échut en partage aux Romains.

Mais comme la bravoure ne donne pas toutes les autres vertus, cet Horace, quoique vaillant, était féroce et orgueilleux; et il entra dans si une grande fureur lorsqu'il vit sa sœur Camille pleurer amèrement la perte de son mari, qu'il la frappa de la même épée dont il était encore armé, et la laissa morte sur la place.

Le meurtre de cette jeune infortunée fut regardé avec raison comme un crime effroyable, et Horace, tout vainqueur qu'il était, allait être mis à mort par ordre des juges, lorsque son vieux père vint supplier le peuple romain de lui faire grâce, en montrant ses cheveux blancs, et représentant qu'il ne restait plus pour soutien à ses vieux jours que le fils qui venait de sauver Rome.

C'est ici le lieu de vous dire, mes petits amis, que les Romains, tout grossiers qu'ils étaient à cette époque, professaient

un grand respect pour la vieillesse, et ils prièrent instamment le roi Tullus Hostilius de faire grâce au meurtrier, en faveur de son père; car pour lui il ne méritait point de pardon, puisqu'il avait commis un crime affreux en tuant sa propre sœur, dont la seule faute était de n'avoir pu retenir ses larmes à la première vue du meurtrier de son époux : le roi consentit, non sans peine, à lui accorder sa grâce; mais comme, après un pareil événement, la présence d'Horace dans Rome était un sujet d'horreur pour toutes les familles, Tullus le chargea d'aller achever la victoire qu'il avait remportée sur les Albains, en détruisant complétement leur ville.

Horace, suivi d'une troupe de soldats romains, se rendit en effet à Albe, et là, ayant averti les habitans qu'ils eussent à sortir de leurs maisons avec tout ce qu'ils possédaient, les Romains se mirent à démolir entièrement cette malheureuse ville, dont il ne resta bientôt plus aucune trace.

Les Albains désolés furent tous conduits

à Rome, où on leur permit de se construire des maisons sur une petite montagne nommée le MONT CŒLIUS, voisine du Palatin ; quelques années plus tard cette montagne fut aussi renfermée dans l'enceinte de la ville, et la nation entière des Albains devint romaine.

Tullus Hostilius, par de tels moyens, accrut considérablement la ville de Rome, dont la population était déjà fort nombreuse : mais comme son amour pour la guerre l'avait porté à commettre beaucoup d'injustices, il en fut puni d'une manière terrible, car la peste, qui est une maladie presque toujours mortelle, s'étant déclarée dans cette capitale, fit périr un grand nombre de Romains, et le roi lui-même y succomba.

ANCUS MARTIUS,

QUATRIÈME ROI DE ROME.

Depuis l'an 637 jusqu'à l'an 614 avant J.-C.

Ancus Martius était petit-fils de Numa Pompilius par sa fille Pompilia, et tout le monde l'aimait, non-seulement à cause de son aïeul, qui avait si sagement gouverné les Romains, mais aussi parce que, à l'exemple de Numa, il préférait les douceurs de la paix aux désordres de la guerre.

Ce prince, qui était très-pieux, regarda les malheurs du dernier règne comme l'effet de la colère des dieux, dont les temples avaient été presque abandonnés par Tullus Hostilius; mais, malgré son

amour pour la paix, il fut bientôt forcé lui-même de prendre les armes pour se défendre contre les Latins, peuple voisin de Rome, que l'on nommait ainsi parce qu'ils habitaient le Latium; de peur d'être surpris par ses ennemis, il leur envoya déclarer la guerre avec des cérémonies que je vais vous raconter, et que l'on observa pendant bien longtemps en pareille circonstance.

Les envoyés du roi étaient des hérauts d'armes auxquels on donnait le titre de FÉCIAUX; ils étaient vêtus de robes longues, et tenaient dans leurs mains des flèches ou javelots, dont le bout avait été noirci au feu et trempé dans le sang. Ces hérauts d'armes étaient respectés de tous les peuples, même ennemis, et il n'était permis à personne de les frapper et de les tuer, comme de leur côté ils ne devaient jamais frapper ni tuer qui que ce fût.

Les Féciaux arrivés sur la frontière du pays des Latins, se mirent à crier à haute voix : « Écoutez, dieux du ciel, de

« la terre et des enfers, écoutez! nous « vous prenons à témoins que les Latins « sont injustes; et comme les Latins ont « outragé le peuple romain, le peuple « romain et nous nous leur déclarons la « guerre. » Après ces paroles, ils lancèrent leurs javelots sur le territoire ennemi, et se retirèrent sans que personne pensât à les en empêcher.

Vous avez peut-être déjà remarqué, mes enfans, que les Romains étaient vainqueurs dans toutes les guerres qu'ils entreprenaient, et vous êtes curieux sans doute de savoir pourquoi leurs soldats battaient ordinairement les ennemis; mais votre surprise cessera, lorsque vous saurez par quels moyens les soldats de Rome devenaient plus forts et plus courageux que ceux qu'ils avaient à combattre.

Il y avait sur les bords du Tibre une vaste plaine, nommée le Champ de Mars, où les jeunes Romains venaient s'exercer à toutes sortes de jeux de force et d'adresse; là on les accoutumait à marcher le pas mi-

litaire, c'est-à-dire à voyager à pied cinq heures de suite sans s'arrêter; pendant ces marches, outre leurs armes, dont le poids était considérable, on leur faisait porter leur nourriture pour quinze jours au moins, des piquets pour dresser leurs tentes, et de plus des instrumens pour se retrancher dans les camps; car jamais les Romains ne campaient, même pour une seule nuit, sans s'environner aussitôt d'une palissade ou d'un fossé, qui les mît à l'abri des surprises de l'ennemi.

Tantôt ils luttaient les uns contre les autres, en s'efforçant de se jeter réciproquement à terre; tantôt on les exerçait à courir et à sauter tout armés, c'est-à-dire revêtus d'une cuirasse de fer, la tête couverte d'un casque du même métal, et portant sur leur dos ou dans leurs mains une lance, une épée, un arc, des flèches et des javelots, quelquefois d'une pesanteur double des armes ordinaires, afin que celles-ci leur semblassent ensuite plus légères.

D'autres fois, se dépouillant entièrement de leurs vêtemens, ils franchissaient en courant un espace long et pénible, et lorsqu'ils étaient tout couverts de sueur et de poussière, ils se précipitaient dans le Tibre, et le traversaient rapidement à la nage.

Si aujourd'hui quelqu'un de nous, mes petits amis, étant ainsi en sueur, s'avisait de se précipiter dans une rivière, il ne manquerait pas d'être frappé à l'instant même d'une maladie grave à laquelle il pourrait succomber en quelques jours, parce que nous ne sommes pas accoutumés, comme les Romains, à de semblables exercices; mais chez eux, tous les hommes, de quelque âge qu'ils fussent, s'y livraient avec passion, et les plus grands personnages de Rome ne dédaignaient pas, même dans leur vieillesse, de s'exercer à la lutte, à la course, et au transport des fardeaux les plus pesans.

C'était ainsi qu'ils acquéraient une force prodigieuse, et que, lorsqu'ils faisaient la guerre dans des pays éloignés, ils suppor-

taient sans danger les fatigues et les privations de tout genre. Après une marche longue et pénible, aussitôt que leur général donnait le signal du repos, ils plantaient en un clin d'œil leurs piquets dans la terre, et dressaient en ordre les tentes de toile que chaque soldat portait avec lui : c'était l'assemblage de toutes ces tentes qui formait un camp.

Les armées romaines, composées de pareils soldats, étaient devenues promptement redoutables à leurs voisins ; mais il ne faut pas croire que l'on y reçût indistinctement tous les habitans de Rome ; il fallait pour y être admis avoir la qualité de citoyen romain, c'est-à-dire posséder une certaine quantité de terre suffisante pour la nourriture d'une famille ; chez ce peuple guerrier, deux professions seulement étaient permises aux citoyens : c'était celle de soldat et celle d'agriculteur, et les marchands, les artisans, les cabaretiers, étaient pour la plupart des étrangers que

l'on ne comptait point parmi les citoyens de Rome.

Lorsqu'on devait faire la guerre, on appelait sur la place publique tous les citoyens en état de porter les armes, et ils l'étaient presque tous, parce que parmi des hommes élevés si durement il ne s'en trouvait guère d'infirmes ni de délicats. On les enrôlait dans de grands régimens appelés LÉGIONS, dont la onzième partie se composait de cavalerie.

A présent il ne vous sera pas difficile de comprendre comment, lorsque le roi Ancus Martius fut obligé de faire la guerre aux Latins, il remporta sur ces peuples de grands avantages. Il brûla ou démolit leurs villes, et ne leur imposa d'autre condition, après sa victoire, que de venir, avec leurs femmes et leurs enfans, s'établir à Rome, où il leur assigna pour demeure une montagne voisine du Tibre, que l'on nommait le MONT AVENTIN.

Par ces accroissemens successifs, Rome

devenait de jour en jour plus puissante et plus remarquable ; mais elle l'était moins encore par sa force et son étendue que par les mœurs simples de ses habitans, accoutumés à se contenter d'une nourriture frugale, et surtout à pratiquer dès l'enfance toutes les vertus qui font les grands peuples.

Ancus Martius ne se borna point à augmenter par ses conquêtes le nombre de ses sujets et la puissance de sa ville, il fit creuser, à l'embouchure du Tibre, c'est-à-dire à l'endroit où ce fleuve se jette dans la mer Méditerranée, un port profond pour recevoir les vaisseaux qui apporteraient dans Rome les provisions nécessaires à sa subsistance. Ce port fut nommé Ostie, d'un mot latin qui veut dire « embouchure. » Ce fut encore le même roi qui fit construire sous le mont Tarpéien et en vue du Forum une sombre et vaste prison, dont j'aurai occasion de vous reparler plus tard.

Lorsque ce prince vint à mourir, il laissa

deux petits garçons qu'il avait confiés à un seigneur nommé TARQUIN, dont je vais tout à l'heure vous raconter l'histoire.

TARQUIN-L'ANCIEN,

CINQUIÈME ROI DE ROME.

Depuis l'an 614 jusqu'à l'an 576 avant J.-C.

LUCIUS TARQUIN, que le roi Ancus Martius avait choisi pour le tuteur de ses enfans, c'est-à-dire pour leur servir de père après sa mort, n'était pas Romain : sa famille était originaire de ce beau pays de GRÈCE dont vous avez sans doute déjà étudié l'histoire, et il habitait, depuis plusieurs années, TARQUINIES, ville d'Étrurie, située à peu de distance de Rome. Mais comme Tarquin était très-riche et très-généreux, il comptait déjà un grand nombre d'amis parmi le peuple de cette

capitale, lorsqu'il vint s'y établir avec ses troupeaux, ses serviteurs et toute sa famille.

Or, Lucius Tarquin, qui aurait dû être le protecteur des enfans d'Ancus Martius, conçut tout à coup la pensée de devenir roi de Rome à leur détriment. A cet effet, ayant envoyé un jour les deux jeunes princes à la campagne, sous prétexte de leur procurer le plaisir de la chasse, il assembla le peuple dans le Forum, et proposa à la multitude de le placer sur le trône; la foule, oubliant les fils d'Ancus, y consentit avec joie, et Tarquin mit sur sa tête la couronne qui aurait appartenu aux enfans du dernier roi, si le peuple de Rome n'en eût autrement décidé.

Ce prince, comme son prédécesseur, mes petits amis, entreprit de grandes guerres où il défit tous ses ennemis, qui le reconnurent pour leur maître, et lui envoyèrent un grand nombre de présens magnifiques en usage chez les peuples de ce temps-

là. C'était, entre autres objets précieux, une couronne d'or, une chaîne d'ivoire, un sceptre surmonté d'une aigle d'argent, un manteau de pourpre brodé d'or, et une superbe robe ornée de riches découpures. Tout cela était fort brillant, comme vous pouvez le penser, et l'on exposait ces belles choses aux yeux du peuple dans les grandes cérémonies.

Tarquin, qui était magnifique et généreux, avait pourtant un grand défaut. Il était fier et orgueilleux, et ne pouvait souffrir qu'on lui dît la vérité. Or, il y avait à cette époque, à Rome, un augure qui s'était attiré la confiance du roi, en coupant, dit-on, en sa présence, un caillou avec un rasoir; ce qui, en effet, paraîtrait incroyable, si l'on ne devait penser que ce rusé personnage ne fit en cela qu'un tour d'escamotage. Cet homme, qui avait nom Accius Navius, prétendait deviner la pensée la plus secrète de chacun, et expliquer les songes, comme le font aujourd'hui quelques charlatans que vous avez

peut-être vus quelquefois sur les promenades publiques, où les curieux les entourent, le plus souvent pour se moquer d'eux.

Quoi qu'il en soit, Accius Navius ayant dit plusieurs fois au roi des choses qu'il croyait n'être sues de personne, ce prince le fit mourir secrètement, de peur qu'il ne fît part à d'autres des secrets qu'il avait découverts ; et le pauvre augure se repentit sans doute d'avoir trop parlé, lorsqu'il éprouva par lui-même combien il est dangereux d'être babillard, et de répéter tout ce que l'on sait.

A propos de ce devin, il faut que je vous raconte ce qui arriva dans le palais même de Tarquin, à la reine Tanaquil, sa femme, qui, étant d'origine étrusque, se mêlait aussi d'expliquer les prodiges et d'interpréter les auspices. Cette princesse ayant appris qu'un petit enfant nommé Servius, qui appartenait à l'une de ses esclaves, avait été aperçu dans son berceau entouré d'une flamme brillante, s'écria aussitôt que cet enfant deviendrait certainement un jour

un personnage important; ce qui se vérifia par hasard, comme je vous le dirai tout à l'heure, car elle ne pouvait savoir d'avance ce qui devait arriver.

La mort de l'augure Accius, qui n'avait jamais causé le moindre mal à personne, fit beaucoup de peine aux Romains, et plusieurs s'engagèrent à punir Tarquin de son injustice. D'un autre côté, les fils d'Ancus Martius ne pouvant oublier qu'ils avaient été écartés du trône de leur père par le même Tarquin, n'attendaient qu'une circonstance favorable pour en tirer vengeance. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Un tumulte, excité à dessein à la porte du palais du roi par ces jeunes gens, qui avaient ameuté quelques hommes du peuple, produisit un instant de désordre, pendant lequel Tarquin fut assassiné d'un coup de hache.

Le roi dont vous venez de lire l'histoire est ordinairement appelé Tarquin-l'Ancien, pour le distinguer d'un autre Tarquin, que vous connaîtrez plus tard.

SERVIUS TULLIUS,

SIXIÈME ROI DE ROME.

Depuis l'an 576 jusqu'à l'an 532 avant J.-C.

En vous racontant tout à l'heure, mes bons amis, l'histoire du petit Servius qui avait été vu dans son berceau entouré d'une flamme, je vous ai dit que la mère de cet enfant était une des esclaves de la reine Tanaquil; mais vous ne savez peut-être pas ce que c'était qu'un esclave à Rome, et je vais tâcher de vous l'expliquer.

Lorsque les Romains brûlaient ou démolissaient les villes de leurs ennemis, ainsi qu'ils l'avaient fait d'Albe et de plusieurs

autres cités latines, ils emmenaient avec eux tous les hommes, les femmes et les enfans, qu'ils vendaient ensuite sur des marchés publics, comme à présent on vend des chevaux et d'autres animaux ; ceux qui les achetaient en faisaient leurs esclaves, c'est-à-dire qu'ils pouvaient exiger d'eux tout ce qu'ils voulaient pour leur service : ils avaient le droit de les battre, et quelquefois même de les tuer, sans que personne pût s'y opposer. Vous pouvez juger par là, mes enfans, combien ces pauvres gens étaient dignes de pitié, surtout lorsqu'ils tombaient en partage à des maîtres durs et inhumains, car ils ne pouvaient jamais les quitter sans leur permission, et leurs enfans, esclaves avant que de naître, étaient la propriété de ces maîtres impitoyables qui pouvaient en disposer selon leur caprice.

La mère du petit Servius était donc esclave dans la maison de Tarquin, où elle avait été amenée après la ruine des villes latines ; mais la reine Tanaquil l'ayant

prise en amitié, ainsi que son fils, lui rendit la liberté, et fit élever avec soin le jeune Servius, qui annonçait déjà de bonnes qualités : dans la suite, quand il fut devenu grand, et du consentement de Tarquin, elle lui donna pour femme sa fille aînée, de sorte que Servius se trouva le gendre du roi. Mais quoiqu'il eût pris alors le nom de Tullius, il conserva toujours, en souvenir de sa première condition, le surnom de Servius, qui signifiait en latin : « né d'une esclave. »

Tarquin-l'Ancien, en mourant, avait laissé deux petits garçons qu'il confia à la garde de Servius; mais celui-ci, en sa qualité de gendre du roi, et secondé par la reine Tanaquil, qui le préférait à ses propres fils, écarta ses beaux-frères du trône, comme Tarquin lui-même avait éloigné les enfans d'Ancus Martius. Sans consulter le sénat, il assemble le peuple dans le Forum, présente à la multitude les deux fils de Tarquin, qu'il place sous la protection du peuple romain, en repré-

sentant qu'ils sont trop jeunes encore pour succéder à leur père, et se fait proclamer roi à leur place. Les sénateurs, malgré leur mécontentement, se soumirent à la volonté du peuple, et ils ne tardèrent pas à s'en féliciter.

Servius, devenu roi par son habileté, s'occupa beaucoup d'améliorer le sort du peuple de Rome, et agrandit considérablement cette ville, en y comprenant deux nouvelles montagnes, l'une appelée le MONT VIMINAL, et l'autre le MONT ESQUILIN, où il se fit bâtir un superbe palais; puis il fit environner les sept collines d'une muraille, qui conserva pendant longtemps le nom d'ENCEINTE DE SERVIUS TULLIUS.

En même temps il battait les ennemis de Rome, et faisait marquer à son image la monnaie, qui, au lieu de la figure du roi, comme aujourd'hui, représentait alors l'image d'une brebis. Comme Servius n'avait point oublié qu'il était né dans l'esclavage, il voulut adoucir le sort des pauvres esclaves, en autorisant leurs maîtres à leur

rendre la liberté, lorsqu'ils le jugeraient à propos, par une cérémonie fort simple : elle consistait, de la part du maître, à donner un petit soufflet à son esclave en présence d'un magistrat, et alors il cessait d'être en servitude, prenait le titre d'AFFRANCHI, et pouvait être compté parmi les citoyens romains s'il acquérait assez de bien pour nourrir sa famille.

Par ce moyen, mes enfans, ce prince augmenta considérablement le nombre des habitans de Rome, et le bien qu'il fit dans cette ville le rendit extrêmement cher au peuple. Malheureusement, il trouva dans sa propre famille d'implacables ennemis qui causèrent sa perte ; et voici comment cela arriva.

Servius était père de deux filles, qu'il avait mariées à deux petits-fils de Tarquin-l'Ancien ; l'un de ces princes, nommé LUCIUS TARQUIN, était d'un caractère farouche ; et TULLIA, l'une des filles du roi Servius, n'était pas moins méchante que lui. Par un hasard fâcheux, Lucius

et Tullia n'étaient point mariés ensemble ; mais ils s'entendirent si bien, que Tullia empoisonna un jour son mari pour épouser Lucius, qui de son côté se défit aussi de sa femme par un moyen non moins affreux, se montrant ainsi, par leur scélératesse, dignes d'être associés l'un à l'autre.

A quelque temps de là, Lucius Tarquin déclara tout à coup qu'il prétendait réclamer la couronne de Servius, parce qu'elle avait appartenu autrefois à son aïeul Tarquin-l'Ancien ; et s'élançant sur le trône du roi, il voulut le forcer d'en descendre ; mais Tarquin, qui était plus jeune et plus robuste, ayant jeté son beau-père du haut en bas du trône, le blessa grièvement, et achevant son attentat, le fit à l'instant précipiter par une fenêtre du palais.

Le malheureux roi fut donc laissé tout couvert de sang et horriblement meurtri sur le pavé, où il expira sans que personne osât le relever ni le secourir, de

peur de s'attirer la colère du cruel Tarquin.

Le corps sanglant du roi Servius était encore étendu dans la rue, lorsque sa fille Tullia passa par cette même rue dans sa voiture, pour se rendre au palais, où elle savait que son mari l'attendait. Le cocher, qui aperçut le cadavre du roi ainsi abandonné, voulut détourner ses chevaux et rebrousser chemin; mais l'infâme Tullia lui ordonna de passer outre.

Une action si horrible ne demeura pas impunie; et Dieu maudit cette femme cruelle, ainsi que son mari, dont elle avait partagé le parricide.

TARQUIN-LE-SUPERBE,

SEPTIÈME ROI DE ROME.

Depuis l'an 532 jusqu'à l'an 509 avant J.-C.

Le meurtre du roi Servius, comme vous pouvez croire, mes enfans, ne fit pas beaucoup d'amis à Tarquin dans Rome, où chacun trembla d'être gouverné par un roi et une reine chargés d'un si épouvantable parricide.

En effet, le nouveau monarque était si dur et si cruel, qu'on l'appela Tarquin-le-Superbe, c'est-à-dire l'orgueilleux. Il ne chercha pourtant point à démentir le surnom qu'il avait reçu; et, au lieu de se faire aimer du peuple et du sénat pour

effacer, s'il était possible, le souvenir du crime qu'il avait commis, il persécuta sous les plus légers prétextes les plus honnêtes citoyens de Rome, et n'épargna pas surtout ceux qui étaient riches, afin de s'approprier leurs terres et leur argent.

A cette époque, vivait à Rome un jeune homme appelé Marcus Junius, dont Tarquin avait fait mourir le père et le frère, et qu'il avait dépouillé de tous les biens de sa famille.

Ce Marcus Junius, ne sachant par quel moyen éviter le triste sort de ses parens, fit usage d'un singulier stratagème : il contrefit l'insensé avec tant de ruse et d'adresse, que chacun crut que réellement il avait perdu la raison, et on lui donna le surnom de Brutus, ce qui voulait dire brute ou stupide. Tarquin croyant n'avoir rien à craindre de ce pauvre garçon qui faisait pitié à tout le monde, permit qu'on le gardât dans sa maison, où il faisait l'amusement des enfans et des esclaves; mais Brutus, sous cette apparence misérable,

cachait une âme forte et courageuse, et il n'attendait pour se montrer tel qu'il était, qu'une occasion qui ne tarda pas à se présenter, comme nous le verrons tout à l'heure.

Cependant Tarquin-le-Superbe, dans l'espoir de faire oublier aux Romains la tyrannie qu'il faisait peser sur eux, voulut exciter leur admiration en bâtissant un temple magnifique sur le mont Tarpéien. Tandis que l'on creusait les fondations de cet édifice, on trouva en remuant la terre une tête d'homme qui paraissait fraîchement coupée et dont le sang, dit-on, était encore tout vermeil : quelques personnes prétendirent que c'était la tête d'un Romain nommé Tolus, mort depuis de longues années, qui avait reçu la sépulture dans cet endroit ; à cause de cette circonstance, le temple qui fut élevé sur ce lieu reçut le nom de Capitole, ce qui voulait dire : tête de Tolus.

Tarquin, frappé de ce prodige, conçut aussitôt l'idée d'envoyer ses deux fils, ac-

compagnés de l'imbécile Brutus, consulter l'oracle de Delphes, dont parle l'Histoire grecque, sur ce qu'il devait penser de cette rencontre extraordinaire.

C'était l'usage à cette époque, que l'on n'abordât jamais les prêtres des dieux sans leur offrir des présens qui les rendissent favorables aux prières qu'on venait leur adresser. Les fils de Tarquin apportèrent donc avec eux de magnifiques présens, tandis que le rusé Brutus ne se chargea que d'un bâton grossier, mais qu'il avait eu soin de creuser et de remplir d'or, sans que personne s'en aperçut. Ce cadeau parut plus agréable aux prêtres de Delphes que tous ceux des fils du roi; l'oracle demeura muet lorsque ceux-ci l'interrogèrent, et ce fut Brutus qui reçut la réponse qui devait être reportée à Tarquin.

L'oracle répondit que la ville où cette tête humaine avait été trouvée, deviendrait un jour la capitale de l'Italie, et Tarquin accueillit avec joie cette merveilleuse promesse, qui se réalisa plus tard, et

que les Romains répétaient avec orgueil.

Vous ferez bien, mes petits amis, de ne point oublier le nom du Capitole, que vous retrouverez souvent dans les histoires, et de vous souvenir que depuis ce moment le mont Tarpéien prit le nom de CAPITOLIN, qu'il a toujours conservé depuis.

Le Capitole était environné d'une haute muraille qui en faisait une forteresse inabordable de tous les côtés, à l'exception d'un seul, par lequel on arrivait au moyen d'un magnifique escalier.

Pendant qu'on travaillait à la construction de ce temple, ce qui dura plusieurs années, une femme inconnue et étrangère vint proposer au roi de lui vendre moyennant une certaine somme neuf gros livres, que l'on nommait les LIVRES SIBYLLINS, c'est-à-dire les livres des Sibylles, qui avaient été autrefois, assurait-on, des diseuses de bonne aventure très-connues en Italie. Le roi trouva qu'elle demandait trop d'argent de ses livres, et la renvoya sans les lui acheter.

Quelque temps après cette première apparition, cette même femme se présenta de nouveau devant Tarquin, et lui demanda la même somme d'argent pour six gros volumes qui lui restaient, annonçant qu'elle avait brûlé les trois autres; le roi dédaigna ces nouvelles propositions, et la renvoya avec mépris.

Cette femme, que personne ne connaissait à Rome, revint une troisième fois auprès du roi, et lui déclara qu'elle avait encore brûlé trois de ses gros livres, mais qu'elle exigeait encore la même somme pour les trois qui lui restaient; cette fois, elle s'exprima envers Tarquin d'un ton si menaçant et si terrible que ce prince n'osa point la refuser, et se décida enfin à lui donner le prix qu'elle en demandait. Aussitôt cette femme disparut, et jamais depuis ce temps on n'en entendit parler.

Tarquin fit placer ces livres dans un coffre de pierre, que l'on déposa au Capitole, sous la garde de quinze personnages considérables; et il fut défendu de les

ouvrir pour les consulter sans un ordre du roi et du sénat ; ce qui ne devait avoir lieu que dans les temps de peste, de famine ou de calamités publiques.

La construction du Capitole ne fut pas le seul ouvrage considérable dont Rome fut dotée par Tarquin. Je dois vous parler aussi d'un vaste égout qu'il fit creuser sous la roche Tarpéienne, pour l'écoulement des eaux de cette grande ville.

Ce travail prodigieux, qui se compose de trois immenses voûtes de pierre contenues l'une dans l'autre, existe encore aujourd'hui dans toute sa solidité, quoiqu'il compte à présent plus de deux mille trois cents ans de durée.

Tarquin-le-Superbe avait deux fils dont l'un se nommait Sextus, et l'autre Aruns; ils étaient tous deux presque aussi méchans que leur père, et peut-être encore plus violens que lui.

Sextus se fit connaître dès sa jeunesse par un trait que je veux vous raconter.

Tarquin était en guerre depuis long-

temps avec les GABIENS, peuple du voisinage de Rome, et il avait plusieurs fois assiégé leur ville, sans pouvoir s'en rendre maître. Sextus feignit d'être exilé par son père, et se réfugia chez les Gabiens, qui l'accueillirent avec plaisir, parce qu'il leur promit de les aider à se défendre contre les Romains; mais c'était une perfidie de sa part, car dès qu'il eut obtenu la confiance de ce peuple crédule, il envoya secrètement un de ses domestiques demander à Tarquin ce qu'il fallait faire de cette ville, que l'imprudence de ses habitans venait de mettre entre ses mains.

Le roi se promenait dans un jardin, lorsque l'envoyé de Sextus lui fut présenté; et au lieu de répondre à cet homme, qui le pressait de questions, Tarquin se mit à marcher précipitamment en silence, abattant avec une baguette qu'il tenait à la main les têtes les plus élevées des pavots dont le parterre était rempli. Ce fut la seule réponse que l'envoyé de Sextus put reporter à son maître; mais celui-ci ayant

appris, par le récit de son envoyé, ce que son père avait fait en sa présence, comprit que c'était les chefs des Gabiens qu'il devait faire périr; et en effet, peu de jours après, leur ville tomba au pouvoir des Romains.

Ce Sextus, qui venait de commettre une si noire trahison, ayant un jour aperçu à la campagne une dame appelée LUCRÈCE, qui était femme de TARQUIN-COLLATIN, l'un de ses cousins, eut la grossièreté de lui faire une cruelle injure : mais Lucrèce était aussi vertueuse que belle, et prenant le ciel à témoin qu'un pareil affront ne demeurerait pas impuni, elle fit savoir à son mari qu'elle avait un secret important à lui communiquer, et le supplia de ne pas perdre un instant pour se rendre auprès d'elle, accompagné de son père LUCRÉTIUS, l'un des personnages les plus distingués de Rome.

Ces deux hommes étonnés d'un pareil message se hâtèrent de se mettre en route, et Collatin, inquiet du mystère que Lu-

crèce se proposait de leur dévoiler, se fit accompagner de Junius Brutus, son ami, dont il savait bien que l'apparente stupidité n'était qu'un stratagème pour échapper aux persécutions de Tarquin.

Aux premiers mots que leur dit Lucrèce de l'injure que Sextus avait osé lui faire, ces trois hommes entrèrent en fureur, et voulaient courir se venger; mais quelle ne fut pas leur douleur lorsque cette dame infortunée ayant ajouté, en pleurant, qu'une pareille insulte lui rendait désormais la vie insupportable, se perça le cœur à l'instant même en leur présence, avec un poignard qu'elle tenait caché sous sa robe. Collatin et Lucrétius demeurèrent frappés de douleur à ce triste spectacle, mais Brutus saisissant aussitôt ce poignard ensanglanté appela autour de lui tous les Romains qui pouvaient l'entendre, et leur fit jurer de venger le meurtre de cette femme infortunée, en exterminant Tarquin et toute sa famille, et ne souffrant pas que jamais personne à Rome portât le titre de roi.

L'étonnement des Romains fut grand lorsqu'ils apprirent en même temps que Lucrèce s'était donné la mort et que Brutus avait recouvré la raison. A la vue du corps de cette dame, que ce dernier avait fait porter sur la place publique, le peuple entier courut aux armes, et s'écria comme lui qu'il fallait chasser Tarquin, auteur de tant de maux, et ses fils, qui ne valaient pas mieux que lui.

Au premier bruit de ces événemens, Tarquin, qui se trouvait alors à la campagne, revint aussitôt sur ses pas, espérant encore faire rentrer les mutins dans le devoir; mais lorsqu'il se présenta aux portes de Rome, il les trouva fermées, et se vit contraint de prendre la fuite, pour ne pas être tué par le peuple soulevé.

Voilà une histoire, mes enfans, qui doit vous apprendre que les méchans sont toujours punis du mal qu'ils font, même lorsqu'ils sont riches et puissans.

BRUTUS ET SES FILS.

Depuis l'an 509 jusqu'à l'an 507 avant J.-C.

Vous avez vu tout à l'heure, mes petits amis, comment Tarquin-le-Superbe fut chassé de Rome avec toute sa famille; je vais à présent vous raconter ce qui arriva après son départ, dont presque tout le monde se réjouit.

Comme il n'y avait plus de roi, et que le peuple, excité par Brutus, avait déclaré que désormais personne ne porterait plus ce titre dans Rome, on établit à la place du monarque deux magistrats, que l'on appela des CONSULS, d'un mot latin qui signifie veiller, parce que leur emploi était de veiller au salut de la RÉPUBLIQUE, ce qui veut dire la chose publique, ou la chose

de tous : c'était le peuple assemblé en comices qui nommait lui-même ses consuls, pourvu toutefois qu'il les choisît parmi les patriciens. Pour la première fois, ce fut Brutus qui, se montrant alors tel qu'il était, parut digne d'occuper cette charge éminente, avec Collatin, le mari de l'infortunée Lucrèce.

De grands honneurs étaient accordés aux consuls : ils portaient, comme les rois, une robe de pourpre dans les cérémonies publiques, et ne marchaient jamais sans être précédés de douze licteurs, armés de leurs faisceaux : lorsqu'ils rendaient la justice au peuple, ou présidaient les comices, ils prenaient place sur une chaise d'ivoire, que l'on nommait le siége CURULE; leur dignité, appelée CONSULAT, ne différait donc guère de la royauté, mais ils ne pouvaient la conserver que pendant un an, et après ce temps ils rentraient dans la classe des simples citoyens; il ne leur restait plus alors d'une si haute puissance que le titre de personnages consu-

laires, qui, tout honorable qu'il était, ne leur donnait plus aucune autorité.

Lorsque je vous ai dit tout à l'heure, mes enfans, que presque tout le monde à Rome s'était réjoui de l'expulsion des Tarquins, c'est que je ne comptais pas parmi un si grand peuple quelques jeunes gens paresseux et lâches qui étaient charmés que Tarquin, pour amollir les Romains, eût fermé le Champs de Mars, où vous savez que, sous les premiers rois, la jeunesse de Rome s'exerçait à toutes sortes de jeux de force et d'adresse : mais on eut bientôt arraché les moissons que ce prince avait fait semer dans le Champ de Mars; on les jeta dans le Tibre, et l'on fit reprendre aux jeunes Romains leurs exercices accoutumés.

Ces moissons ainsi précipitées dans le Tibre, s'arrêtèrent au milieu de ce fleuve, et avec le limon que les eaux y apportèrent, formèrent au bout de quelques années une île considérable, que l'on nomma l'Ile Sacrée.

Cependant Tarquin ayant appris dans sa retraite que quelques mauvais sujets regrettaient le temps où il les laissait croupir dans leur honteuse paresse, envoya des ambassadeurs à Rome, sous prétexte de réclamer des trésors qu'il y avait laissés; on se garda bien de les lui rendre, parce qu'il est toujours dangereux de donner aux méchans les moyens de nuire; mais on les distribua aux plus pauvres Romains pour les aider à nourrir leurs familles.

Pendant qu'ils sollicitaient pour cet objet les consuls et le sénat, ces ambassadeurs, d'après les ordres secrets qu'ils avaient reçus, séduisirent quelques-uns de ces mauvais garnemens qui trouvaient si pénible de retourner au Champ de Mars, et les engagèrent à faire tous leurs efforts pour ramener les Tarquins à Rome. Les deux fils de Brutus, qui ne méritaient pas d'avoir un tel père, eurent la faiblesse d'entrer dans ce complot criminel, et promirent, comme leurs compagnons, de faciliter le retour du méchant roi. Peut-

être même ce projet n'eût-il pas tardé à éclater, lorsqu'un esclave, en aiguisant des couteaux sur une pierre dans un endroit écarté, entendit plusieurs des conjurés parler de leurs desseins, et alla tout raconter aux consuls, qui ordonnèrent aussitôt aux licteurs de saisir les coupables et de les amener devant leur tribunal.

Je ne saurais vous dire quelle fut la douleur de Brutus, lorsqu'il reconnut ses propres fils parmi les traîtres qu'il était obligé de punir, car il les aimait comme un père aime toujours ses enfans; et aussi combien ces jeunes insensés furent honteux de paraître devant leur père comme de vils criminels.

Or, je ne dois pas vous laisser ignorer, mes bons amis, que chez les Romains les pères exerçaient sur leurs enfans une puissance absolue; à quelque âge que ce fût, il leur était permis de les mettre en prison, de les faire battre de verges, de les charger de fers, de les condamner aux plus rudes travaux de la campagne, de

les vendre jusqu'à trois fois comme esclaves, et même de les faire mourir. Ainsi, lors même qu'il n'eût pas été consul, Brutus aurait eu le droit de punir ses fils coupables d'une manière terrible.

Le peuple attendait donc avec anxiété le jugement que les consuls allaient prononcer, et chacun pensait qu'ils allaient renvoyer ces jeunes imprudens sans leur infliger aucun châtiment; mais on fut bien surpris lorsque Brutus, après avoir essuyé ses larmes, qui coulaient malgré lui, ordonna aux licteurs de mettre sur-le-champ ses fils à mort, ce qui fut exécuté à l'instant même, et en sa présence. A ce spectacle, chacun demeura frappé d'horreur, mais en même temps on admira le courage que le malheureux père venait de montrer, en versant ainsi son propre sang pour le salut de la république.

L'esclave qui avait dénoncé aux consuls la trahison des fils de Brutus et de leurs compagnons, fut affranchi par l'ordre du peuple romain; et pour conserver le sou-

venir de cet événement, on lui éleva une statue, où il était représenté accroupi, dans la position d'un homme qui, en repassant des couteaux sur une pierre, paraît écouter avec attention.

A quelque temps de là, Tarquin-le-Superbe, qui n'avait point encore renoncé à l'espoir de rentrer dans Rome et ne cessait de lui susciter des ennemis parmi les peuples voisins, s'avança, avec une armée, pour s'emparer de cette ville. Les deux consuls marchèrent à sa rencontre à la tête de leurs soldats. Mais Brutus ayant distingué dans les rangs ennemis, Aruns, le second des fils de Tarquin, se précipita sur lui avec tant de violence, que tous deux tombèrent morts en même temps des coups qu'ils se portèrent.

Tous les Romains pleurèrent ce grand citoyen, qui avait sauvé deux fois sa patrie : on prononça publiquement son éloge, honneur que l'on n'accordait qu'aux plus illustres personnages de l'État, et les da-
romaines portèrent son deuil pendant

douze mois, comme si elles avaient toutes perdu un père; et il était en effet le père de la république, puisqu'il l'avait préférée à ses propres enfans.

SIÉGE DE ROME PAR PORSENNA.

Depuis l'an 507 jusqu'à l'an 493 avant J.-C.

Après avoir perdu la bataille où Brutus et Aruns s'étaient mutuellement donné la mort, mes petits amis, Tarquin se retira auprès de Porsenna, roi de Clusium, l'une des villes d'Étrurie, et supplia ce prince de l'aider à reprendre sa couronne.

Porsenna n'aimait point Tarquin, parce que personne ne pouvait aimer un si méchant homme; mais il lui promit de le secourir, pour avoir occasion de déclarer la guerre aux Romains, dont la prospérité excitait son envie, et qui devenaient chaque jour plus puissans et plus redoutables.

Le roi de Clusium vint donc mettre le

siége devant Rome, c'est-à-dire entourer cette ville avec une nombreuse armée et toute sorte de machines de guerre, au moyen desquelles il se flattait de renverser promptement ses murailles. Lui-même s'établit sur une petite montagne appelée le Janicule, où l'on disait que le vieux roi Janus avait demeuré autrefois, et de ce lieu, qui n'était séparé de la ville que par le Tibre, il fit toutes ses dispositions pour forcer les Romains à lui ouvrir leurs portes; mais Porsenna ne connaissait point encore quels hommes il avait entrepris de combattre, et vous allez voir maintenant comment le roi d'Étrurie fut repoussé dans toutes ses attaques, et obligé de manquer aux promesses qu'il avait faites à Tarquin.

Le consul qui avait été choisi pour succéder à Brutus se nommait Valérius Publicola, ce qui voulait dire l'ami du peuple : c'était un homme sage et vaillant, qui, résolu de mourir plutôt que de souffrir que Tarquin remontât jamais sur le trône,

fut parfaitement secondé par tous les Romains, dont le moindre fit alors des prodiges de valeur.

Il y avait sur le Tibre un petit pont en bois, par lequel il était aisé de pénétrer dans la ville; Porsenna s'en aperçut, et envoya aussitôt un grand nombre de soldats pour s'en emparer.

Ce jour-là précisément la garde de ce poste ne se composait que de trois Romains, dont l'un se nommait Horatius, et avait été surnommé Coclès parce qu'il était borgne. Dès que cet homme intrépide eut distingué les ennemis qui s'avançaient, il ordonna à ses deux compagnons de couper promptement le pont derrière lui, et lui-même resta seul de l'autre côté pour retarder leur marche en combattant : après quoi s'élançant dans le Tibre malgré plusieurs blessures qu'il avait reçues, il revint en nageant à Rome, où il fut accueilli avec des transports de joie : les mères élevaient leurs petits enfans, lorsqu'il passait dans les rues, pour leur faire voir un si vaillant homme;

et le consul Valérius, voulant honorer son courage, ordonna qu'on érigeât sur le Forum une statue qui le représentait.

Les soldats de Porsenna se retirèrent tout honteux d'avoir été vaincus par un seul homme, et allèrent raconter le trait de courage de ce Romain à leur roi, qui, désespérant de vaincre un tel peuple par la force des armes, prit alors la résolution de le réduire par la famine aux dernières extrémités du désespoir.

Je vous laisse à penser, mes enfans, quelle fut la situation de tout le peuple enfermé dans Rome, lorsqu'il commença à manquer des alimens les plus nécessaires à la vie; car les soldats de Porsenna empêchaient les gens de la campagne d'y apporter des provisions; mais dans un si grand nombre d'hommes, il ne s'en trouva pas un seul qui n'aimât mieux mourir de faim que de retomber sous la tyrannie de Tarquin-le-Superbe. Alors un généreux Romain, nommé Mucius, témoin des calamités qui pesaient sur ses concitoyens,

se dévoua seul pour sa patrie, s'imaginant que si Porsenna venait à périr, tous les maux dont le peuple était accablé seraient terminés.

Mucius se déguisa donc en soldat étranger; et étant parvenu sous ce costume jusqu'à la tente du roi, il tua le secrétaire de ce prince, qu'il prit pour Porsenna lui-même. On le saisit aussitôt, et tandis que le roi lui demandait pour quelle raison il avait tué cet homme, il plongea sa main droite dans un brasier ardent qui était là, et la laissa brûler sans laisser échapper le moindre signe de douleur, pour punir cette main, dit-il, de s'être trompée.

Ce roi fut effrayé d'un si mâle courage, et surtout du danger qu'il avait couru sans le savoir; mais il défendit qu'on fît aucun mal à Mucius, et le renvoya libre à Rome, après lui avoir rendu son épée, que celui-ci fut obligé de recevoir de la main gauche, puisque sa main droite était desséchée. Pour rappeler cette cou-

rageuse action, Mucius reçut le surnom de Scévola, ce qui voulait dire gaucher, qu'il porta toute sa vie, et dont il se faisait honneur.

Mucius, avant de retourner à Rome, déclara à Porsenna que trois cents jeunes hommes avaient formé comme lui le dessein de le tuer; ce qui inspira une telle frayeur à ce prince, qu'il se décida à lever le siége, et à envoyer des ambassadeurs aux Romains, pour leur proposer la paix.

Tandis que ces ambassadeurs étaient dans Rome, une jeune fille, nommée Clélie, de l'une des premières familles de cette ville, qui avait été conduite avec d'autres enfans dans le camp de Porsenna, pour servir d'otages, c'est-à-dire pour répondre de la vie des ambassadeurs; une jeune fille, dis-je, donna aussi la preuve d'un courage extraordinaire.

Ayant aperçu, près du lieu où les otages étaient retenus, un cheval de bataille tout caparaçonné, elle s'élança légèrement sur cet animal, puis s'enfuyant au grand ga-

lop, elle força le cheval à traverser le Tibre à la nage, et revint ainsi dans sa famille aux applaudissemens de tout le peuple. Mais Valérius Publicola ne voulant pas que l'on crût qu'il eût accueilli un otage qui avait manqué à sa parole, la fit reconduire à Porsenna, tout en admirant son courage. Heureusement le roi de Clusium, en voyant Clélie, la félicita de sa hardiesse, et la renvoya aussitôt à ses parens, en lui faisant cadeau du beau cheval qu'elle avait emmené.

Les consuls, pour honorer la résolution de Clélie, firent élever à cette jeune fille, dans la place publique, une statue équestre, c'est-à-dire où elle était représentée à cheval, comme lorsqu'elle avait traversé le Tibre.

Porsenna, plein d'admiration pour une nation où les jeunes filles même montraient un si grand caractère, consentit enfin à faire la paix avec les Romains. Avant de s'éloigner de cette ville, dont le moindre citoyen venait ainsi d'acquérir tant de

gloire, il fit présent au peuple de Rome de tous les bagages de son armée, qui furent distribués aux plus indigens, et congédia Tarquin, qui, tout vieux qu'il était, s'en alla encore chercher d'autres ennemis aux Romains.

Sur ces entrefaites mourut Valérius Publicola, qui, après avoir glorieusement achevé ce que Brutus avait commencé, et sauvé Rome de la fureur de ses ennemis, se trouva si pauvre, si pauvre le jour de sa mort, que l'on fut obligé de le faire enterrer aux frais du public.

Ainsi, mes enfans, les Romains de ce temps-là étaient non-seulement des hommes sages et courageux, mais encore les plus honnêtes gens du monde, puisqu'au lieu de penser à s'enrichir, Publicola ne s'était occupé que de faire le bien de la république.

LES MEMBRES ET L'ESTOMAC.

Depuis l'an 493 jusqu'à l'an 488 avant J.-C.

Cependant le vieux Tarquin ne se lassait pas d'exciter contre Rome tous les peuples de l'Étrurie et du Latium, et il parvint ainsi à réunir une nouvelle armée avec laquelle il espérait accomplir ce que Porsenna avait regardé comme impossible. Les Romains furent bien embarrassés lorsqu'ils apprirent le danger inattendu dont ils étaient menacés; car ils n'avaient plus à leur tête ni Brutus ni Publicola. Vous allez voir pourtant comment ils se tirèrent de ce péril.

Les consuls qui étaient alors en charge créèrent un nouveau magistrat, auquel on donna le titre de dictateur. Ce magistrat

était bien plus puissant que les consuls eux-mêmes, et l'on ne pouvait créer un dictateur que dans les calamités publiques, c'est-à-dire dans les temps de guerre, de peste, et même de famine.

Celui qui était investi de la dictature ne devait conserver l'autorité que durant six mois au plus; mais pendant ce temps il était le maître absolu de la république; vingt-quatre licteurs portaient devant lui les faisceaux, et il avait droit de vie et de mort sur tous les citoyens.

Malgré l'étendue de sa puissance, le dictateur était soumis à de certains devoirs dont il ne pouvait s'affranchir; ainsi, il lui était interdit de jamais marcher autrement qu'à pied, et à cause de cela, lorsqu'il allait à la guerre, il désignait un officier pour commander les troupes à cheval, sous le nom de MAÎTRE DE LA CAVALERIE.

Ce fut à l'occasion de la nouvelle entreprise de Tarquin, que fut créé à Rome le premier dictateur, qui portait le nom d'AULUS-POSTHUMIUS; c'était un homme

habile et intrépide, qui s'étant avancé au-devant des ennemis, les rencontra sur les bords du LAC RHÉGILLE, peu éloigné de Rome, où il les défit complétement. Il dut cette victoire à l'adresse de son maître de la cavalerie, qui, pour rendre plus terrible le choc des chevaux, leur fit ôter leur bride, et les lança sur l'armée de Tarquin avec tant d'impétuosité, que celui-ci fut obligé de prendre la fuite et de se réfugier dans une ville éloignée, où l'on voulut bien le recevoir par pitié. Il y mourut peu de temps après, accablé de chagrins, et le dernier de sa famille, sans que personne le regrettât.

Rome avait à peine échappé à tant de dangers dont elle était sortie plus puissante que jamais, lorsque des dissensions qui éclatèrent entre le peuple et le sénat mirent la république à deux doigts de sa perte.

Après avoir chassé Tarquin et sa famille, le peuple s'était imaginé qu'il pourrait vivre sans travailler, et que tout le

monde serait heureux, parce que les riches seraient obligés de nourrir les pauvres; mais vous comprendrez aisément que cela ne peut être ainsi dans aucun pays, puisqu'alors il n'y aurait plus personne pour travailler à la terre, et que par conséquent les champs ne produiraient bientôt plus de moissons.

Pendant quelque temps, à la vérité, les patriciens, c'est-à-dire les sénateurs et les riches, prêtèrent de l'argent aux plébéiens, pour les aider à nourrir leurs familles; mais ensuite lorsqu'ils demandèrent à ceux-ci de leur rendre cet argent, les plébéiens s'y refusèrent, en alléguant qu'ils n'en avaient pas encore assez pour subvenir à leurs premiers besoins.

A cette époque, il y avait à Rome une loi bien sévère contre ceux qui ne pouvaient payer leurs dettes; il était permis à leurs créanciers de se partager leur corps, ou, s'ils l'aimaient mieux, de les réduire en esclavage, de les charger de chaînes, et de les frapper de verges jusqu'au sang.

Un jour que le peuple était assemblé sur la place publique, on vit tout à coup s'échapper d'une maison voisine un pauvre vieillard, couvert de haillons, pâle, défait, et qui ressemblait plutôt à un spectre qu'à un vivant. C'était un vieux soldat, dont la poitrine était couverte de blessures reçues à la guerre. Il conta qu'un créancier impitoyable l'avait emmené en esclavage, parce que sa maison avait été brûlée par les ennemis, et qu'il ne pouvait pas payer une petite somme qu'il lui devait. Ce malheureux découvrit en même temps son dos, qui saignait encore des coups de verges dont il avait été accablé.

A ce spectacle, un cri d'indignation s'éleva dans la foule, et la populace entière sortant de Rome, se retira sur une montagne voisine, appelée le MONT SACRÉ, d'où elle fit savoir aux sénateurs qu'elle ne voulait plus se soumettre à des maîtres plus impitoyables que Tarquin lui-même. Cette retraite du peuple embarrassa beaucoup les patriciens, qui demeurèrent seuls

dans la ville, n'ayant plus personne pour les servir ni les défendre.

De leur côté, les plébéiens ne tardèrent pas à se repentir de s'être ainsi brouillés avec ceux qui les aidaient ordinairement dans leurs misères, et la faim commençait à se faire sentir au milieu de cette multitude ; mais la honte retenait encore ceux qui auraient voulu retourner sur leurs pas, et la crainte d'un châtiment les empêchait de rentrer dans leurs maisons.

Alors un sage Romain, appelé Ménénius Agrippa, s'avança à travers cette foule consternée, et raconta à haute voix cette fable que vous connaissez peut-être déjà.

« Un jour, les membres du corps hu-
« main se révoltèrent contre son estomac :
« Voyez, disaient les jambes, ce fainéant
« qui ne prend jamais aucune fatigue,
« tandis que nous sommes obligées de mar-
« cher pour lui, et de l'aider à se mouvoir.
« En vérité, ajoutaient les bras, c'est nous
« qui prenons tout le mal pour ce pares-
« seux, qui ne fait rien autre chose que --

« nourrir, pendant que nous travaillons « sans cesse pour lui être utiles.

« Décidément, continuaient-ils, nous « bras, nous ne travaillerons plus, et « vous jambes, vous resterez immobiles.

« Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais voilà « qu'avant la fin de la journée, l'estomac, « que les bras ne nourrissaient plus, et « qui ne pouvait aller chercher des ali- « mens puisque les jambes refusaient de « marcher, tomba dans un état d'affaisse- « ment complet.

« D'abord, les membres, quoique affai- « blis aussi, se réjouirent de ce que leur « ennemi était épuisé; mais le lendemain « il n'en fut point ainsi, et ils se repen- « tirent, mais trop tard, de ce qu'ils avaient « fait; car les uns et les autres ne recevant « plus aucun secours de l'estomac, per- « dirent entièrement la force d'agir, et le « corps tout entier mourut.

« Voilà, ô Romains, continua le sage « Agrippa, votre histoire et celle du sé- « nat; les patriciens sont l'estomac, et vous

êtes les membres du même corps. Si « vous persistez dans votre révolte, l'esto« mac, à la vérité, souffrira, mais en « même temps il ne pourra plus vous se« courir dans vos misères, et la république « périra. »

Le peuple, qui a toujours du bon sens lorsqu'on lui dit la vérité, comprit parfaitement ce langage, et consentit à descendre du mont Sacré pour rentrer dans la ville; seulement il fut convenu que l'on choisirait chaque année parmi les plébéiens deux magistrats chargés de défendre les intérêts du peuple, et auxquels on donna le nom de Tribuns. La personne de ces tribuns était inviolable et sacrée, c'est-à-dire qu'il était défendu, sous les peines les plus sévères, de les insulter, ou d'exercer contre eux aucune violence. Quoiqu'il fût interdit à ces magistrats populaires de pénétrer dans le sénat, dont ils ne pouvaient sous aucun prétexte franchir la porte, la puissance qu'ils possédaient était considérable, et lorsque le peuple était réuni dans les

comices pour quelque affaire, si un seul des tribuns s'opposait à ce qu'elle fût terminée ce jour-là, il n'avait qu'à s'écrier : VETO, ce qui veut dire en latin : JE LE DÉFENDS ; et personne n'avait le droit de passer outre, contre sa volonté.

On créa en même temps deux autres magistrats plébéiens, qui, sous le titre d'ÉDILES, furent chargés du soin des édifices publics et particuliers. Ils devaient en même temps surveiller la nourriture du peuple, la propreté des habitations, et en général tout ce qui peut intéresser l'existence des plus pauvres citoyens. Vous verrez plus tard que les Édiles étaient aussi chargés de diriger les jeux et les spectacles dont les Romains étaient avides. Ces magistrats avaient, comme les consuls, le droit de s'asseoir dans une chaise curule, et pendant de longues années il n'y eut aucun des plus illustres Romains qui ne se fît un honneur d'exercer l'Édilité, c'est-à-dire la charge d'Édile.

CORIOLAN.

Depuis l'an 488 jusqu'à l'an 485 avant J.-C.

Je ne vous ai point encore entretenus, mes enfans, d'une cérémonie qui avait lieu à Rome toutes les fois qu'un général rentrait dans la ville, après avoir vaincu les ennemis de la république et leur avoir tué au moins cinq mille hommes; mais je ne veux pas différer plus longtemps de vous raconter ce qui se passait alors, parce que vous entendrez fréquemment parler de cette cérémonie, que l'on nommait un TRIOMPHE.

Le général ou le consul, à qui le sénat accordait cette récompense, précédé de trompettes qui sonnaient des marches guerrières, montait sur un char magnifique

attelé de quatre chevaux blancs; il était vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or, tenait en main un sceptre d'ivoire, et sa tête était couverte d'une couronne de laurier. Devant le char marchaient les prisonniers qu'il avait faits à la guerre, traînant de lourdes chaînes, et des soldats portant les dépouilles enlevées aux vaincus, et des tableaux sur lesquels étaient inscrits les noms des villes et des provinces conquises. Dans les rues de la ville que le triomphateur devait traverser pour se rendre au Capitole, où il offrait en sacrifice un taureau dont les cornes étaient dorées, l'air était embaumé par les plus précieux parfums de l'Arabie, que de jeunes enfans brûlaient sur des cassolettes élégantes. Le peuple se portait en foule au-devant de ce cortége imposant, et les sénateurs suivis des pontifes et des autres magistrats se trouvaient sur son passage en habits de cérémonie.

Si vous eussiez été témoins de ce spectacle, mes petits amis, vous auriez sans

doute pris un plaisir extrême à cette pompe guerrière, mais vous n'auriez sans doute pas manqué d'être fort étonnés de voir monté sur le char même du triomphateur un pauvre esclave vêtu de son habit ordinaire, quoique portant une couronne d'or; ce malheureux était chargé de répéter de temps en temps, à voix basse, au général vainqueur: SOUVIENS-TOI QUE TU N'ES QU'UN HOMME, de peur que l'ivresse d'un si grand honneur ne lui inspirât trop d'orgueil.

Cet esclave était placé là pour rappeler aux spectateurs et au triomphateur lui-même, qu'il pouvait cependant tomber dans une condition aussi misérable que l'esclavage, et que rien n'est plus incertain que les faveurs de la fortune, comme vous pourrez le remarquer plus d'une fois dans la suite de cette histoire.

Il y avait encore un autre genre de triomphe auquel les Romains donnaient le nom d'OVATION, d'un mot latin qui veut dire « Brebis », parce que c'était un ani-

mal de cette espèce que le vainqueur offrait en sacrifice à Jupiter au lieu d'un taureau aux cornes dorées. Dans l'ovation que le sénat décernait aux généraux qui, sans avoir remporté d'éclatantes victoires, avaient fini honorablement une guerre sérieuse, le triomphateur n'était ni monté sur un char à quatre chevaux, ni couronné de lauriers, ni précédé de trompettes; il s'avançait à pied, le front ceint de branches de myrte, accompagné de joueurs de flûte, et le spectacle de cette pompe, plus agréable que guerrière, n'excitait que médiocrement les acclamations de la multitude.

Ne croyez pas pourtant, mes petits amis, que le Romains, qui se connaissaient en courage, n'honorassent cette vertu que chez les généraux et les chefs des armées; le plus simple soldat pouvait aussi recevoir des récompenses militaires. Ainsi lorsqu'un Romain s'était illustré à la guerre, son général lui décernait, en présence de tous ses camarades, une épée, un bouclier, ou un bau-

drier enrichi d'or ou d'argent, que celui-ci rapportait dans sa famille, et qu'il montrait ensuite avec orgueil à ses enfans.

Mais de toutes les récompenses, celle qui paraissait la plus précieuse, était une couronne dont la forme et la matière variaient suivant les circonstances; ainsi le soldat qui escaladait le premier la muraille d'une ville ennemie, recevait publiquement une couronne d'argent avec des tours d'or, que l'on nommait une couronne MURALE. Celui, au contraire, qui avait sauvé la vie à un Romain dans une bataille, obtenait une simple couronne de feuilles de chêne, que l'on appelait la couronne CIVIQUE; celle-là n'était pas la moins glorieuse aux yeux des Romains, et celui qui l'avait reçue la conservait avec autant d'orgueil que si elle eût été du métal le plus précieux.

Marcius était un jeune Romain d'une si grande bravoure, qu'il avait mérité une couronne murale, et le surnom de Corio-

LAN, à cause d'une ville nommée CORIOLES, qu'il avait fait prendre par son courage.

Coriolan n'était pas seulement un très-brave militaire, il se distinguait encore par une infinité d'autres vertus; mais ce qui le faisait aimer de tous ceux qui le connaissaient, c'était le respect et la tendresse qu'il portait à sa mère VÉTURIE, qui était une dame du plus grand mérite.

Malheureusement Coriolan gâtait tant de belles qualités par un caractère fier et emporté, et il se fit beaucoup d'ennemis à Rome, en embrassant avec trop d'ardeur le parti des sénateurs contre le peuple, pour lequel les tribuns ne cessaient de faire chaque jour de nouvelles demandes. La famine ayant éclaté dans Rome, les Édiles, ces magistrats qui étaient chargés d'assurer la subsistance du peuple, accusèrent Coriolan d'avoir conseillé au sénat de vendre chèrement aux Romains le blé que renfermaient les greniers publics, afin de les rendre plus dociles et moins

exigeans, en les réduisant à la dernière misère. Cette accusation sans doute n'était point fondée, mais Coriolan, que sa fierté et son attachement aux patriciens avaient rendu odieux à la multitude plébéienne, fut exilé à perpétuité de Rome, c'est-à-dire condamné par les comices assemblés, à sortir de cette ville et à n'y jamais rentrer. —

Coriolan fut donc obligé de quitter sa patrie après avoir embrassé sa mère et sa femme Volumnie, ainsi que deux petits garçons qu'il avait. Beaucoup de patriciens l'accompagnèrent en pleurant jusqu'aux portes de la ville, et là, Coriolan leur ayant dit adieu, se retira chez un peuple voisin et ennemi de Rome, nommé les Volsques, qui l'accueillirent avec empressement, et se félicitèrent de compter parmi leurs concitoyens un homme d'un courage si redoutable et si éprouvé.

Cependant Coriolan était fort irrité contre ceux qui l'avaient exilé et le forçaient

ainsi à vivre éloigné de sa femme, de ses enfans, et de sa mère Véturie. Or, comme la colère nous fait souvent faire des choses dont nous ne tardons pas le plus souvent à nous repentir, il eut le malheur de se mettre à la tête des Volsques; et consentit à marcher avec eux contre sa patrie, pour mettre le siége devant Rome, comme l'avait fait autrefois Porsenna; mais celui-ci du moins était étranger, tandis que Coriolan venait combattre ses frères et les amis de son enfance.

Jamais encore, aux plus mauvais jours de la république, une si grande consternation ne s'était répandue parmi les Romains, qui ne voyaient aucun général à opposer à cette agression formidable. Avant même de songer à se défendre, le sénat et le peuple se flattant encore de désarmer la colère de l'illustre exilé, envoyèrent à sa rencontre des députés choisis parmi les plus nobles citoyens de Rome; mais Coriolan refusa de les admettre en sa

présence, et leur fit défendre de franchir les premières barrières de son camp. Les pontifes eux-mêmes et les vestales apportant dans leurs bras les dieux tutélaires de la patrie n'obtinrent pas un meilleur succès; et c'en était fait de Rome, réduite à fléchir le genou devant le grand citoyen qu'elle avait outragé, lorsqu'à la prière du sénat, Véturie, mère de Coriolan, et Volumnie, sa femme, conduisant par la main ses deux petits enfans, consentirent enfin à se rendre auprès du vainqueur irrité, pour le supplier de s'arrêter dans sa marche, et de ne pas causer la ruine de sa patrie.

Du plus loin que Coriolan reconnut ces personnes qui lui étaient si chères, il courut au-devant d'elles, et les embrassa avec tendresse; et quand il vit couler leurs larmes, il n'eut pas le courage de leur refuser ce qu'elles venaient lui demander : il savait bien pourtant que les Volsques ne pourraient lui pardonner de n'avoir pas ruiné Rome, lorsqu'il le pouvait;

mais il aima mieux s'exposer aux plus grands dangers que de faire de la peine à sa mère.

Il ne vous sera pas difficile de croire, mes enfans, que les Romains furent au comble de la joie lorsqu'ils apprirent que l'armée des Volsques se retirait ; en mémoire de cet événement, un temple consacré « à la fortune des femmes » fut élevé sur le lieu même où les ennemis s'étaient arrêtés ; mais le pauvre Coriolan fut bien puni de s'être laissé aller à sa colère contre son pays, car les Volsques le tuèrent, dès qu'ils s'aperçurent qu'il ne voulait plus les servir.

Les dames romaines portèrent son deuil, comme elles l'avaient fait pour Brutus et pour Publicola, et tout le monde le regretta, parce qu'il avait été aussi bon mari que fils respectueux et obéissant.

LA FAMILLE DES FABIUS.

Depuis l'an 485 jusqu'à l'an 459 avant J.-C.

Dans ce temps-là les Volsques n'étaient pas les seuls ennemis que Rome eût à redouter; presque tous les peuples du Latium et de l'Étrurie ne cessaient de chercher querelle aux Romains, dont la prospérité toujours croissante les inquiétait, et souvent ceux-ci ne savaient comment trouver assez de soldats pour combattre à la fois tant de différens adversaires: mais vous allez voir combien ce peuple avait d'énergie et de patriotisme lorsqu'il s'agissait de pourvoir au salut de la république.

Il y avait alors à Rome une famille

patricienne qui était très-nombreuse, et dont tous les membres étaient connus par leur valeur et leurs autres vertus ; on la nommait la famille FABIA, ce qui voulait dire celle des FABIUS.

Un jour les Fabius, apprenant que les VÉIENS, peuple voisin de Rome, venaient encore de lui déclarer la guerre, se rendirent tous d'un commun accord devant le sénat, pour solliciter la faveur d'être seuls chargés de combattre ces nouveaux ennemis. Les sénateurs hésitèrent d'abord à exposer ainsi aux hasards de la guerre cette généreuse famille tout entière ; mais comme le péril était pressant, ils leur permirent enfin de sortir de la ville, et de marcher contre les Véiens, qui s'étaient déjà presque avancés jusqu'aux portes de Rome.

Alors les Fabius, prenant leurs armes, formèrent une troupe dont chacun admira la bonne mine et la résolution, et lorsqu'on les compta, ils se trouvèrent en tout cent six hommes, tous pères, fils,

oncles, neveux ou cousins les uns des autres. C'était bien peu, mes enfans, que trois cent six hommes pour combattre une armée peut-être cent fois plus nombreuse, mais c'était beaucoup pour Rome de sacrifier tant de bons et utiles citoyens. Dès le lendemain ils se mirent en marche, accompagnés des vœux de tout le peuple, qui leur souhaitait un heureux retour, et ne laissant chez eux, d'une famille si considérable, qu'un seul petit garçon, à qui son jeune âge ne permettait pas encore de prendre les armes.

Ces vaillans guerriers remportèrent d'abord, par leur courage, une victoire éclatante sur les Véiens, dont la nombreuse armée fut entièrement mise en déroute; mais comme l'intrépidité des Fabius ne connaissait plus de bornes, les ennemis les attirèrent dans une embuscade, où ils périrent tous jusqu'au dernier, après avoir vendu si chèrement leur vie, que de longtemps les Véiens ne furent plus en état de faire aucune entreprise contre une ville

qui pouvait trouver dans une seule famille tant d'intrépides défenseurs.

La désolation fut grande à Rome, lorsqu'on y apprit la perte des illustres Fabius; le jour où ils avaient péri fut marqué pour toujours comme un jour NÉFASTE, (ce qui veut dire malheureux), et la porte par laquelle cette petite armée patricienne était sortie de la ville pour se mettre en marche, reçut le nom de porte SCELERATA, c'est-à-dire funeste, qu'elle conserva pendant plusieurs siècles.

VIRGINIE.

Depuis l'an 459 jusqu'à l'an 449 avant J.-C.

En vous racontant l'histoire de Numa Pompilius, mes petits amis, je vous ai dit que ce prince avait encouragé les Romains à l'agriculture, en leur distribuant des champs à cultiver et des instrumens pour travailler. Vous allez voir à présent que les plus illustres Romains ne dédaignaient pas de labourer la terre de leurs propres mains ; ce qui ne doit pas vous surprendre, parce que la profession du laboureur est la première et la plus noble de toutes les professions.

Il y avait auprès de Rome un homme appelé Cincinnatus, auquel appartenait une petite maison située au delà du Tibre,

et un champ qui ne produisait rien au delà de ce qui était strictement nécessaire pour la nourriture de deux personnes; c'était là que Cincinnatus habitait avec sa femme, bonne et vertueuse comme lui: et quoiqu'ils fussent très-pauvres, chacun les aimait et les respectait.

Un jour que Cincinnatus, vêtu d'un habit de paysan, labourait son champ selon sa coutume, il vit venir à lui des envoyés de Rome, qui lui annoncèrent que les consuls l'avaient choisi pour être Dictateur.

Cincinnatus, qui était un homme simple et sans ambition, fut très-affligé qu'on eût jeté les yeux sur lui pour cet emploi difficile, et il ne consentit à l'accepter que lorsqu'on lui eut promis que la république ferait cultiver son champ pendant son absence, afin qu'à son retour il pût faire la moisson comme à l'ordinaire.

Vous allez sans doute me demander à présent, mes enfans, pourquoi on était si venu enlever Cincinnatus à sa char-

rue pour en faire un Dictateur : c'est que l'armée romaine ayant été entourée par les ennemis, allait être exterminée, si quelque général n'était assez habile pour aller la délivrer. Or Cincinnatus avait autant de courage que de modestie, et son nom seul inspirait tant de confiance à tous les Romains, que d'une commune voix ils avaient demandé à marcher sous ses ordres. Ce brave homme se mit donc à la tête d'une nouvelle armée, dont les soldats comme le général venaient de quitter leurs travaux et leurs foyers pour courir au secours de leurs concitoyens menacés, et faisant de longues marches à pied (vous savez qu'il n'était pas permis au dictateur de monter à cheval), il battit les ennemis, et délivra l'armée, qui, sans lui, aurait infailliblement péri tout entière.

A son retour, on lui décerna les honneurs du triomphe qu'il avait bien mérités, et il fit son entrée dans Rome, vêtu d'une robe de pourpre, au milieu des ac-

clamations de tout le peuple; mais en descendant de son char de triomphe, il s'empressa de renoncer à la dictature, qu'il n'avait exercée que pendant quatorze jours, pour retourner à son champ, où il crut sa présence plus nécessaire qu'à la tête de la république : le lendemain on le vit, reprenant son habit de paysan, conduire les bœufs de sa charrue, de la même main qui venait de gagner des batailles.

Ne croyez pas pourtant, mes bons amis, que les Romains de ce temps-là fussent tous d'aussi honnêtes gens que Cincinnatus; il y en avait aussi de bien méchans, et je vais vous raconter une histoire qui vous le prouvera.

Depuis que Ménénius Agrippa avait si sagement parlé aux mécontens sur le mont Sacré, bien des querelles s'étaient encore élevées entre le peuple et le sénat, et l'on reconnut enfin la nécessité d'établir des lois qui donnassent plus de tranquillité à la république. Pour y parvenir, trois personnages consulaires furent envoyés en

Grèce pour en rapporter les lois de Solon, dont je vous ai parlé dans une autre histoire, et qui passaient alors pour les plus sages du monde entier.

Dès que ces trois personnages furent de retour à Rome, dix magistrats furent désignés pour examiner ces lois et les faire inscrire sur des tables d'airain : ces magistrats devaient être changés tous les ans, comme auparavant les consuls, les tribuns et les édiles, dont ils réunissaient toute l'autorité : on leur donna le titre de Décemvirs, ce qui voulait dire : les dix hommes, et je ne vous nommerai pas ici tous ceux qui furent revêtus de cette dignité, parceque cela serait inutile ; il vous suffira de savoir que parmi eux on remarquait Appius Claudius, l'un des plus riches et des plus orgueilleux patriciens de cette époque.

Il y avait alors à Rome une jeune fille nommée Virginie, qui était aussi belle que sage ; Virginius, son père, brave officier, se trouvait alors à l'armée, campée à quelque distance de la ville.

Le décemvir Appius aperçut un jour cette jeune personne; lorsqu'il sut que son père était absent, il lui prit fantaisie de l'avoir pour esclave, et il ordonna à ses serviteurs de la conduire de force dans sa maison, ne pensant pas que personne aurait l'audace de résister à la volonté d'un décemvir; mais l'oncle de Virginie, témoin de cette violence, cria aussitôt au peuple qu'Appius voulait enlever sa nièce pour la réduire en esclavage, et excita ainsi l'indignation de la foule, qui s'y opposa.

Ce jour-là Appius ne put donc pas accomplir le mauvais dessein qu'il avait formé; mais le lendemain se présentant lui-même devant le peuple, il déclara hautement que Virginie lui appartenait comme esclave, et se mit en devoir de la faire conduire dans sa maison.

Cependant Virginius, averti par ses amis du danger qui menaçait son enfant, s'était mis précipitamment en chemin pour Rome, où il arriva justement à l'instant où Appius s'efforçait de s'emparer de Vir-

ginie. Ce père infortuné, voyant que personne ne prenait plus sa défense, et que sa fille chérie allait lui être enlevée pour toujours, saisit un couteau dans la boutique d'un boucher, et aima mieux la poignarder que de l'abandonner à Appius.

A la vue de ce sang innocent que l'injustice du décemvir avait forcé de répandre, le peuple entra en fureur; le décemvirat fut aboli, et Appius jeté dans une étroite prison, y fut trouvé le lendemain étranglé, sans que l'on sût comment cela s'était fait, et même sans qu'aucun Romain s'en informât, parce que personne ne peut s'intéresser au sort d'un méchant.

Les lois des douze tables que les décemvirs venaient d'établir, survécurent à leurs auteurs, dont la mémoire fut vouée à l'exécration : elles continuèrent, tant que Rome exista, à être exposées dans le Forum sur des tables d'airain, où chacun pouvait les lire à son aise, et apprendre à les respecter et à s'y soumettre.

CAMILLE ET LES GAULOIS.

Depuis l'an 396 jusqu'à l'an 321 avant J.-C.

Déja bien des années s'étaient écoulées depuis que le décemvirat avait été aboli, et les Romains étaient gouvernés, comme auparavant, par des consuls, lorsqu'ils résolurent de créer un dictateur pour aller assiéger la ville de Falères, qui appartenait à un peuple vaillant auquel ils avaient déclaré la guerre; cette fois ce fut un citoyen brave et vertueux, appelé Camille, qui, revêtu de cette dignité, s'illustra par plusieurs belles actions que je vais vous raconter.

Pendant le siége de Falères, un maître d'école à qui étaient confiés les enfans des premières familles de cette ville, vint trouver le dictateur, accompagné de tous

ses élèves, et lui offrit de les livrer entre ses mains, pour que les parens de ces jeunes gens, de peur qu'il ne leur arrivât malheur, se hâtassent de rendre leur ville. Cette trahison indigna Camille; et en effet, c'était une bien mauvaise action que commettait ce maître d'école, puisqu'il avait promis d'avoir soin de ces enfans, et qu'en les livrant aux Romains il les exposait à être tués ou réduits à l'esclavage; aussi, au lieu de la récompense qu'il attendait du général romain, il en reçut au contraire un juste châtiment.

Camille ordonna qu'on le dépouillât de ses vêtemens; et lui ayant fait lier les mains derrière le dos, il donna des baguettes à tous ses écoliers, pour qu'ils le reconduisissent à Falères, en le frappant de toutes leurs forces; ce qu'ils firent probablement avec grand plaisir.

Lorsque les parens de ces enfans, qui attendaient leur retour avec inquiétude, apprirent pourquoi cet homme était ainsi maltraité, ils furent si touchés de la pro-

bité de Camille, qu'ils vinrent aussitôt lui offrir les clefs de leur ville. La vertu obtint ainsi à l'instant même ce que la force aurait eu bien de la peine à arracher.

Cependant les soldats romains, qui espéraient piller Falères, et s'emparer de toutes les choses précieuses que cette ville renfermait, étaient peu touchés de la modération de Camille envers leurs ennemis, et ils firent si bien par leurs murmures, qu'en revenant à Rome, le peuple oubliant les services éminens que ce général avait rendus à la république, eut l'ingratitude d'exiler ce grand homme, comme vous avez vu qu'il avait exilé Coriolan.. Mais Camille s'en consola, en pensant qu'il n'avait rien à se reprocher, et qu'un jour ses ennemis même lui rendraient justice; ce qui arriva bientôt après, comme vous allez voir.

A cette époque une nombreuse armée de Gaulois, ce peuple farouche et belliqueux dont je vous ai déjà parlé dans l'Histoire ancienne, ayant tout à coup en-

vahi l'Italie, avait mis le siége devant la ville de Clusium, qui était alors l'alliée des Romains. Ceux-ci, en apprenant cette nouvelle, envoyèrent trois députés au chef de ces barbares, qui se nommait Brennus, pour l'inviter à respecter les amis de Rome; mais un de ces députés ayant eu l'imprudence de tuer un Gaulois, Brennus, qui ne cherchait qu'un prétexte, se hâta de marcher sur cette capitale avec son armée.

Ces Gaulois étaient des hommes d'une taille élevée et d'une force prodigieuse, et ils avaient une extrême impatience de mettre au pillage les trésors qu'ils savaient être renfermés dans Rome. Ils marchèrent donc sur cette ville avec promptitude, et ayant dispersé, sur les bords d'une rivière appelée l'Allia, les troupes qui avaient été envoyées à leur rencontre, ils se présentèrent devant Rome, dont tous les habitans s'étaient enfuis à leur approche, à l'exception de ceux à qui leur grand âge ou leurs infirmités n'avaient pas permis de s'éloigner.

Ces vieillards, parmi lesquels se trouvaient plusieurs sénateurs, se placèrent sur des siéges devant la porte de leurs maisons, vêtus de leurs habits de cérémonie, et attendirent ainsi les ennemis, qui ne tardèrent pas à se présenter. D'abord, les Gaulois furent saisis d'admiration en voyant ces hommes vénérables qui paraissaient n'éprouver aucune crainte; car ces peuples, malgré leur barbarie, professaient un grand respect pour la vieillesse.

Mais un soldat ayant porté la main sur la barbe blanche de l'un des plus vieux sénateurs pour la caresser, celui-ci, indigné de cette insolence, ayant levé sur lui une baguette d'ivoire sur laquelle il s'appuyait, le Gaulois le tua sur-le-champ.

Ce fut le signal d'un massacre général : les barbares égorgèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, et mettant le feu dans plusieurs quartiers de la ville à la fois, allumèrent ainsi un vaste incendie qui consuma bientôt tous les édifices de cette ville, à l'exception du Capitole, où s'é-

taient réfugiés un petit nombre de courageux Romains, qui avaient mieux aimé s'exposer aux plus grands dangers que d'abandonner un lieu auquel l'oracle, consulté par Tarquin-le-Superbe, avait promis autrefois la souveraineté de l'Italie. Les Gaulois, ayant vainement tenté de pénétrer dans cette citadelle, se bornèrent à l'environner de toutes parts, afin que personne ne pût y entrer ni en sortir.

Quelque temps après, à la faveur d'une nuit obscure, des soldats de Brennus, soupçonnant que les sentinelles, se fiant sur l'épaisseur des ténèbres, se livreraient au sommeil, escaladèrent en silence le roc sur lequel la forteresse était bâtie, et ils étaient au moment de franchir la dernière enceinte, lorsque des oies sacrées, que l'on nourrissait dans le temple pour les augures, ayant entendu le cliquetis des armes des ennemis et le bruit de leurs pas, se mirent à crier et à battre des ailes avec tant de force, que les gardes furent éveillés. Un officier, nommé Manlius, accouru

le premier sur le rempart, ayant aperçu deux Gaulois qui avaient déjà franchi la muraille, se jeta sur eux avec intrépidité, et fut assez heureux pour les précipiter du haut en bas du rocher. Au bruit effroyable de leur chute, les autres ennemis s'arrêtèrent frappés de terreur, et Manlius, qui, par cette action hardie, avait sauvé le Capitole, reçut le surnom de CAPITOLINUS.

Cependant, mes petits amis, c'en était fait de Rome si le généreux Camille, oubliant l'ingratitude de ses concitoyens, n'eût consenti à reprendre le commandement du peu de soldats qui restaient encore, pour combattre les Gaulois.

On le fit dictateur pour la seconde fois, et après avoir vaincu les ennemis à diverses reprises, il pénétra dans la ville au moment même où les Gaulois consentaient à se retirer, pourvu qu'on leur donnât une grande quantité d'or. Déjà plusieurs balances étaient remplies de ce métal précieux, et Brennus, avec toute l'insolence

d'un Barbare, s'était écrié pour insulter les Romains : Malheur aux vaincus! lorsque Camille se présentant, lui déclara que Rome ne serait point délivrée avec de l'or, mais avec du fer; et en disant ces mots, il jeta son épée dans la balance. Il s'ensuivit un nouveau combat, et cette fois, les Gaulois vaincus furent contraints de prendre la fuite, et d'abandonner précipitamment l'Italie.

Rome commençait à peine à se relever de ses ruines, lorsque la peste se déclara de nouveau dans la ville; un grand nombre de Romains périrent de cette maladie, et parmi eux le grand Camille, qui venait d'arracher sa patrie au plus imminent de tous les périls.

Manlius-Capitolinus, ce vaillant guerrier qui avait sauvé le Capitole, ne survécut pas longtemps à la gloire qu'il avait acquise : ayant été accusé par les tribuns, peut-être avec raison, d'aspirer à la tyrannie, c'est-à-dire de vouloir rétablir la royauté dans Rome, il fut condamné au

supplice des traîtres, et précipité honteusement de la roche Tarpéienne. La maison même qu'il habitait auprès du Forum, fut démolie par ordre du sénat, afin qu'il ne restât plus sous les yeux des Romains rien qui leur rappelât sa gloire et l'infamie de son supplice.

Peu de temps après ces événemens remarquables, un prodige effrayant vint jeter la terreur dans Rome. On vit tout à coup s'ouvrir au milieu du Forum un gouffre, dont il paraissait impossible de mesurer la profondeur.

Le bruit s'étant répandu parmi le peuple que cet abîme ne se refermerait que lorsqu'un homme s'y serait jeté volontairement, Marcus Curtius, jeune chevalier romain, s'y précipita tout armé avec son cheval, pour faire cesser l'épouvante. En effet, quelques jours après, on parvint à combler le gouffre, et la frayeur se dissipa.

Quoique je vous aie raconté bien des choses aujourd'hui, mes petits amis, je ·ux encore vous faire connaître l'aven-

ture d'un Gaulois, dont la taille était tellement au-dessus de celle des hommes ordinaires, qu'il pouvait passer pour un géant. Cet homme ayant eu l'insolence de se présenter devant les rangs des Romains en défiant l'un d'eux d'en sortir pour le combattre, un soldat, nommé Valérius, s'avança sans crainte; mais dans le même moment un corbeau vint se percher sur la tête du géant, et lui creva les yeux à coups de bec. Vous jugez bien qu'après cela, Valérius n'eut pas grand' peine à percer le Gaulois de son épée, et en mémoire de cette aventure surprenante, on lui donna le surnom de Corvinus.

LES FOURCHES CAUDINES.

Depuis l'an 321 jusqu'à l'an 280 avant J.-C.

MANLIUS-CAPITOLINUS, dont je viens de vous raconter les exploits et la fin déplorable, ne fut pas le seul de cette famille qui s'illustra contre les Gaulois. Un autre Manlius, tout jeune encore, ayant combattu comme Valérius-Corvinus contre un Barbare qui avait aussi défié les Romains, n'eut pas besoin pour le vaincre qu'un corbeau vînt à son aide : il tua son ennemi d'un coup d'épée, et lui arrachant un riche collier dont il était décoré, le passa lui-même autour de son cou. Toute l'armée romaine, témoin de ce trait de courage, applaudit le jeune Manlius, qui depuis ce jour fut surnommé TORQUATUS, ce qui voulait dire en latin : ORNÉ D'UN COLLIER.

Cependant Manlius-Torquatus, parvenu à un âge plus avancé, fut fait consul à cause de sa grande réputation de valeur, et dès lors il se montra général aussi habile qu'il avait été soldat courageux. Depuis quelque temps on s'apercevait que les soldats romains, autrefois si respectueux et si obéissans envers leurs chefs, se montraient insoumis et mutins, surtout lorsqu'ils étaient en présence des ennemis. Manlius, pour rétablir la discipline, défendit, sous peine de la vie, que personne combattît sans son ordre, et il prit les dieux à témoin qu'il ferait mourir le premier Romain qui contreviendrait à cette défense.

Malheureusement son propre fils oublia les ordres du consul; et comme c'était un jeune homme intrépide et emporté, il se précipita avec violence sur un cavalier ennemi qui avait osé le défier, le tua, et revint au camp chargé de ses dépouilles. Dès que Manlius l'aperçut, il jugea que personne ne lui obéirait plus s'il pardon-

nait à son propre fils une faute aussi grave ; et, renouvelant le sacrifice de Brutus, il fit approcher un licteur, et lui ordonna de trancher la tête à ce malheureux jeune homme.

Un si terrible exemple suffit pour rétablir dans l'armée la plus exacte discipline, que personne n'essaya plus d'enfreindre ; et lorsque Manlius-Torquatus revint dans Rome, encore accablé de sa douleur, les vieillards, vêtus de deuil, vinrent au-devant de lui pour le féliciter de son triste courage.

Les Romains, qui récompensaient si magnifiquement leurs généraux en leur accordant les honneurs du triomphe lorsqu'ils avaient vaincu leurs ennemis, les punissaient aussi bien sévèrement lorsqu'ils compromettaient par quelque faute le salut de la république.

Chez eux, c'était un crime irrémissible d'avoir été malheureux à la guerre ; et comme la honte était même pour les simples soldats le plus grand de tous les châ-

timens, c'était le plus souvent par la privation de combattre qu'ils étaient punis.

Quelquefois aussi, lorsqu'un soldat s'était rendu coupable de quelque négligence grave, on le faisait saigner comme s'il eût été malade, parce que la force étant la principale qualité d'un guerrier romain, c'était le dégrader que de l'affaiblir.

Vers ce temps-là il arriva qu'un consul nommé SPURIUS POSTHUMIUS, qui avait été chargé de faire la guerre contre les SAMNITES, peuple d'Italie ennemi des Romains, se laissa attirer, par un stratagème, dans un défilé si étroit, qu'il était impossible à une armée de s'y mouvoir et d'y combattre. Ce passage difficile était formé par deux hautes montagnes que l'on nommait les FOURCHES CAUDINES, parce qu'il conduisait à la ville de CAUDIUM, qui faisait partie du SAMNIUM ou pays des Samnites.

Cependant, Posthumius une fois engagé avec son armée dans cette gorge fatale, se vit assailli de tous côtés par une multitude d'ennemis qui lui barraient le passage, tan-

dis que du haut des rochers d'autres Samnites perçaient les Romains de leurs flèches, ou les écrasaient en faisant rouler sur eux des pierres énormes.

Ces malheureux ainsi accablés sans pouvoir opposer aucune résistance, passèrent la nuit dans ces angoisses affreuses; à la pointe du jour, épuisés de fatigue et de besoin, ils se virent réduits à demander la vie aux ennemis, qui la leur accordèrent non sans peine, sous la condition qu'après avoir livré ses armes, l'armée romaine tout entière défilerait sous des lances croisées, ce que l'on appelait alors PASSER SOUS LE JOUG, et s'engagerait à ne plus combattre contre les Samnites et leurs alliés.

A ce prix, le général ennemi voulut bien laisser la vie aux vaincus; et Posthumius, pour conserver cette armée à la république, se soumit à cette paix humiliante. Le premier de tous, dépouillé de son manteau consulaire et de ses armes, il passa sous le joug, en présence des Sam-

nites, qui accablaient les Romains de leurs injures et de leurs moqueries.

Ces malheureux soldats retournèrent alors tout honteux vers Rome, où ils n'osèrent rentrer que la nuit de peur d'être reconnus, et chacun d'eux s'enfuit dans sa maison pour s'y cacher à tous les regards.

Mais le lendemain, lorsque les sénateurs s'assemblèrent pour délibérer sur cette paix honteuse, Posthumius se présenta devant eux, et leur dit : « Ce n'est pas « vous, Romains, qui subirez la honte du « joug, c'est moi seul qui dois en suppor- « ter l'affront, puisque j'en suis seul la « cause ; livrez donc ma personne et ma « vie aux Samnites, et vous pourrez re- « commencer la guerre. »

En entendant ces paroles, chacun admira le patriotisme de Posthumius ; mais ce qui vous surprendra sans doute, mes enfans, c'est que le sénat accepta l'offre de ce généreux citoyen, et le fit conduire pieds et poings liés par des licteurs au

camp des ennemis, pour qu'ils en fissent ce qu'ils voudraient.

La fermeté du consul ne se démentit pas un seul instant pendant le trajet; et comme un des licteurs, au moment de le livrer aux Samnites, n'osait pas, par respect pour tant de vertu, serrer la courroie qui lui liait les mains : « Serre, serre, lui dit « Posthumius avec fermeté, afin qu'ils ne « doutent pas que ce soit un prisonnier « que tu leur amènes. »

Les Samnites eux-mêmes, frappés d'admiration pour ce noble courage du consul, s'écrièrent tout d'une voix qu'ils ne voulaient pas qu'on fît le moindre mal à un si vaillant homme, et le renvoyèrent sain et sauf au milieu des siens, qui le reçurent avec des transports de joie.

Peu de temps après, la paix fut conclue entre les deux partis, et le dévouement de Posthumius, en réparant noblement la honte de sa défaite, effaça entièrement le souvenir des Fourches Caudines.

Spurius Posthumius ne fut pas le seul

Romain qui dans cette guerre contre les Samnites donna un grand exemple de patriotisme : les deux armées se trouvant un jour au moment d'en venir aux mains, les augures consultés, suivant la coutume, sur l'issue de la bataille qui se préparait, déclarèrent que la victoire appartiendrait à celui des deux peuples pour lequel un guerrier se vouerait aux dieux mânes, c'est-à-dire ferait volontairement le sacrifice de sa vie : un jeune Romain, nommé Décius, informé de cet oracle, n'hésita point un instant à mourir pour sa patrie, et se précipitant au milieu des rangs ennemis, il y tomba bientôt percé de coups : l'armée romaine, témoin de cet admirable dévouement, combattit avec tant de courage, qu'elle remporta une éclatante victoire, et accomplit ainsi la prédiction des augures.

PYRRHUS ET SES ÉLÉPHANS.

Depuis l'an 280 jusqu'à l'an 263 avant J.-C.

Depuis que les Gaulois avaient été chassés par le grand Camille, les Romains avaient soumis presque tous les peuples du Latium; leur ville, autrefois brûlée par les Barbares, était même presque entièrement rebâtie, lorsque parut en Italie un roi nommé Pyrrhus, dont je vais vous dire l'histoire, et qui causa de grands malheurs à la république.

Pyrrhus était roi d'Épire, l'une des provinces de Grèce les plus voisines de la Macédoine. Il était jeune et intrépide, et marchait à la tête d'une puissante armée, au milieu de laquelle on remarquait vingt

gros éléphans, comme ceux que vous avez peut-être vus au Jardin des Plantes, à Paris.

Or, les éléphans sont des animaux si robustes, que dans ce temps on plaçait sur leur dos de petites tours en bois, du haut desquelles un certain nombre de soldats lançaient des flèches sur leurs ennemis. Ces éléphans, quoique très-courageux, sont doux et dociles lorsqu'on ne leur fait pas de mal; mais s'ils se sentent blessés, ils entrent en fureur, et marchant avec impétuosité, ils renversent tout ce qui se trouve sur leur passage, et foulent aux pieds les hommes et les chevaux.

Les soldats de Pyrrhus n'étaient pas moins redoutables que ces éléphans; ils n'étaient point tous sortis d'Épire, ni même des autres provinces de la Grèce; c'était un ramassis d'hommes de toutes les nations, qui se vendaient pour faire la guerre à celui qui les payait le mieux, et on leur donnait le nom de MERCENAIRES, parce que, ne prenant aucun intérêt à la

cause qu'ils servaient, ils ne combattaient que pour gagner l'argent qu'on leur avait promis.

Pyrrhus fut appelé en Italie par les habitans d'une ville nommée TARENTE, qui, après avoir insulté les Romains, ne se sentaient plus la force de les repousser. Ce prince s'étant donc rendu à Tarente, envoya aussitôt des ambassadeurs à l'un des consuls, qui se nommait VALÉRIUS LÆVINUS, en lui faisant savoir qu'il était venu à la tête d'une armée pour être juge de la querelle des Tarentins avec Rome.

Mais Lævinus au lieu de se laisser épouvanter par les propos des ambassadeurs de Pyrrhus, les promena dans tout son camp, et les renvoya ensuite, en les chargeant de répondre à leur maître qu'il l'aimait mieux comme ennemi que comme juge. Alors Pyrrhus vit bien qu'il devait se préparer à combattre, et il se mit en marche avec son armée.

Je vous ai déjà dit que les soldats de Rome étaient très-braves et très-habiles à

la guerre, parce qu'ils s'y exerçaient continuellement; aussi, commencèrent-ils par battre les armées de Pyrrhus; mais lorsque celui-ci eut fait avancer ses éléphans, dont les Romains n'avaient aucune idée, ils furent si effrayés de voir ces grands animaux marcher en poussant des hurlemens, et écraser sous leurs pieds les cavaliers qu'ils renversaient, que l'armée de Lævinus prit la fuite, et le consul lui-même, atteint de plusieurs blessures, fut forcé de chercher son salut dans la vitesse de son cheval.

Pyrrhus usa noblement de sa victoire : loin de se montrer barbare envers les vaincus, il fit soigner les blessés, donner la sépulture aux morts, et accorda des éloges aux Romains qui étaient tombés vivans entre ses mains, en exaltant le courage qu'ils avaient montré dans le combat. Cette conduite lui fit honneur, parce que tous les hommes, même ennemis, sont nos frères, et que rien ne serait plus affreux que de maltraiter de pauvres gens qui n'ont plus la possibilité de se défendre.

L'épouvante fut grande à Rome, lorsqu'on y apprit que l'armée de Pyrrhus s'avançait avec ces terribles éléphans dont les soldats échappés à la bataille racontaient des choses si effrayantes. Mais un Romain, nommé Fabricius, qui était doué d'une âme forte et généreuse, au lieu de partager l'effroi de la multitude, représenta aux sénateurs, qui parlaient déjà d'aller demander grâce à Pyrrhus, qu'il serait honteux pour la république de se laisser décourager par une seule défaite, et que le consul Lævinus avait pu être vaincu, mais que Rome était encore à vaincre.

Ce discours donna du cœur aux plus pusillanimes; tout le monde courut aux armes, et chacun ne songea plus qu'à tenter de nouveau le sort des batailles. Pyrrhus apprit cette résolution, lorsque déjà du haut des montagnes voisines il découvrait les murailles de Rome; et s'arrêtant tout à coup avec son armée, il se décida à envoyer un ambassadeur au sénat, pour lui offrir une paix honorable.

Ce prince avait alors auprès de sa personne un Grec habile et spirituel qui, après avoir étudié l'éloquence sous le grand orateur Démosthènes, dont je vous ai raconté l'histoire dans un autre livre, s'était attaché au roi d'Épire, qui se plaisait à ses entretiens et le consultait habituellement sur les affaires les plus importantes de son royaume. Ce fut cet adroit personnage, dont il avait éprouvé plusieurs fois la ruse et la finesse, que Pyrrhus envoya comme ambassadeur auprès du sénat de Rome.

Dans l'espoir de se faire mieux accueillir des Romains en se montrant généreux, Cynéas s'était muni d'un grand nombre de choses précieuses qu'il se proposait d'offrir en présent aux sénateurs et aux dames romaines; mais toutes les personnes à qui il s'adressa refusèrent ces cadeaux d'un étranger et d'un ennemi. Il ne fut pas plus heureux auprès du sage Fabricius, qui repoussa avec mépris ses propositions les plus magnifiques, quoique sa pauvreté fût telle, que, tout sénateur qu'il était,

il vivait habituellement des fruits et des légumes d'un jardin qu'il cultivait de ses propres mains, et le Grec vit avec surprise qu'il serait obligé de remporter toutes ses richesses.

Alors Cynéas se présenta devant les sénateurs, qui, après avoir écouté attentivement les discours qu'il lui plut de leur débiter, se bornèrent à lui répondre que jamais la république ne ferait la paix avec Pyrrhus, tant que ce prince ne serait pas sorti de l'Italie. Cynéas, frappé de surprise à l'aspect de cette majestueuse assemblée, partit aussitôt de Rome, et dans le rapport qu'il fit à Pyrrhus de ce qu'il avait vu dans son voyage, il l'assura qu'au lieu d'une assemblée de vieillards, c'était devant un tribunal de rois qu'il avait comparu.

Cependant la guerre n'ayant pas tardé à se rallumer avec une nouvelle fureur, les Romains furent encore vaincus, et ce même Fabricius, dont je viens de vous raconter le désintéressement, fut fait consul, et en-

voyé avec une nouvelle armée, pour tenter une dernière fois de repousser Pyrrhus. La pauvreté de ce vaillant citoyen, au lieu de le faire mépriser dans Rome, le faisait au contraire aimer et respecter du peuple, parce que personne n'ignorait que s'il n'avait point amassé de richesses, c'est qu'il regardait comme indigne d'un bon citoyen de les acquérir par des moyens contraires à l'intérêt de sa patrie. Un seul trait de sa probité fut plus utile à Rome que la bravoure de ses troupes.

Pendant que les deux armées étaient en présence, le médecin de Pyrrhus, s'échappant de son camp, vint secrètement trouver le consul, et lui offrit, s'il voulait lui assurer une forte récompense, de faire périr son maître, au moyen d'une médecine empoisonnée. La proposition de ce traître indigna Fabricius, qui, au lieu d'en profiter pour se défaire d'un ennemi si dangereux, fit aussitôt prévenir Pyrrhus qu'il eût à se défier de ce méchant homme. Le roi, ainsi averti, acquit peu de temps

après la certitude de son crime, et l'ayant fait mettre à mort, il renvoya à Fabricius tous les prisonniers romains qui étaient tombés en son pouvoir, pour lui témoigner sa reconnaissance.

Il serait trop long de vous raconter ici, mes enfans, tout ce que fit Pyrrhus pendant le temps qu'il demeura en Italie; vous saurez seulement que ce prince fut enfin chassé de cette contrée par un consul nommé Lentulus, malgré ses éléphans, auxquels les Romains avaient fini par s'accoutumer, et que lorsque ce général triompha à Rome de ce redoutable ennemi, le peuple de cette ville fit éclater des transports de joie en voyant quatre de ces animaux, qui avaient été pris sur les mercenaires.

Pyrrhus, forcé par les victoires de Lentulus d'abandonner l'Italie, passa d'abord en Sicile, cette île célèbre dont je vous ai parlé dans l'histoire des deux Denys, et qui n'est séparée de cette contrée que par un détroit de peu de largeur; mais quel-

que temps après, de nouveaux combats et de nouveaux ennemis le rappelèrent en Épire, où il périt écrasé par une grosse pierre que laissa tomber sur sa tête une vieille femme dont il venait de tuer le fils de sa propre main. On dit qu'avant de quitter la Sicile, il s'était écrié avec douleur : « Quel beau champ nous laissons « aux Romains et aux Carthaginois ! »

Vous comprendrez bientôt le sens de ces paroles.

RÉGULUS

CHEZ LES CARTHAGINOIS.

Depuis l'an 263 jusqu'à l'an 218 avant J.-C.

Je ne sais, mes petits amis, si vous avez jamais vu des vaisseaux : ce sont des espèces de maisons en bois qui vont sur la mer, et qui servent à transporter au loin les hommes, les animaux et les marchandises de tout genre ; les vaisseaux ressemblent, pour la forme, aux barques qui flottent sur les rivières ; mais comme ils sont beaucoup plus grands, et par conséquent plus difficiles à mouvoir, ils portent des mâts auxquels sont attachées des pièces de grosse toile, que l'on nomme des voiles ; et ces voiles étant gonflées par

le vent, suffisent pour faire marcher un navire sur les flots avec une grande rapidité.

Chez les anciens peuples, mes enfans, où l'art de la navigation était bien moins avancé qu'il ne l'est aujourd'hui, on se servait en même temps de rames, avec lesquelles un certain nombre de matelots, assis sur des bancs de chaque côté du navire, frappaient la mer en cadence pour le faire mouvoir. Ces sortes de vaisseaux, marchant ainsi à la voile et à la rame, recevaient le nom de GALÈRES, et on les distinguait par le nombre de rangs de rames dont elles étaient pourvues : les TRIRÈMES étaient celles à trois rangées de rameurs, et l'on en vit quelquefois qui portaient jusqu'à sept rangs de rames, mises en mouvement par autant de rangs d'hommes placés les uns au-dessus des autres.

Chacun de ces vaisseaux, quelle que fût sa grandeur, était armé d'une fourche en fer ou en cuivre, que l'on nommait

l'ÉPERON DU NAVIRE, et qui servait dans les combats à accrocher, et le plus souvent même à briser par un choc violent les galères ennemies. Il ne faudra point oublier ce que c'était que ces éperons de vaisseaux, que nous retrouverons plus tard.

Dans le temps dont je vous parle, il y avait en Afrique, sur le bord de la mer Méditerranée, une ville appelée CARTHAGE, qu'une reine de Tyr, en Phénicie, nommée DIDON, y avait fondée plusieurs siècles auparavant. Cette ville, dont tous les habitans se livraient avec ardeur au commerce et à la navigation, était devenue riche et puissante, et possédait un grand nombre de galères et de soldats de toutes les nations qu'elle achetait à prix d'or, comme les mercenaires qui avaient suivi Pyrrhus en Italie.

Or, il faut que vous sachiez, mes petits amis, que la Sicile est un des pays les plus fertiles de la terre, et que c'était de cette île que les Romains, dans ce temps-là, tiraient la plus grande partie du blé et des

autres provisions nécessaires à la subsistance du peuple de leur ville.

De leur côté, les matelots de Carthage, qui parcouraient successivement toute la mer Méditerranée pour leur commerce, étaient parvenus en Sicile, et ce qu'ils racontèrent de ce beau pays inspira aux Carthaginois un si vif désir de s'en emparer, qu'ils envoyèrent dans cette île un grand nombre de galères portant une armée.

Cependant, les Romains qui, après avoir successivement vaincu tous leurs voisins, étaient devenus le peuple le plus puissant de l'Italie, n'avaient pu voir sans mécontentement la Sicile, qu'ils avaient regardée jusqu'alors comme le grenier de leur république, devenir la proie des avides commerçans de Carthage. Dès ce moment, on eût pu prévoir que la première occasion ferait éclater une sorte de rivalité entre ces deux cités également formidables, et cette occasion ne tarda point à se présenter.

A cette époque la ville de Syracuse, dont je vous ai déjà parlé dans l'Histoire grecque, était gouvernée par un prince nommé Hiéron, qui, ayant fait alliance avec les Romains, envoya des ambassadeurs au sénat, pour le supplier de lui envoyer des secours contre les Carthaginois, qui s'étaient déjà rendus maîtres de plusieurs villes siciliennes : mais Rome n'avait point de vaisseaux qui pussent lutter contre les flottes de Carthage, et le sénat fut bien embarrassé pour faire passer des troupes en Sicile. Néanmoins, comme le courage et la bonne volonté viennent à bout de tout, on se servit pour modèle de deux galères carthaginoises que la tempête avait jetées sur la côte d'Italie, et l'on construisit en peu de temps un grand nombre de vaisseaux semblables, au moyen desquels plusieurs légions romaines furent transportées de l'autre côté du détroit. Un consul, nommé Appius Claudius, les commandait ; il battit les Carthaginois en plusieurs rencontres, et leur reprit la

plupart des villes dont ils s'étaient emparés.

Mais ce revers, au lieu de décourager les Carthaginois, ne fit au contraire que les exciter davantage contre Rome, et ils couvrirent la Méditerranée d'un si grand nombre de vaisseaux, que les Romains, comprenant enfin que c'était sur mer principalement que leurs adversaires étaient à craindre, résolurent de les combattre sur cet élément, quoiqu'ils n'eussent point de marins habiles et expérimentés à opposer à ceux de Carthage.

Un consul, nommé Duilius Népos, fut chargé de cette expédition; il fit construire en moins de deux mois plus de cent vingt galères, pendant que ses rameurs s'exerçaient à sec sur le rivage, et se trouva bientôt à la tête d'une flotte considérable.

Je dois vous faire remarquer à ce propos, mes enfans, que, dans ce temps, on construisait ainsi en peu de jours une flotte tout entière, tandis qu'aujourd'hui il faut plusieurs années et des trésors considé-

rables pour mettre en mer un seul vaisseau de guerre.

Quoi qu'il en soit, Duilius remporta une si grande victoire sur Amilcar Barca, le plus habile amiral des ennemis, que le sénat lui décerna les honneurs d'un triomphe naval, où l'on porta devant lui les éperons des galères qu'il avait prises aux Carthaginois. En outre, on éleva sur le Forum, en mémoire de ce triomphe, une colonne, dont le piédestal subsiste encore à présent, et à laquelle on donna le nom de Rostrale, parce qu'elle était ornée d'éperons de navires.

Duilius reçut en même temps une récompense d'un genre tout à fait nouveau; on lui permit, durant toute sa vie, de se faire accompagner le soir, à l'heure de son souper, par des joueurs de flûte, et par des valets portant des flambeaux, ce qui jusqu'alors avait été sévèrement interdit dans Rome, de peur d'y introduire de mauvaises habitudes.

La guerre dura encore plusieurs an-

nées entre les deux peuples, sur mer et en Sicile; mais enfin les Romains, se flattant d'abattre d'un seul coup leurs ennemis, envoyèrent en Afrique même, où vous savez que Carthage était située, une grande armée, dont un consul, appelé Régulus, eut le commandement. Ce général était un homme habile et courageux, et qui cependant avait encore plus de probité que de bravoure.

A peine Régulus eut-il mis le pied en Afrique, que son armée et lui-même coururent un grand danger auquel personne ne s'attendait. Il parut tout à coup dans le camp des Romains un serpent énorme, dont la gueule engloutissait à la fois plusieurs hommes et plusieurs chevaux. Il fallut donc combattre avant tout ce terrible ennemi, dont on ne put se défaire qu'en l'écrasant avec de grosses pierres lancées par des balistes et des catapultes, sortes de machines dont on se servait alors à la guerre pour abattre les murailles. La peau de ce serpent fut envoyée à Rome,

où l'on regarda l'apparition de ce monstre comme un présage funeste pour l'expédition de Régulus.

En effet, les Carthaginois, sous les ordres d'un Grec nommé Xantippe, réunirent un grand nombre de soldats, et surtout beaucoup d'éléphans (l'Afrique est le pays de ces animaux). Avec ces forces, ils attaquèrent les Romains, qu'ils battirent, et firent même prisonnier Régulus, qu'ils envoyèrent à Carthage, chargé de fers. La crainte dont les soldats romains avaient encore peine à se défendre pour les éléphans, et plus encore l'innombrable cavalerie africaine qui s'était vendue aux Carthaginois, furent la cause de ce désastre.

Vous allez croire peut-être que les marchands de Carthage furent très-reconnaissans du service signalé que Xantippe venait de leur rendre : eh bien ! point du tout ; bien loin de là, ils devinrent jaloux de ce vaillant capitaine, parce qu'il était étranger, et l'ayant fait monter sur une

galère, sous prétexte de le ramener avec honneur dans sa patrie, ils eurent l'indignité de le faire jeter à la mer, et de publier que le vaisseau qui le portait avait péri dans une tempête. Une si lâche perfidie méritait d'être punie, et elle le fut en effet, car l'ingratitude est le plus horrible de tous les vices.

Peu de temps après, les Carthaginois eurent à se repentir de la perte de Xantippe; les Romains ayant repris l'avantage, chassèrent leurs armées de Sicile, et Asdrubal, l'un de leurs chefs les plus vaillans, ayant été défait dans ce pays, on le fit périr à son retour à Carthage, pour le punir d'avoir été malheureux.

Cependant les Carthaginois, pressés de toutes parts, furent contraints d'envoyer à Rome des ambassadeurs pour demander la paix au sénat; et ceux-ci emmenèrent avec eux ce même Régulus qui était leur prisonnier, pour qu'il leur fût favorable auprès des sénateurs, après lui avoir fait promettre toutefois qu'il viendrait repren-

dre ses chaînes à Carthage, si Rome refusait de leur accorder la paix.

Les Carthaginois pensaient par ce moyen obliger Régulus à la demander avec tant d'instance, qu'il finirait par l'obtenir de ses parens qui étaient nombreux dans le sénat ; ils furent donc bien surpris lorsque ce généreux citoyen, au lieu de solliciter la paix, demanda au contraire que l'on exterminât les Carthaginois, ou du moins que l'on n'écoutât aucune proposition que lorsque leur ville serait tombée au pouvoir des Romains. Le sénat se rendit à ses avis, et refusa aux ambassadeurs ce qu'ils demandaient ; mais en même temps on engagea Régulus à demeurer à Rome, en lui représentant que les cruels Carthaginois ne manqueraient certainement pas de le faire périr, pour le punir d'avoir parlé contre eux.

Mais ce grand homme avait juré de revenir à Carthage; et comme rien n'est plus honteux que de manquer à sa parole, il résista aux prières de sa femme et de ses

enfans, et aima mieux retourner chez ses ennemis que de commettre un parjure. Ce que vous aurez peine à croire, c'est que ceux-ci eurent la barbarie de le faire mourir dans d'épouvantables supplices : une si grande vertu méritait une autre récompense, et Rome entière le pleura, lorsqu'on apprit sa mort.

La paix ne tarda pourtant point à se conclure entre les deux partis, parce que les Carthaginois épuisés voyaient avec effroi leurs trésors s'écouler dans cette longue lutte, et Rome eut la satisfaction d'avoir humilié sa rivale.

Cette première guerre avec Carthage dura vingt-trois ans, et pourtant elle ne fut que le prélude de deux autres plus désastreuses encore pour les Africains, auxquelles on donne ordinairement le nom de GUERRES PUNIQUES OU CARTHAGINOISES.

ANNIBAL EN ITALIE.

Depuis l'an 218 jusqu'à l'an 211 avant J.-C.

Le Carthaginois Annibal, mes petits amis, était fils de cet Amilcar Barca dont je vous ai déjà parlé, et qui fut vaincu sur mer par le consul Duilius. Amilcar n'avait jamais pu pardonner aux Romains sa défaite, et il fit jurer au pied des autels à son fils encore enfant, que toute sa vie il serait leur ennemi.

Le jeune Annibal n'oublia jamais cette promesse solennelle, et quoique dans l'un des premiers combats auxquels il prit part, une blessure grave lui eût fait perdre un œil, il devint un des plus habiles généraux qui eussent existé, et mit la

république romaine à deux doigts de sa perte.

Après que Carthage eut obtenu la paix, comme nous l'avons vu tout à l'heure, cette grande ville se trouva tout à coup menacée du plus grand danger, par le retour de ces bandes de mercenaires, qui, n'ayant plus d'ennemis à combattre, revinrent en Afrique pour se faire payer des sommes qu'on leur avait promises.

Les marchands carthaginois envoyèrent d'abord au milieu d'eux un de leurs anciens chefs, nommé Hannon, pour les engager à attendre patiemment que la république eût recueilli assez d'argent pour les satisfaire; mais ces hommes de toutes nations ne comprirent point ce que disait Hannon, qui ne parlait point leur langue, et bientôt une révolte terrible éclata dans les rangs de cette foule tumultueuse.

Ils étaient là, sur ce rivage brûlant d'Afrique, poussant des cris de rage, et proférant des menaces effroyables contre

Carthage, qu'ils accusaient de les avoir trompés. Hannon, épouvanté, prit la fuite, et il fit bien; car d'autres ambassadeurs, qui furent envoyés vers ces barbares, revinrent bientôt à Carthage, les mains et les oreilles coupées, et aucun Carthaginois n'osa plus retourner au camp des mercenaires.

Dans cette extrémité, Amilcar devait être le sauveur de Carthage. Il parvint, à force d'argent, à réunir une nouvelle armée pour défendre cette ville, puis tombant tout à coup sur les révoltés, il en fit un horrible carnage. Ceux qui échappèrent à ce massacre périrent bientôt par la famine, après avoir été réduits à l'exécrable nécessité de se dévorer les uns les autres.

Cependant les Carthaginois, échappés à ce péril, voulurent éviter d'y retomber. Pour éloigner à la fois de leur ville Amilcar, dont ils redoutaient la puissance et l'habileté, et l'armée qui venait de détruire les mercenaires, ils résolurent d'entreprendre

une nouvelle guerre dans un pays lointain, et ce fut encore Barca que l'on chargea de la commander; mais celui-ci mourut sur ces entrefaites, et son fils Annibal lui succéda à la tête de cette armée.

Il y avait un pays riche et peuplé, qui était bien éloigné de l'Italie, mais où les Romains comptaient déjà des amis. Ce pays se nommait l'Espagne, et dans ce temps-là, la plus fidèle alliée de Rome était une ville appelée Sagonte, qui était grande et populeuse.

Un jour que les Sagontins ne pensaient à rien moins qu'à faire la guerre, Annibal se présenta tout à coup devant leurs murs avec une armée de cent cinquante mille hommes, en leur déclarant qu'ils eussent à lui livrer, sans délai, leurs personnes et leurs propriétés.

Vous pouvez penser quel fut le désespoir de ces malheureux citoyens lorsqu'ils entendirent ce langage; cependant ils ne purent se décider à abandonner ainsi à Annibal toutes leurs richesses, et résolurent de

se défendre jusqu'à la dernière extrémité, espérant que Rome, instruite de leur malheur, enverrait à leur secours. Les Carthaginois étaient les plus forts, et les défenseurs de Sagonte s'apercevant bientôt qu'ils étaient perdus sans ressource, allumèrent un grand feu sur la place publique, où presque tous se précipitèrent avec leurs trésors, et où ils périrent.

Dès que cette triste nouvelle fut connue à Rome, chacun s'indigna de la perfidie des Carthaginois, qui, en pleine paix, avaient osé assaillir une des villes alliées de la république ; et le sénat résolut aussitôt d'envoyer à Carthage des ambassadeurs, dont le chef, Quintus Fabius, était un des descendans de cette illustre famille des Fabius qui avaient péri en combattant les Samnites.

Celui-ci se présenta avec fierté devant le sénat de Carthage ; et relevant un pan de sa robe : « Je vous apporte ici, dit« il, la paix ou la guerre : choisissez. » Les Carthaginois étonnés lui crièrent aussi-

tôt: « Choisissez vous-même. » « Eh bien! » leur répliqua Fabius en laissant retomber sa robe, « je vous donne la guerre. » En achevant ces mots, il sortit de Carthage, et s'embarqua pour l'Italie.

Annibal quitta aussitôt l'Espagne pour marcher sur l'Italie avec toute son armée, qu'il avait augmentée d'un grand nombre d'Espagnols, et de plusieurs centaines de ces terribles éléphans dont les Romains avaient eu autrefois une si grande frayeur. Il fallait, pour joindre ses ennemis, qu'il parcourût un immense trajet, à travers des pays qui lui étaient tout à fait inconnus; mais ce grand capitaine ne se laissa rebuter par aucun obstacle, parce que son génie les dominait tous.

Il traversa des fleuves rapides, que jamais aucune armée avant lui n'avait pu franchir, et parvint jusqu'au sommet de hautes montagnes, que l'on nomme les Alpes, où il n'y avait aucune route tracée, et qui sont couvertes de neige dans toutes les saisons.

Pour ouvrir un passage à ses éléphans et à ses chevaux, il fallut tailler un chemin dans le roc par le fer et par le feu ; les anciens racontaient même qu'il employa du vinaigre bouillant pour faire fendre les rochers ; mais c'est une erreur à laquelle il ne faut point croire, parce que le vinaigre bouillant n'a jamais eu sur les rocs l'efficacité qu'ils lui supposaient.

Si vous aviez vu, mes petits amis, ces pauvres soldats, se traînant dans la neige avec leurs armes, et souvent roulant dans des précipices sans fond, où ils trouvaient une mort affreuse et inévitable, cela vous aurait fait pitié, et, en effet, c'était un spectacle bien déplorable. Annibal surmonta pourtant tous ces dangers ; et lorsqu'il fut parvenu sur la cime des Alpes, d'où il pouvait découvrir les riches campagnes de l'Italie, il montra du doigt à ses soldats le côté où se trouvait Rome.

Il n'y a pas encore bien longtemps qu'un autre général, non moins fameux qu'Annibal, a franchi avec une armée

française ces mêmes montagnes, qui coûtèrent tant de maux à ce grand capitaine; celui-là était Napoléon, dont vous apprendrez la merveilleuse histoire lorsqu'on vous racontera celle de notre pays.

L'effroi fut au comble dans toute l'Italie, lorsqu'on y apprit l'arrivée d'Annibal; mais ce fut bien pis encore quand il eut battu coup sur coup plusieurs grandes armées romaines qui se dispersèrent devant lui. Tandis que les Romains rassemblaient de nouvelles armées, Quintus Fabius, nommé dictateur dans ce péril extrême, parvint cependant à ralentir la marche du vainqueur, en évitant de le combattre. Persuadé comme il l'était que les soldats africains ne pourraient pas résister à tant de fatigues et de travaux, Fabius ne cherchait qu'à gagner du temps en évitant de combattre, et à cause de cela on lui donna le surnom de temporiseur.

Ce dictateur eut même la gloire, par son habileté, de faire tomber son ennemi dans le plus grand danger qu'il eût encore

couru, en l'attirant dans un défilé, où peu s'en fallut que les Carthaginois ne trouvassent aussi des Fourches Caudines. Mais Annibal, plus heureux que Posthumius, se retira de ce mauvais pas par un stratagème que je vais vous raconter.

Il faut que je vous dise qu'en Italie les bœufs ont de très-longues cornes; et comme Annibal traînait à la suite de son armée un grand nombre de ces animaux pour la nourriture de ses soldats, il eut l'idée de leur attacher sur la tête de légers fagots auxquels il mit le feu pendant une nuit obscure. Ces bœufs, épouvantés de la flamme qu'ils portaient avec eux et qui les brûlait, se précipitèrent de tous côtés, et surprirent tellement les Romains par leur impétuosité, que ceux-ci laissèrent les Carthaginois s'évader comme ils le voulurent.

Cependant le temps de la dictature de Fabius étant expiré, Annibal reprit tous ses avantages, et ayant appris que deux consuls, dont l'un se nommait Paul Émile,

et l'autre Varron, marchaient contre lui avec tout ce qu'ils avaient pu réunir de soldats romains, il s'avança au-devant d'eux jusqu'à un village d'Italie nommé Cannes, où il les battit si complétement, qu'à peine quelques Romains s'échappèrent pour porter à Rome la nouvelle de ce désastre. Paul Émile y périt en combattant, et l'autre consul, Varron, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Une foule de sénateurs et de chevaliers restèrent sur le champ de bataille, et Annibal envoya, dit-on, au sénat de Carthage trois boisseaux d'anneaux d'or qu'on leur avait arrachés.

Après cette défaite, Rome était perdue sans ressource si Annibal eût marché dès le premier moment sur cette capitale; mais vous allez voir ce qui arriva.

Quand la nouvelle de ce désastre fut parvenue dans cette grande ville, on n'entendit de toutes parts que des cris et des gémissemens; on voyait dans les rues des femmes qui pleuraient en s'arrachant les cheveux, et en embrassant leurs petits

enfans qui pleuraient comme elles. Les hommes, tristes et silencieux, couraient sur la place publique, et se demandaient les uns aux autres quel allait être le sort de la république.

Le même Fabius, qui avait combattu Annibal avec tant d'avantage, conserva seul tout son courage au milieu de cette désolation universelle. Il fit défendre aux femmes de sortir de leurs maisons, parce que la vue de leur désespoir augmentait le trouble de ceux qui en étaient témoins; et une loi leur interdit de porter des parures d'or et d'argent qui auraient paru insulter au deuil et à la misère publique.

Ces sages dispositions ne furent pas les seules que l'on dut à Fabius; il convoqua les sénateurs, que la terreur avait dispersés, et fit si bien, qu'à son exemple, tout le monde reprit du courage et de la fermeté; chaque citoyen voulut être soldat, et ne songea plus qu'à combattre. On enrôla jusqu'aux esclaves, ce qui ne s'était pas encore vu; et lorsque le consul Varron

revint à Rome avec les débris échappés à Cannes, le sénat tout entier se rendit au-devant de lui, pour le remercier de n'avoir pas désespéré du salut de la république. C'est que les Romains de ce temps-là avaient tous la même grandeur d'âme que Fabius pour supporter l'infortune.

Annibal, étonné d'apprendre ce qui se passait à Rome, crut qu'il avait assez fait que d'avoir jeté un si grand trouble dans la république, et il se rendit avec son armée, pour y passer l'hiver qui approchait, dans une ville d'Italie nommée Capoue, alors célèbre par la douceur de son climat et la mollesse des mœurs de ses habitans.

SCIPION L'AFRICAIN.

Depuis l'an 211 jusqu'à l'an 187 avant J.-C.

Vous n'avez point oublié, sans doute, mes petits amis, Hiéron, ce roi de Syracuse qui avait appelé les Romains à son secours contre les Carthaginois, et qui devint ainsi l'occasion de la première guerre punique : eh bien ! ce roi étant mort, il y eut des Syracusains qui tuèrent son petit-fils Hiéronyme, auquel devait appartenir la couronne, et qui se déclarèrent les ennemis de Rome. Comme Annibal et ses soldats ne pensaient plus qu'à se divertir à Capoue, la terreur qu'avait inspirée aux Romains leur défaite de Cannes s'était entièrement dissipée, et un général, nommé

MARCELLUS, reçut l'ordre de passer en Sicile pour assiéger Syracuse, dont il se serait promptement emparé s'il n'y avait eu dans cette ville un habile mécanicien, nommé ARCHIMÈDE.

Archimède, un des hommes les plus savans qui aient jamais existé, avait inventé de terribles machines qui, s'abaissant sur la mer, comme un grand bras, enlevaient une galère, et la faisaient chavirer comme une coquille de noix. Il avait en outre fabriqué des miroirs ardens, avec lesquels il incendiait les vaisseaux romains, à peu près comme lorsqu'en vous amusant au soleil avec un miroir, vous faites voltiger la lueur qui se réfléchit dans cette glace sur les objets placés à quelque distance de vous.

Il avait également préparé des mécaniques qui lançaient de grosses pierres et des poutres énormes sur les soldats qui osaient approcher des murailles. Enfin, l'une de ses plus étonnantes découvertes était celle d'une espèce de feu qui brûlait

dans l'eau, et que rien ne pouvait éteindre.

Cependant les efforts d'Archimède n'empêchèrent pas que la ville fût prise après un siége long et opiniâtre, et que les Syracusains fussent traités avec la plus grande rigueur. Cet habile géomètre, qui, pendant qu'on se battait ainsi, était profondément occupé d'un nouveau travail dont le bruit des armes n'avait pu le distraire, fut tué par un soldat qui ne le connaissait pas. Marcellus fut très-affligé lorsqu'il apprit sa mort, parce qu'il n'aurait point voulu qu'on fît le moindre mal à cet homme précieux; et il lui fit faire de magnifiques funérailles.

De son côté, mes petits amis, Annibal ne tarda point à se repentir de n'avoir pas marché sur Rome aussitôt après la bataille de Cannes, et lorsqu'il voulut se remettre en campagne et menacer de nouveau cette capitale, il s'aperçut, lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier, que ses soldats, efféminés par l'exemple pernicieux des ci-

toyens de Capoue et par une trop longue oisiveté, avaient perdu l'habitude des travaux et des privations qui les rendaient auparavant si redoutables : tous les avantages qu'il n'avait obtenus que par la discipline et la constance inébranlable de son armée, furent perdus bientôt après ; et il reconnut, mais trop tard, que ce n'est que par un travail continuel et assidu que les hommes peuvent conserver leur force et leur courage.

Pendant ce temps, d'autres combats avaient lieu en Espagne, entre les Romains, commandés par deux consuls, nommés Scipion, et les Carthaginois qu'Annibal avait laissés dans cette contrée sous la conduite de son frère Asdrubal. D'abord, le sort des armes fut contraire aux Romains, et leurs deux généraux périrent dans une seule bataille. Mais un jeune homme, appelé Cornelius Scipion, qui avait succédé à son père, l'un des deux consuls qui venaient de succomber, battit à son tour Asdrubal, et

le força d'abandonner l'Espagne, et de se diriger sur l'Italie où l'appelait Annibal.

C'en était peut-être fait de Rome pour cette fois, si Asdrubal eût rejoint son frère; mais cet imprudent jeune homme tomba dans une embuscade, où il périt; sa tête, jetée dans le camp d'Annibal, apprit à la fois à ce grand guerrier son approche et sa défaite.

Depuis ce moment, la fortune parut avoir abandonné les Carthaginois. Sans cesse vaincu et harcelé par les armées de Rome, Annibal, rassemblant les débris de ces vieilles bandes qui avaient franchi les Alpes, fut rappelé en Afrique, où les Romains, sous les ordres du jeune Scipion, s'étaient approchés des portes de Carthage. Ce nom de Scipion devait un jour devenir bien funeste à cette grande ville; et Annibal avait enfin trouvé un adversaire digne de lui.

Il y avait dans ce temps-là, en Afrique, à peu de distance de Carthage, une ville appelée Cirtha, qui porte aujourd'hui le

nom de CONSTANTINE, et sur laquelle régnait alors un prince barbare nommé MASSINISSA, qui s'était fait l'allié des Romains. Un jour que ce monarque était absent de son royaume, SYPHAX, son proche parent et pourtant son ennemi, secrètement aidé par les Carthaginois, s'empara de sa capitale et prétendit régner à sa place ; mais Massinissa appela aussitôt les Romains à son secours, et secondé par eux, il vainquit Syphax et le fit mettre à mort.

Ce malheureux Syphax avait pour épouse une princesse carthaginoise nommée SOPHONISBE, dont la beauté était si remarquable, que dès que Massinissa l'eut vue, il résolut de l'épouser pour qu'elle ne fût pas emmenée en esclavage par les Romains. Mais Scipion lui ayant reproché cette imprudence, qui eût été un crime aux yeux du sénat, le cruel Massinissa obligea lui-même la pauvre Sophonisbe à prendre du poison, qui la fit expirer peu d'instans après dans d'horribles souffrances.

Annibal, à son arrivée en Afrique,

trouva les Carthaginois plongés dans l'effroi, et Scipion qui, secondé par le farouche Massinissa à la tête de ses NUMIDES, avait déjà brûlé dans leur camp deux armées africaines.

Ces Numides, montés sur des chevaux aussi légers que le vent, qu'ils conduisaient sans selles ni brides, étaient les ancêtres des Arabes ou Bédouins que nos soldats d'Alger combattent encore journellement sur ces mêmes rivages d'Afrique, et qui ne vivent le plus souvent que de brigandage et de rapines.

Annibal, en voyant s'approcher son ennemi, était impatient de se mesurer avec lui, et il avait déjà promis la victoire aux siens, en leur rappelant qu'ils avaient pour eux Annibal et l'armée d'Italie; mais cette fois son espérance fut trompée : il fut complétement vaincu auprès d'une ville nommée ZAMA, et ne trouva de retraite que sous les murs de Carthage.

Les habitans de cette opulente cité, réduits au désespoir, se décidèrent enfin à

demander la paix au sénat de Rome, qui voulut bien la leur accorder, mais si dure et si humiliante, qu'ils firent pitié au monde entier : telle fut la fin de la seconde guerre punique, qui n'avait pas duré moins de dix-sept ans.

Le jeune Publius Scipion, qui venait de vaincre Annibal, reçut les honneurs du triomphe, et on ne l'appela plus que Scipion l'Africain.

CATON LE CENSEUR.

Depuis l'an 187 jusqu'à l'an 182 avant J.-C.

QUAND je vous ai raconté les histoires de Coriolan et de Camille, mes petits amis, je vous ai fait remarquer combien les Romains avaient été ingrats envers ces deux grands hommes, dont les exploits, au lieu de leur mériter des récompenses, n'avaient fait qu'exciter la défiance et la jalousie de leurs concitoyens.

La défaite d'Annibal et l'humiliation de Carthage n'étaient pas cependant les seuls services que Scipion eût rendus aux Romains. Il avait conquis pour eux une grande partie de l'Espagne, plutôt encore par sa vertu et par sa grandeur d'âme, que

par la force de ses armes, et s'était montré si juste et si magnanime envers les peuples de ce pays, que ses ennemis mêmes n'avaient pu s'empêcher de l'aimer : cela n'empêcha pas pourtant qu'il trouvât à Rome des envieux et des calomniateurs.

Il y avait alors dans cette grande ville un homme d'un caractère opiniâtre, et d'une humeur chagrine, mais qui avait montré à la guerre un grand courage ; son nom de famille était Porcius, ce qui veut dire le Porcher, ou celui qui garde les Porcs, et dans son enfance on l'avait surnommé Caton, ce qui voulait dire en latin le rusé, parce qu'il était plus avisé que tous les enfans de son âge ; du reste, il était aisé à reconnaître à ses cheveux roux, à ses yeux bleus, et surtout à son air toujours farouche.

Or, il arriva que Porcius Caton étant questeur (on nommait ainsi un magistrat chargé de veiller à la conservation des deniers de la république), ne craignit pas d'accuser Scipion l'Africain de s'être ap-

proprié une partie des trésors qu'il avait enlevés aux ennemis. Mais celui-ci, dédaignant de répondre à cette accusation, posa sur sa tête la couronne qu'il portait le jour de son triomphe, et se rendant au Forum, suivi d'un nombre considérable de ses amis : « Romains, » dit-il à haute voix à la foule que la nouveauté de ce spectacle avait attirée, « c'est à pareil jour que, l'an « dernier, nous avons vaincu à Zama An« nibal et les Carthaginois ; hâtons-nous « d'aller en remercier les dieux. » Le peuple ne lui répondit que par des cris de joie, et ses juges eux-mêmes, escortés de leurs greffiers, l'accompagnèrent au Capitole, où il offrit un sacrifice. Je ne sais même pas si Caton ne se vit pas contraint de le suivre comme les autres assistans.

Cependant après cette injuste accusation, Scipion ne voulut plus demeurer dans une ville où il avait reçu un pareil outrage ; il se retira avec quelques amis dans une maison de campagne, où il passa le plus heureux temps de sa vie, et mou-

rut quelques années après, sans avoir pu se consoler de l'ingratitude de ses concitoyens.

Annibal fut plus malheureux encore que celui qui l'avait vaincu à Zama. Ce grand homme, que la haine de Rome poursuivait partout, ne put demeurer longtemps à Carthage, où depuis sa défaite, sa vie n'était plus en sûreté. Il alla demander un asile à un roi de Syrie, nommé Antiochus, l'un des Séleucides dont parle l'Histoire ancienne, qui, en haine des Romains, l'accueillit avec empressement; mais ce prince ayant été défait par un autre Scipion, frère de l'Africain, craignit d'irriter les vainqueurs, en le gardant plus longtemps dans ses États, et le congédia.

Alors ce vaillant capitaine alla solliciter une retraite chez un roi de Bithynie, nommé Prusias, qui eut la bassesse de faire proposer secrètement aux Romains de leur livrer un homme qu'il avait promis de protéger. Mais Annibal ayant été

averti de cette trahison, avala du poison contenu dans une bague qu'il portait toujours à son doigt, et expira avant l'arrivée des soldats qui avaient été envoyés pour s'emparer de sa personne. L'infâme Prusias ne reçut pas la récompense qu'il attendait de sa perfidie : il fut contraint de venir à Rome la tête rasée, avec l'habit et le bonnet d'un esclave, et de se prosterner devant le sénat, qui lui accorda la vie comme une grâce.

Cependant le questeur Caton, après avoir rempli sa charge avec honneur, était devenu consul, et ensuite censeur. Comme vous ne savez pas encore ce qu'était un CENSEUR romain, je vais tâcher de vous faire comprendre quelles étaient les fonctions attachées à cette magistrature.

Tous les cinq ans, c'était l'usage à Rome, depuis le temps du roi Servius Tullius, d'assembler tout le peuple au Champ de Mars : là, chacun devait, devant deux magistrats, faire la déclaration de ce qu'il possédait, et on l'inscrivait sur un registre;

cela se nommait faire le CENS, et les magistrats qui étaient chargés de cette opération portaient le titre de CENSEURS. Je dois vous dire à ce sujet que l'on choisissait ordinairement les plus honnêtes gens de Rome pour remplir cette magistrature, parce que, outre ces fonctions, ils étaient encore chargés de maintenir le bon ordre dans la ville et dans le sénat.

Caton, devenu censeur, se distingua de tous ceux qui avaient occupé cette charge par sa rigueur et sa justice; et en effet, il avait le droit d'être sévère pour les autres, parce qu'il l'était à l'excès envers lui-même. Toujours vêtu des étoffes les plus grossières, sa nourriture ne différait en rien de celle des plus pauvres Romains; et lorsqu'en voyage ou à la guerre il éprouvait une soif ardente, il ne se désaltérait qu'avec un peu d'eau et de vinaigre, ou de mauvais vin. A la campagne, il partageait les plus rudes travaux de ses esclaves, et leur donnait l'exemple du courage et de la sobriété.

Un pareil homme, élevé à la censure, ne pouvait manquer d'occasion d'exercer sa sévérité. Tantôt il dégradait un sénateur qui tenait une conduite indigne de son rang; tantôt il punissait sévèrement un chevalier qui était devenu trop gras, tandis qu'il laissait maigrir à faire pitié le cheval que la république lui avait confié. Dans une autre occasion, Caton proposait de défendre, par une loi, aux dames romaines de porter des parures d'or, de se vêtir de robes de différentes couleurs, et d'aller en voiture dans la ville. Cette fois pourtant, Caton ne réussit pas au gré de ses désirs; car toutes les dames de Rome s'étant rendues au Forum, firent tant, par leurs prières et leurs larmes, qu'on leur permit de continuer à se parer comme elles voudraient.

L'inflexible Caton fut indigné de cette condescendance de l'assemblée, et dès ce moment il prédit que la république ne tarderait pas à périr, puisque les Romains s'écartaient de la simplicité de leurs an-

tres.

LA RUINE DE CARTHAGE.

Depuis l'an 182 jusqu'à l'an 146 avant J.-C.

DANS ce temps-là, mes petits amis, le roi qui régnait sur la Macédoine et sur une partie de la Grèce, où déjà les Romains avaient combattu la ligue achéenne, se nommait PERSÉE ; il était petit-fils d'Antigone Doson, et par conséquent l'un des descendans du fameux Démétrius Poliorcètes, que vous avez appris à connaître dans une autre histoire.

Persée fut assez imprudent pour s'attirer la colère du sénat romain, qui envoya contre lui plusieurs consuls avec de grandes armées, et, en dernier lieu, un habile général, que l'on nommait PAUL ÉMILE, et qui était, je crois, fils de celui qui avait

péri à la bataille de Cannes, en combattant avec un courage digne d'un meilleur succès. Ce fut auprès de Pydna, l'une des principales villes de Macédoine, que les légions de Rome se trouvèrent en présence de la fameuse phalange, dont je vous ai dit ailleurs que Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, fut autrefois l'inventeur.

Pendant la nuit qui précéda la bataille où fut décidé le sort de la Macédoine, la lune se trouva tout à coup entièrement cachée, comme cela arrive quelquefois, lorsque par suite des mouvemens auxquels la Providence a soumis les corps célestes, la terre venant à se placer entre le soleil et la lune, qui ne jouit par elle-même d'aucune lumière propre, intercepte les rayons lumineux qu'elle reçoit habituellement de cet astre. Ce phénomène, que l'on nomme une éclipse de lune, causa une vive frayeur aux soldats romains, la plupart ignorans et grossiers, qui s'imaginèrent que cette circonstance ne pouvait être

qu'un mauvais présage pour la bataille qui se préparait ; mais un de leurs tribuns, homme instruit et raisonnable, qui ne partageait point cette crainte ridicule, leur ayant fait comprendre qu'une éclipse n'est nullement une chose surnaturelle, ils furent tout honteux de la terreur qu'ils avaient éprouvée, et combattirent avec tant d'intrépidité, qu'ils taillèrent en pièces l'armée de Persée, qui tomba lui-même avec toute sa famille au pouvoir du vainqueur.

La chute de ce prince, mes petits amis, fut le signal de l'asservissement de la Macédoine tout entière : soixante-dix villes de ce royaume furent totalement détruites, et leurs habitans, dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, furent vendus comme esclaves sur les marchés publics de la Grèce et de l'Italie.

Le malheureux Persée, lui-même, fut conduit à Rome, chargé de chaînes d'or, et on le fit marcher en habits de deuil devant le char de Paul Émile, lorsque celui-

ci obtint les honneurs du triomphe avec le titre de MACÉDONIQUE. Ce triomphe dura trois jours entiers, pendant lesquels on vit successivement passer des chariots chargés de statues et de tableaux précieux; des milliers d'hommes portant des vases d'or et d'argent, et enfin quatre cents couronnes d'or offertes par les villes grecques au peuple romain. Mais ce qui eût touché le cœur le plus dur, c'était la vue des trois jeunes fils de Persée, qui tendaient leurs petits bras à la foule pour implorer sa pitié. Après cette cérémonie, le malheureux monarque fut jeté dans une étroite prison, où il languit encore deux ans avant de mourir. Un de ses enfans, qui lui survécut, obtint par grâce de devenir un simple artisan de Rome; et ce fils du dernier roi de Macédoine exerça longtemps, dans cette ville, la profession de tourneur.

Au milieu des succès de Paul Émile, ce général se trouva bien durement puni de sa cruauté envers les malheureux Macédo-

niens, car il perdit en cinq jours de temps ses deux fils, qu'il aimait tendrement, et ne rentra dans sa maison, après son triomphe, que seul et désolé.

L'orgueil et la dureté envers les autres hommes sont d'horribles défauts qui atteignent ordinairement ceux qui acquièrent de grandes richesses. Tant de victoires et de succès enivrèrent les Romains, auxquels le vieux Caton, qui vivait encore, ne cessait de répéter chaque jour dans le sénat qu'il fallait détruire Carthage, comme ils avaient détruit le royaume de Macédoine; à force de le lui entendre dire, ils se décidèrent à suivre ses conseils, et ne laissèrent pas échapper, pour y parvenir, une occasion qui ne tarda pas à se présenter.

Le féroce Massinissa, alors âgé de quatre-vingt-dix ans, était encore l'ennemi le plus acharné des Carthaginois, qu'il harcelait sans cesse avec ses Numides : ce vieillard infatigable, qui, jour et nuit à cheval, enlevait à ses voisins, tantôt une

province, tantôt une autre, fit tant que Carthage envoya enfin une armée contre lui, quoiqu'il fût l'ami des Romains; mais ceux-ci s'écriant qu'elle avait menacé un allié de Rome, ordonnèrent à un consul, nommé Censorinus, de passer en Afrique.

Censorinus, à son arrivée, commanda aux Carthaginois de livrer entre ses mains trois cents des personnages les plus considérables de leur ville; ce que ceux-ci accordèrent pour conserver la paix. Il exigea ensuite qu'ils lui remissent toutes les armes, toutes les épées, tous les boucliers et toutes les galères qui se trouvaient dans Carthage; les Carthaginois y consentirent encore.

Enfin Censorinus leur ordonna de sortir de leur ville, en emportant avec eux tout ce qu'ils pourraient, et d'aller s'établir à trois lieues de la mer, parce qu'il allait brûler Carthage et la détruire de fond en comble. Pour cette fois, les Carthaginois refusèrent d'obéir, et résolurent de se défendre jusqu'à la mort, plutôt que de se

laisser traiter avec tant de barbarie. Ce fut un général, nommé Asdrubal, qu'ils choisirent pour les commander, quoique tous les chefs de ce nom eussent été funestes à leur république.

Alors, comme il n'y avait plus d'armes dans Carthage, chacun se mit à l'ouvrage pour en fabriquer de nouvelles, avec tout le fer, l'argent et l'or même que l'on put ramasser. Les plus jeunes enfans travaillèrent à aider leurs parens, et les femmes se coupèrent les cheveux pour faire des cordages aux galères que l'on construisait.

Le courage et le désespoir des malheureux Carthaginois leur donnèrent des forces incroyables; d'abord ils repoussèrent les assauts de leurs ennemis, incendièrent leurs vaisseaux, et élevèrent d'autres murailles derrière celles que les machines de guerre des Romains avaient renversées; pendant ce temps la peste, maladie commune sur les rivages d'Afrique, se mit dans le camp des assiégeans, et peu s'en

fallut que l'armée romaine tout entière ne périt devant ces murs funestes.

Enfin un nouveau consul, nommé Scipion Émilien, qui était fils de Paul Émile le Macédonique, et petit-fils de Scipion l'Africain, fut chargé de mettre fin à cette guerre : le premier soin de ce général fut de punir sévèrement les soldats, qui, découragés par tant de combats, étaient devenus lâches jusqu'à craindre les flèches des femmes de Carthage. Peu de jours après son arrivée, il fit commencer autour de cette ville une forte muraille, qui devait l'environner de toutes parts, et profitant d'une nuit obscure, il conduisit ses troupes en silence contre les murs, qu'elles escaladèrent avec des échelles. Après une résistance inutile, mais sanglante, la ville entière tomba au pouvoir des Romains, qui, abusant de leur victoire, renversèrent complétement Carthage, avec défense absolue de jamais la rebâtir.

Les Carthaginois qui n'avaient pas péri dans le combat, furent emmenés en esclavage, et vendus comme des bêtes de somme. Asdrubal s'était d'abord réfugié avec sa famille et un certain nombre de soldats, dans un temple où il se flattait d'échapper à la première furie des vainqueurs. Bientôt après, dans l'espoir d'attendrir Scipion, il se rendit secrètement auprès de lui, et le supplia d'épargner au moins sa femme et ses enfans; mais cette dame ayant appris cette démarche, fut indignée contre son mari, qu'elle accusa de lâcheté, et revêtant ses plus belles parures, après avoir mis le feu au temple qui lui servait d'asile, elle égorgea de sa propre main ses deux petits garçons, se précipita avec eux dans les flammes, et y périt ainsi que tout ce qui restait encore de Carthaginois.

Telle fut, mes petits amis, la fin déplorable de l'opulente Carthage, autrefois fondée par les Phéniciens sur la côte d'Afrique; et Scipion Émilien, qui avait

ruiné cette ville superbe dont Rome était si envieuse, reçut, comme son grand-père, le surnom d'AFRICAIN.

Lorsqu'on parlera devant vous des guerres puniques, il faudra vous rappeler que la première fut terminée après la mort de Régulus, par la lassitude des deux partis et l'affaiblissement de Carthage; que la seconde, où Annibal mit Rome à deux doigts de sa perte, finit par la défaite de ce grand capitaine à Zama, et que la troisième enfin n'eut d'autre terme que la ruine totale de Carthage par le jeune Scipion Émilien.

La destruction de cette puissante cité eut lieu la même année que celle de Corinthe, par le consul MUMMIUS, que je vous ai racontée dans l'Histoire ancienne : elle fut suivie de près de la ruine de NUMANCE, l'une des plus considérables villes d'Espagne, qui avait embrassé le parti des Carthaginois, et ce fut encore Scipion Émilien qui accomplit cette nouvelle iniquité des Romains.

LES GRACQUES.

Depuis l'an 146 jusqu'à l'an 121 avant J.-C.

Toutes les histoires que je viens de vous raconter, mes petits amis, nous apprennent que les Romains, enorgueillis du succès de leurs armes, étaient devenus insatiables de richesses, et auraient voulu s'approprier celles du monde entier. La plus noire injustice ne leur coûtait plus rien, mais s'ils devenaient plus riches par suite de leurs victoires, ils n'en étaient pas pour cela meilleurs ni plus heureux.

Au lieu d'honorer leurs dieux, et de se livrer à l'agriculture, ainsi que Numa Pompilius le leur avait enseigné, ou d'imiter le noble désintéressement de Publicola et de Cincinnatus, ils ne songeaient

plus qu'à prendre leur part des trésors que leurs armées avaient enlevés depuis quelques années à Carthage, à Numance, à Corinthe, et dans un grand nombre de villes grecques, que la ruine totale de la ligue achéenne venait d'abandonner à leurs rapines.

En même temps, comme il arrive le plus souvent aux peuples qui oublient les mœurs simples de leurs ancêtres, l'habitude de compter pour rien les souffrances des autres nations les avaient rendus si durs et si impitoyables, que jusque dans leurs jeux leur plus grand plaisir était de voir couler le sang des hommes et des animaux.

Au milieu de Rome même, était tracée une vaste enceinte sablée, à laquelle on donnait le nom de CIRQUE, et qui fut décorée plus tard de deux magnifiques obélisques, apportés tout exprès d'Égypte, à force de travaux et de dépenses. Plusieurs milliers de spectateurs prenaient place sur des gradins élevés autour de cette enceinte pour y voir des hommes presque entière-

ment nus, se tuer les uns les autres avec des épées, ou combattre jusqu'à la mort des lions, des tigres, des panthères, et d'autres bêtes féroces, que l'on apportait à grands frais d'Afrique et d'Asie, dans des cages de fer, pour l'amusement du peuple romain. Les malheureux voués ainsi à une mort certaine, dans les jeux du cirque, étaient ordinairement des criminels condamnés au dernier supplice, des esclaves ou même des prisonniers de guerre. On choisissait pour acteurs de ces spectacles sanguinaires les hommes les plus robustes et les mieux faits, et on leur donnait le nom de GLADIATEURS, d'un mot latin qui veut dire épée, parce qu'ils étaient pourvus d'une arme de ce genre.

Les gladiateurs étaient entretenus aux frais de la république dans des maisons particulières, où ils recevaient une nourriture propre à les rendre vigoureux et dispos, et étaient exercés continuellement aux combats qu'ils devaient exécuter devant la multitude : on leur enseignait à se

servir adroitement de leurs armes, et surtout à tomber et à mourir avec grâce sur l'arène, parce que c'était en effet le sort qui les attendait tôt ou tard dans le cirque. Lorsqu'un de ces malheureux, terrassé par la douleur ou épuisé par la perte de son sang, tombait sur le sable en demandant grâce, la populace, ivre de joie, ordonnait quelquefois qu'on lui laissât la vie; mais si, au contraire, elle en décidait autrement, les spectateurs élevaient le pouce de la main droite, et le misérable recevait aussitôt le coup mortel.

Aux funérailles des riches Romains, c'était l'usage de faire exécuter des combats de gladiateurs, où il était bien rare que quelques-uns ne périssent pas; quelquefois aussi, dans les repas de cérémonie, on faisait venir quelques-uns de ces infortunés pour simuler des combats autour de la table des convives, mais alors il leur était ordonné de se servir d'épées de bois.

Les habitans de Rome se montraient

passionnés pour ces hideux spectacles, et le peuple s'y portait en foule avec un empressement qui semblait une folie sanguinaire.

Je dois vous dire maintenant, mes enfans, que dans cette grande ville de Rome, il n'y avait plus guère de véritables Romains ; tant de guerres lointaines avaient fait périr un si grand nombre de citoyens, que les campagnes et la ville même eussent été entièrement désertes, si l'on n'y eût amené de temps en temps des milliers de prisonniers de guerre, qui, d'abord esclaves, ensuite affranchis, cultivaient la terre, exerçaient toutes les professions nécessaires, et finissaient par devenir ainsi égaux à leurs maitres, en se confondant avec eux. De cette manière il n'y eut presque plus dans Rome d'autres citoyens que des Africains, des Espagnols, des Grecs, et enfin des hommes de toutes les nations, que la guerre y avait transportés pour remplacer les Romains qui périssaient de tous côtés.

Or, ce n'était pas une médiocre qualité que celle d'un citoyen romain : celui-là seul nommait les consuls et les autres magistrats; personne n'avait le droit de le mettre à mort, ni même de le frapper de verges, sans un PLÉBISCITE, c'est-à-dire sans un décret rendu par le peuple assemblé; et dans les pays les plus éloignés on respectait ce titre de citoyen de Rome.

Cependant cette ville, dont la domination s'étendait déjà sur une partie du monde, renfermait un grand nombre de citoyens si pauvres et si misérables qu'ils n'avaient point de maisons pour se loger, et que très-souvent même ils manquaient de pain, tandis que toutes les campagnes de l'Italie étaient devenues la propriété des patriciens et des riches, pour lesquels une multitude d'esclaves cultivaient les champs et gardaient les troupeaux. Comme au temps de Ménénius Agrippa, la plupart des Romains se voyaient au moment de mourir de faim, et le plus souvent, ce peuple qui venait de conquérir Carthage,

Corinthe et Numance, ne vivait que du blé distribué chaque jour par ordre des consuls, ou de l'argent que les triomphateurs faisaient jeter à la multitude.

Il y avait alors à Rome, mes petits amis, deux frères connus sous le nom de Gracques, parce que l'aîné se nommait Tibérius Gracchus, et le cadet Caïus Gracchus.

Cornélie, leur mère, était fille du premier Scipion l'Africain, et lorsqu'ils étaient petits, ses deux enfans lui étaient si chers à cause de leur sagesse et de leur obéissance, qu'un jour elle répondit à une dame de Capoue, qui étalait devant elle avec complaisance toutes sortes de bijoux d'or enrichis de pierres précieuses, qu'elle ne voulait pas avoir d'autres bijoux que ses fils : mais vous allez voir combien de chagrin ces deux enfans causèrent à leur pauvre mère.

Lorsque les Gracques furent devenus grands, ils se montrèrent tous deux très-habiles et très-courageux ; et Tibérius,

plus âgé de neuf ans que son frère, ayant été fait tribun du peuple, proposa aux comices une loi qui obligeait les riches à partager avec les pauvres les terres qu'ils possédaient au delà de cinq cents arpens, et le sénat à leur abandonner celles que l'on venait de conquérir récemment sur les ennemis de la république. Cette loi, proposée par Tibérius, fut nommée la LOI AGRAIRE, parce qu'elle avait les champs pour objet, et il ne faudra point oublier ce mot dont il est souvent question dans les grandes histoires.

Mais le sénat et les riches ne purent contenir leur indignation contre Gracchus, et lui imposèrent même silence dans une occasion où il demandait qu'on distribuât sur-le-champ aux plus indigens une partie des trésors considérables qu'un roi de PERGAME, en Asie, nommé ATTALE, venait de laisser en héritage au peuple romain.

Alors Tibérius Gracchus, irrité d'une si criante injustice, assembla la foule autour de lui sur les degrés du Capitole, pour

se plaindre de la dureté des sénateurs, et engager les citoyens pauvres à leur arracher par la force ce que de sages représentations n'avaient pu obtenir; mais comme les deux partis étaient prêts d'en venir aux mains, un de ses propres parens, nommé SCIPION NASICA, qui était souverain pontife, monta précipitamment au temple, suivi d'une troupe de patriciens armés d'épées et de bâtons, et ayant aperçu Gracchus à la tête d'une foule de peuple, le tua sur la place, ainsi que plusieurs de ceux qui l'accompagnaient. Cette violence dispersa l'attroupement, et le corps de Tibérius, d'abord traîné à travers les rues, fut jeté dans le Tibre, comme celui d'un homme méchant et dangereux.

Cependant les plébéiens, qui s'étaient flattés que Tibérius leur aurait fait rendre une entière justice, ne pouvaient pardonner sa mort à ceux qui l'avaient tué; Scipion Nasica, meurtrier d'un tribun, devint tellement odieux au peuple depuis ce mo

ment, qu'il fut contraint de se retirer en Asie, où il mourut peu de temps après; et Scipion l'Africain lui-même, le vainqueur de Carthage et de Numance, qui avait rendu de si grands services à la république, se fit détester pour n'avoir pas craint de dire ouvertement que Gracchus avait mérité son sort. A quelques jours de là on le trouva mort dans son lit, sans que l'on pût soupçonner qui avait pu commettre ce crime.

Caïus Gracchus, dans les premiers momens, ressentit un vif chagrin de la mort de son frère, qu'il aimait tendrement; mais bientôt sa douleur fit place à une soif insatiable de vengeance, et, résolu de suivre son exemple, il sut se rendre si agréable à la multitude qu'on le fit tribun du peuple, comme Tibérius l'avait été.

Chaque jour il cherchait de nouvelles querelles au sénat : tantôt il lui demandait compte des trésors qu'avaient produits tant de conquêtes, tantôt il s'écriait qu'il fallait que le peuple s'en allât rétablir Car-

thage, puisqu'on le laissait mourir de faim à Rome.

Tant que Gracchus conserva le tribunat, aucun Romain n'osa imiter l'audace de Scipion Nasica, en portant la main sur un magistrat populaire, dont la personne était inviolable et sacrée; mais dès qu'il fut rentré dans la classe des simples citoyens, le sénat mit son existence à prix, en faisant publier que celui qui apporterait sa tête, recevrait, pour récompense, autant de livres d'or, que cette tête pèserait de livres dans une balance.

A cette nouvelle, Caïus, cédant aux instances de ses amis, consentit à se soustraire, par la fuite, au sort qui le menaçait; il traversa précipitamment le pont de bois, autrefois défendu avec tant de valeur par Horatius Coclès, et tandis que deux Romains nommés Pomponius et Licinius, qui lui étaient entièrement dévoués, combattaient jusqu'à la mort sur ce pont pour retarder la marche de ceux qui le poursuivaient, il cherchait un re-

fuge dans un petit bois voisin, consacré aux Furies, ces terribles divinités des enfers, dont il est question dans la Mythologie; mais à peine y était-il entré, que, voyant approcher les soldats que le sénat avait envoyés à sa poursuite, il ordonna à l'un de ses esclaves, nommé Philocrate, qui n'avait pas voulu l'abandonner, de le percer à l'instant même de son épée. Ce fidèle serviteur lui obéit, mais avec tant de douleur, que, pour ne pas survivre à son maître, il se jeta lui-même sur l'épée qui lui avait servi à commettre ce meurtre involontaire. Le même jour, trois mille de ses partisans furent égorgés par ordre des consuls.

Un homme, appelé Septimuléius, ayant découvert le corps de Gracchus, lui coupa la tête, et après en avoir tiré la cervelle, il y coula du plomb fondu, afin qu'elle pesât davantage; puis il s'en fut la porter au bout d'une pique aux sénateurs, qui lui payèrent aussitôt la récompense promise, sans s'apercevoir de la supercherie.

Ce fut ainsi, mes petits amis, que périrent, en peu d'années, les deux Gracques, abhorrés par le sénat comme des esprits factieux et turbulens, mais regrettés par le peuple comme de grands et généreux citoyens. Après leur mort, quelques Romains consacrèrent à leur mémoire des monumens, où un grand nombre d'hommes du peuple venaient chaque jour offrir des sacrifices; et l'on éleva publiquement, dans le Forum, à leur illustre mère, qui leur avait survécu, une statue, au bas de laquelle était tracée cette inscription remarquable :

CORNÉLIE, MÈRE DES GRACQUES.

LES CIMBRES ET LES TEUTONS.

Depuis l'an 121 jusqu'à l'an 102 avant J.-C.

Vous n'avez peut-être pas encore oublié, mes enfans, l'histoire de Massinissa, roi des Numides d'Afrique, dont l'inimitié contre Carthage avait été l'une des causes de la ruine de cette ville célèbre. Je vais vous dire à présent ce qui arriva à l'un des petits-fils de ce prince farouche, qui avait nom JUGURTHA.

Ce Jugurtha était, comme son aïeul, le meilleur cavalier de l'Afrique, et le plus intrépide chasseur de lions et de bêtes féroces que l'on pût trouver dans ce pays; mais en même temps il n'était pas moins cruel que Massinissa. Or, Jugurtha voulut posséder seul le royaume de ce prince, qu'il aurait dû partager avec ses

cousins Hiempsal et Adherbal, petits-fils, comme lui, du prince numide. Pour y parvenir il tua le premier, et assiégea le second dans une ville d'où ce prince envoya promptement à Rome demander au sénat de le défendre contre son parent.

Mais Jugurtha, ayant eu connaissance de ce message, fit partir en même temps pour Rome des ambassadeurs qui arrivèrent avant ceux d'Adherbal, et offrirent aux sénateurs de riches présens que ceux-ci ne rougirent pas d'accepter. Le malheureux Adherbal, ainsi abandonné des Romains, ne tarda pas à tomber au pouvoir de son ennemi, qui le fit périr dans des tourmens effroyables.

Ce que je vous dis là de ces sénateurs qui acceptèrent si bassement les cadeaux de Jugurtha, vous fait voir qu'ils étaient bien différens de ceux qui refusèrent avec tant de noblesse les trésors que Pyrrhus leur offrait pour qu'ils lui fussent favorables; c'est que les Romains, comme je vous l'ai fait remarquer en divers endroits,

courageux, et bien plus capable de faire le mal que le bien. Ce Marius, qui voulait être général à son tour, fit si bien, par ses intrigues auprès du sénat, qu'il obtint la place de Métellus, en s'engageant à mettre fin à cette guerre, et à livrer Jugurtha à la vengeance du peuple romain.

En effet, il poursuivit ce prince avec tant de vigueur, que, malgré les souffrances et les privations de toute espèce qui assaillirent l'armée romaine au milieu des sables brûlans de l'Afrique, Jugurtha fut pris et conduit devant Marius, qui l'envoya à Rome avec ses deux fils. Là, après que, chargé de chaînes, on l'eut fait marcher devant le char du triomphateur, on le jeta entièrement nu dans un cachot humide, où il périt de faim après six jours d'angoisses, sans que personne en eût assez de pitié pour lui jeter un morceau de pain.

Marius rendit encore, peu de temps après, un service non moins signalé à la république; il arriva tout à coup que des

peuples inconnus, auxquels on donnait le nom de Cimbres et de Teutons, vinrent de l'extrémité de l'Europe fondre sur l'Italie, en si grand nombre, que les pays qu'ils traversaient ne pouvaient les nourrir. Les Teutons, traînant après eux sur de grands chariots les vieillards, les femmes et les enfans de leur nation, se répandirent dans les Gaules, que l'on nomme aujourd'hui la France, et qui est le beau pays que nous habitons. Là, ils assaillirent deux camps romains qu'ils brûlèrent dans un même jour, égorgèrent tout ce qu'ils y trouvèrent, hommes et chevaux, jetèrent dans le Rhône, un des principaux fleuves des Gaules, tout l'or et tout l'argent qui tomba entre leurs mains, et se disposaient à poursuivre leurs ravages, lorsque Marius, presque aussi farouche, mais plus habile que ces barbares, les défit complétement, et extermina leur armée.

Mais Marius avait à peine remporté cette éclatante victoire, qu'il apprit que, pendant ce temps, les Cimbres avaient

passé les Alpes, et s'avançaient en Italie. Sans donner un seul instant de repos à ses soldats victorieux, il courut sur les traces de ces barbares, et réussit encore à les vaincre, malgré l'aspect effrayant et le courage féroce de leurs cavaliers, qui, à demi nus, portaient sur leurs têtes des casques énormes, surmontés d'ailes d'oiseaux, et chargés de mufles de bêtes sauvages. Ces innombrables Cimbres furent détruits en un seul jour; mais lorsque Marius voulut pénétrer dans leur camp, il le trouva défendu par les femmes barbares, tout aussi terribles que leurs maris. Ces femmes portaient de longues tresses de cheveux semblables à des serpens, avec lesquelles elles étranglèrent leurs enfans, pour qu'ils ne tombassent point au pouvoir des vainqueurs; puis, voyant approcher les soldats romains, qui croyaient les prendre vivantes, elles se pendirent toutes aux timons de leurs chariots, et aucune d'elles ne survécut à la défaite de leur nation. Leurs chiens mêmes, après

leur mort, défendirent leurs corps avec tant de rage, que ne pouvant éviter lèurs morsures, on fut obligé de les tuer à coups de flèches.

Alors Marius fut surnommé le troisième fondateur de Rome après Romulus et Camille; et il y eut des Romains qui lui offrirent des sacrifices comme ils en offraient à leurs dieux : peu s'en fallut que lui-même, tout hideux qu'il était, ne se crût une divinité.

LE DICTATEUR SYLLA.

Depuis l'an 112 jusqu'à l'an 79 avant J.-C.

Rome était à peine délivrée de la terreur que l'approche des barbares y avaient jetée, lorsque d'autres calamités vinrent à la fois fondre sur la république.

Vous n'avez point sans doute oublié, mes petits amis, ce que je vous ai dit, dans l'histoire des Gracques, des avantages attachés à la qualité de citoyen romain, qui jusqu'alors n'avait appartenu qu'aux habitans de cette capitale même, ou de ses environs; eh bien, il arriva dans ce temps-là que tous les peuples de l'Italie, qui jusqu'alors s'étaient contentés du titre d'alliés de la république, prétendirent aussi devenir citoyens de Rome; et comme le

sénat leur refusait ce privilége, ils prirent les armes, et suscitèrent une guerre sanglante, que l'on nomma LA GUERRE SOCIALE OU DES ALLIÉS.

Après plusieurs combats, dans lesquels la fortune ne fut pas toujours favorable aux armes romaines, et qui coûtèrent la vie à deux consuls, le sénat effrayé se vit contraint d'accorder aux Italiens ce qu'ils demandaient, et de les admettre au nombre des citoyens de Rome; de sorte que, lorsque ensuite on assemblait les comices, la multitude du peuple accourue de toutes les parties de l'Italie se trouvait si considérable, que ne pouvant être contenue ni dans le Champ de Mars ni dans le Forum, un grand nombre de ces nouveaux Romains montaient sur les toits des temples et des maisons, pour voir au moins de loin ce qui se passait.

Cependant, au milieu de ces événemens, un homme s'élevait qui devait, en peu d'années, devenir plus funeste à la république que tous ses ennemis ensem-

ble : c'était Lucius Cornélius Sylla, jeune patricien d'un caractère opiniâtre et entreprenant, qui, devenu consul, commença par mettre à prix la tête de Marius, qu'il haïssait mortellement, sous prétexte qu'il avait jadis favorisé les Italiens contre le sénat; cette accusation n'était point fondée, puisque ce général lui-même avait conduit les armées romaines contre les alliés pendant la guerre sociale; mais beaucoup de Romains feignirent de le croire, pensant, avec raison peut-être, que deux hommes tels que Marius et Sylla ne pourraient jamais vivre ensemble sans troubler la république.

Le premier, qui était déjà vieux, fut donc obligé de chercher son salut dans la fuite; mais il n'eut pas le temps de s'éloigner beaucoup de Rome, et comme il était poursuivi de très-près par les cavaliers de Sylla, qui avaient ordre de le ramener mort ou vif, il prit le parti de se cacher dans les joncs d'un marais, où il demeura plusieurs jours enfoncé dans la vase. Au bout de

ce temps, pourtant, ne pouvant demeurer davantage dans une pareille position, il sortit de sa retraite, et ne put que gagner une ville nommée MINTURNE, voisine de la mer Méditerranée, où il fut reconnu et jeté aussitôt dans une étroite prison.

Là, un soldat étranger fut envoyé pour le tuer; c'était, dit-on, un de ces Cimbres que Marius lui-même avait autrefois vaincus; mais le prisonnier le regarda avec tant de fierté, en lui demandant s'il aurait bien le courage d'égorger Marius, que le barbare effrayé prit la fuite en jetant son épée, et laissant ouverte la porte de la prison.

A quelque temps de là, un licteur romain, qui, sur le rivage d'Afrique, était chargé de garder les débris de la malheureuse Carthage, aperçut un vieillard dont l'œil était farouche et les cheveux hérissés, et lui demanda ce qu'il faisait dans ce lieu : « Licteur, lui répondit le vieillard, « va dire à tes maîtres que tu as vu Marius « assis sur les ruines de Carthage. » En

effet, c'était Marius lui-même, qui comparait ainsi sa grandeur passée au désastre de cette grande cité. Il avait cherché un asile en Afrique, espérant que ses ennemis ne viendraient pas l'y chercher.

Pendant ce temps un événement inattendu avait obligé Sylla à porter la guerre dans l'Asie Mineure, contre un roi nommé Mithridate, qui haïssait les Romains presque autant qu'Annibal lui-même les avait détestés, et avait juré de ne jamais vivre en paix avec la république. En un seul jour, ce prince cruel, dont le royaume, appelé le Pont, s'était formé des débris de l'empire des Séleucides, fit égorger quatre-vingt mille sujets de Rome, qui se trouvaient répandus dans ses États. Au premier bruit de cet effroyable massacre, Sylla s'était hâté de passer en Asie avec une armée pour le combattre et le punir de sa cruauté, et Marius, apprenant avec joie que son ennemi lui abandonnait l'Italie, était rentré précipitamment à Rome, à la tête d'une bande

d'esclaves et de bergers auxquels il avait fait prendre les armes. Alors s'unissant avec un consul nommé Cinna, dont la méchanceté égalait la sienne, ces deux hommes cruels firent périr sans pitié tous ceux des amis de Sylla qui tombèrent en leur pouvoir. Le sang coula ainsi dans Rome jusqu'au retour de celui-ci, qui ramenait en Italie une armée formidable, lorsque le farouche Marius, alors âgé de soixante-dix ans, mourut de maladie précisément au moment où il allait se trouver en butte à la vengeance de son adversaire. Son complice Cinna ne lui survécut que peu de temps, et périt de la main de ses propres soldats qui s'étaient révoltés contre lui.

Sylla, en ramenant en Italie ses légions victorieuses du roi de Pont, feignit d'abord de ne pas vouloir tirer vengeance de tout ce que ses amis avaient souffert pendant son absence; mais à peine se vit-il maître de Rome, qu'il jeta le masque, et se montra plus atroce encore que Marius lui-même, car il fit mourir indistinctement tous ceux

qui s'étaient déclarés pour ce dernier. Les nouveaux citoyens romains eux-mêmes ne furent pas épargnés, et il n'y eut bientôt plus personne à Rome ni dans toute l'Italie qui pût dormir tranquille, tant que la colère de Sylla ne fut pas apaisée. Pour se défaire plus promptement de tous ceux qu'il destinait à la mort, ce tigre fit afficher une longue liste des citoyens qu'il avait condamnés à mort, et il était ordonné à chacun de les tuer partout où on les rencontrerait. On appela cette liste fatale une table de PROSCRIPTION, et ceux qui avaient le malheur d'y être portés reçurent le nom de « Proscrits. »

Cependant Sylla qui prétendait disposer à son gré de la vie et des biens de tous les Romains, voulut être dictateur perpétuel, ce qui ne s'était encore vu à aucune autre époque de la république : l'un de ses premiers soins fut de récompenser les soldats qui l'avaient servi, en leur distribuant les terres des proscrits, où ils s'établirent, sous le nom de VÉTÉRANS, ce qui voulait

dire anciens soldats. De ce moment pourtant, il faut le dire, Sylla, satisfait sans doute d'être devenu le magistrat suprême de la république, commença à se montrer moins inaccessible à tout sentiment humain; il remplit les vides que ses proscriptions avaient laissés dans le sénat, en appelant dans cette assemblée trois cents chevaliers dont il avait éprouvé le dévouement à sa personne, et ne parut plus songer qu'à rétablir l'ordre que tant de malheurs publics avaient troublé. Puis, après avoir pendant deux ans exercé sans obstacle cette souveraineté absolue dont aucun magistrat depuis les rois n'avait été revêtu dans Rome, fatigué de cette puissance exorbitante, et peut-être aussi accablé de remords, il annonça tout à coup qu'il quittait volontairement la dictature, et se montra sur la place publique sans gardes et même sans armes, comme s'il eût été persuadé qu'aucun Romain n'oserait venger sur lui les maux qu'il avait faits à sa patrie.

En effet, mes petits amis, telle était la terreur qu'inspirait encore le grand nom de Sylla, qu'au milieu de cette ville qu'il avait remplie de meurtres, et où il n'y avait guère de famille qu'il n'eût forcée à prendre le deuil, un jeune homme dont il avait fait mourir le père, l'apercevant dans la rue, fut le seul qui le poursuivit de ses injures et de ses malédictions; Sylla ne parut pas s'en émouvoir, et se contenta de dire à ceux qui l'entouraient : « Ce jeune « homme sera cause qu'après moi, per- « sonne ne déposera l'empire. »

A quelque temps de là, Sylla se retira dans une ville d'Italie nommée Cumes; où il mourut bientôt après d'une maladie non moins cruelle que dégoûtante; il fut rongé par les vers étant encore tout vivant. Peu de jours après sa mort, son corps, déjà tombant en pourriture, fut porté à travers l'Italie jusqu'à Rome, escorté de ses vétérans, qui accouraient de toutes parts pour rendre les derniers honneurs à leur ancien général; les dames romaines brûlèrent,

dit-on, sur le passage de ce cortége funèbre plus de dix corbeilles d'encens et de parfums précieux; le sénat et le peuple vinrent en foule grossir cette pompe lugubre, qui ressemblait à un véritable triomphe, car on eût dit qu'on redoutait encore le dictateur, tout mort qu'il était : un magnifique tombeau lui fut élevé dans le Champ de Mars, où personne, depuis les rois, n'avait reçu la sépulture, et l'on écrivit sur le marbre qui le décorait, cette inscription qu'il avait dictée lui-même à ses derniers momens : « Personne n'a fait « autant de bien à ses amis, ni autant de « mal à ses ennemis. »

LA BICHE DE SERTORIUS.

Depuis l'an 79 jusqu'à l'an 73 avant J.-C.

Rome et l'Italie, mes petits amis, n'avaient pas seules été ensanglantées par les querelles de Marius et de Sylla; les proscriptions, en forçant un grand nombre de Romains à s'exiler de leur patrie, avaient allumé chez la plupart d'entre eux un désir passionné de vengeance, et une haine insatiable contre leurs oppresseurs. Plusieurs provinces éloignées avaient été successivement troublées par eux, et l'Espagne, cette riche contrée qui fut l'un des premiers théâtres de la lutte de Rome contre Carthage, s'était rangée presque tout entière sous la loi d'un proscrit, qui avait su persuader à ces peuples braves,

mais faciles à tromper, qu'il n'avait pris les armes que pour assurer leur indépendance contre la domination romaine.

Sertorius, c'était le nom de ce proscrit qui avait autrefois combattu vaillamment avec Marius lorsqu'il extermina les Cimbres et les Teutons, avait perdu un œil dans une bataille; mais cet accident ne diminuait en rien son audace et son habileté, et l'on rapporte même qu'il en tirait vanité, parce que cela lui donnait une sorte de ressemblance avec deux des hommes les plus célèbres dont je vous ai raconté l'histoire, Philippe de Macédoine et Annibal le Carthaginois, qui tous deux étaient aussi devenus borgnes par suite de blessures reçues à la guerre.

Un petit nombre de fugitifs seulement, jetés par leur mauvaise fortune sur cette terre étrangère dont Sertorius avait fait sa nouvelle patrie, étaient venus partager ses travaux et ses périls, mais tel était alors le respect qu'inspirait le nom romain au

monde entier, que les principaux chefs espagnols s'étaient rangés sans difficulté sous les drapeaux de ce banni qu'ils regardaient comme un libérateur, et lui avaient même confié leurs enfans, afin qu'il les fît élever à la manière des Romains dans une ville forte nommée OSCA, où ces jeunes garçons étaient ainsi autant de gages certains de la bonne foi de leurs parens.

Cependant, mes bons amis, Sertorius était trop expérimenté pour négliger aucun moyen de s'assurer la fidélité de ces barbares; et connaissant leur disposition naturelle à accueillir facilement les prodiges, il avait imaginé de leur faire accroire qu'il recevait du ciel des avis secrets, toutes les fois qu'il avait quelque entreprise à faire ou quelque danger à surmonter. Une jolie biche entièrement blanche, que des chasseurs lui avaient offerte en présent, était devenue entre ses mains l'instrument de cette prévision mystérieuse, qu'il prétendait tenir de Diane elle-même, cette célèbre divinité

à qui les anciens supposaient, comme à son frère Apollon, la faculté de prédire l'avenir.

Cette petite biche, dressée par lui à obéir à son moindre signe, était sans cesse à ses côtés, couronnée de fleurs et de verdure; elle ne mangeait que de sa main, et traversait quelquefois, pour le joindre, les fleuves, les forêts et les rangs mêmes les plus serrés des soldats, dont aucun n'eût osé lui faire le moindre mal, tant ils étaient persuadés que cet élégant animal avait été placé auprès de leur général pour le préserver de tout péril. Aussi les Espagnols, confians dans cette prétendue protection divine, étaient-ils dévoués jusqu'à la mort à Sertorius dont l'expérience et l'intrépidité, croyez-le bien, étaient les seuls prestiges; et toutes les fois que le sénat de Rome, inquiet de l'autorité que ce banni avait acquise en Espagne, envoyait contre lui des armées et des consuls, c'était par d'éclatantes victoires que l'habile général justifiait la confiance de ses partisans.

Cependant, au milieu de ces succès extraordinaires, dont tout autre que Sertorius se fût laissé éblouir, ce grand capitaine regrettait amèrement sa chère patrie, et ne cessait de répéter qu'il préférerait vivre en obscur citoyen dans Rome, que de posséder des honneurs souverains sur une terre d'exil. Mais ce qui attristait le plus cet homme remarquable, c'était d'être éloigné de sa mère qu'il aimait tendrement, et surtout d'avoir perdu l'espoir de jamais la revoir, à cause de son grand âge. On raconte même que lorsqu'il apprit que cette dame, déjà parvenue à une vieillesse très-avancée, avait cessé de vivre, il en éprouva une si vive douleur que, pendant sept jours entiers, il demeura couché à terre, sans prendre aucune nourriture, et sans vouloir même accepter les consolations que ses amis lui offraient. Cette piété filiale de Sertorius, mes enfans, ne relève-t-elle pas à vos yeux tout l'éclat de ses hautes qualités et celui de ses talens militaires?

Il y avait alors en Italie un jeune général nommé Pompée, qui, après avoir glorieusement combattu sous Sylla contre Mithridate, avait mérité par ses exploits en Asie les honneurs du triomphe, à un âge où la plupart des plus illustres citoyens parvenaient à peine aux dernières charges de la république. Ce fut ce capitaine, déjà célèbre par des victoires, que le sénat chargea d'aller combattre Sertorius, et de lui enlever cette puissance qu'il semblait destiné à perpétuer en Espagne. Cependant Sertorius, autant par la valeur de ses soldats que par la connaissance du pays montagneux et couvert, où son adversaire hésitait à s'aventurer, parvint à repousser Pompée et à lui faire acheter chèrement sa moindre conquête.

Or, il faut que je vous dise, mes bons amis, que parmi les anciens partisans de Marius, que les proscriptions ou d'autres motifs avaient ralliés autour de Sertorius, se trouvaient plusieurs officiers qui ne se pliaient qu'avec impatience à l'exacte dis-

cipline qu'il faisait régner dans son armée, en punissant avec rigueur la faute la plus légère. Mais le plus dangereux de ces mécontens était un tribun nommé PERPENNA, qui, en tuant Sertorius, s'était persuadé qu'il pourrait aisément se mettre à sa place. Ce méchant homme fit entrer quelques misérables comme lui dans un complot contre la vie de son général, et un jour qu'ayant attiré Sertorius dans un festin les conjurés avaient eu soin d'éloigner ses plus fidèles amis, à un signal convenu que l'un d'eux donna en renversant sur la table une coupe pleine de vin, tous à la fois tirant leurs épées, se jetèrent sur Sertorius, qu'ils percèrent de coups, sans qu'il tentât même de se défendre. Cependant les meurtriers ne tirèrent aucun profit de leur crime, car à peine les Espagnols eurent-ils appris la mort de Sertorius, qu'ils se dispersèrent de tous côtés, et Pompée les poursuivit avec tant de vigueur, que Perpenna lui-même tomba vivant entre les mains du vainqueur, qui

le fit charger de chaînes, jusqu'au jour où il subit le dernier supplice.

Pompée usa noblement de sa victoire; il fit donner à Sertorius une sépulture honorable; et Perpenna, pour racheter sa vie, ayant eu la lâcheté de lui livrer tous les papiers de ce capitaine, en l'assurant qu'ils contenaient des secrets importans pour la sûreté de la république, Pompée les fit tous brûler en sa présence, sans vouloir même les lire, afin, dit-il, de ne point apprendre que d'autres Romains eussent formé de mauvais desseins contre leur patrie.

Je dois vous faire remarquer à cette occasion, mes bons amis, que l'Espagne, dont Sertorius avait fait pendant plusieurs années le siége de cette puissance qui s'éteignit avec lui, a été, depuis cette époque, ainsi que vous le verrez dans d'autres histoires, le théâtre de plusieurs luttes semblables, où les peuples de cette contrée, favorisés par de hautes montagnes, des fleuves profonds et d'étroites

vallées, ont disputé pied à pied l'indépendance de leur patrie contre des ennemis supérieurs en nombre, sur lesquels la ténacité et la persévérance espagnoles ont toujours fini par obtenir l'avantage.

SPARTACUS.

Depuis l'an 73 jusqu'à l'an 71 avant J.-C.

Quand je vous ai raconté, il n'y a pas longtemps, mes petits amis, l'histoire de l'invasion d'Annibal en Italie, je vous ai dit que ce grand général, au lieu de marcher aussitôt après la bataille de Cannes sur Rome, où cette sanglante journée avait jeté la consternation, avait conduit son armée à Capoue pour s'y reposer de ses fatigues et attendre dans cette ville le retour de la belle saison.

Or, cette ville de Capoue, déjà fameuse à cette époque dans toute l'Italie par son ciel toujours serein, par l'affabilité de ses habitans, par les jeux et les fêtes de toute espèce dont ils étaient insatiables,

n'avait pas cessé depuis ce temps de mériter la réputation d'un séjour de délices, où la paresse et l'oisiveté recevaient les mêmes éloges et les mêmes encouragemens que l'on n'accorde, dans les autres pays, qu'au travail utile et à l'application.

Les Campaniens, c'était ainsi que l'on nommait les citoyens de Capoue, parce que leur ville était la capitale d'une province appelée la Campanie, n'avaient pas été les derniers à se passionner pour les combats de gladiateurs, si favorablement accueillis à Rome depuis les guerres puniques. C'était à Capoue qu'étaient exercés avec le plus d'art les esclaves destinés à ces jeux féroces; c'était là qu'on leur apprenait à saluer avec grâce les spectateurs, et à tomber sur l'arène, arrosée de leur sang, aux applaudissemens effrénés de la multitude.

Il y avait alors dans cette ville, parmi les infortunés réservés à cette affreuse destinée, un Thrace (vous savez que les Thraces étaient un peuple voisin de la Macédoine,

dont je vous ai parlé dans l'Histoire ancienne), un Thrace, dis-je, nommé SPARTACUS, qui, par sa haute stature, son courage indomptable, son adresse dans les combats, n'avait jamais paru dans le cirque sans obtenir la victoire. Mais Spartacus avait trop de grandeur d'âme pour s'enorgueillir des transports de joie que faisait éclater la populace lorsqu'il descendait dans l'arène, et, sous les haillons d'un misérable esclave, il cachait une âme forte, généreuse et impatiente de la liberté.

Soixante-dix gladiateurs, la plupart Thraces ou Gaulois, robustes et intrépides comme lui, partageaient l'étroite captivité dont le terme devait être pour eux la mort sanglante de l'amphithéâtre. Souvent, lorsque couchés sous les portiques qui leur servaient d'abri contre la chaleur accablante du soleil de Campanie ils dévoraient un pain grossier, presque toujours trempé de leurs larmes, Spartacus leur parlait de la patrie qu'ils ne devaient plus revoir, et leur di-

sait que puisqu'il fallait mourir les armes à la main, c'était plutôt en combattant pour leur délivrance, comme des hommes de cœur, que pour l'amusement d'un peuple stupide que leur sang devait couler.

Enfin, un jour excités par les discours de leur fier compagnon, que d'une commune voix ils prennent pour chef, ces hommes déterminés enfoncent les portes de leur prison, s'arment, dans la boutique d'un rôtisseur qu'ils trouvent sur leur passage, de broches et de couperets, et cherchant un refuge sur une montagne voisine, ils repoussent avec intrépidité tous les soldats envoyés à leur poursuite. Bientôt le bruit de la révolte des gladiateurs de Capoue se répand dans toute l'Italie, et de toutes parts leurs compagnons d'infortune, rompant leurs chaînes à leur exemple, viennent se ranger sous l'étendard de Spartacus; son armée, grossie d'une multitude d'esclaves que la rigueur de leurs maîtres a poussés au désespoir, s'élève en peu de mois à plus de cent

vingt mille combattans, avec lesquels il met en fuite les généraux et les consuls que le sénat fait marcher contre lui.

Jamais, depuis l'apparition des Gaulois et les victoires d'Annibal, un si grand péril n'avait menacé la république aux portes mêmes de sa capitale. Spartacus, vainqueur dans vingt combats, marquait en tous lieux son passage par le pillage des villes et la dévastation des campagnes; tous les captifs romains qui tombaient en son pouvoir étaient impitoyablement égorgés, et aux funérailles de l'un de ses plus chers compagnons, nommé Crixus, il força trois cents patriciens de Rome, que le sort des armes avait mis entre ses mains, à combattre en gladiateurs, aux acclamations de cette armée d'esclaves, qui se vengeaient ainsi de leurs injures passées.

Cependant, mes petits amis, le sénat, épouvanté de cette guerre intestine qui menaçait la république des plus grands désastres, si elle n'était promptement étouffée, avait rappelé en Italie un habile

général nommé Crassus, à la tête de plusieurs légions, et Pompée lui-même qui venait de terminer si heureusement les troubles de l'Espagne. A leur approche, Spartacus, qui avait armé ses soldats d'épées forgées avec les chaînes de fer qu'ils avaient brisées, prévoyant le sort qui l'attendait, s'il était forcé de combattre les troupes réunies de Crassus et de Pompée, proposa à ses compagnons d'abandonner l'Italie, et de se retirer les uns en Asie, les autres dans les Gaules, où ils pourraient se joindre à d'autres ennemis de Rome; mais ses avis furent méprisés par cette multitude indisciplinée, plus avide de pillage que de combats; et de ce moment un sinistre pressentiment l'avertit que sa défaite était inévitable.

A la vue de son armée étonnée, il tua son cheval de sa propre main : « Si je remporte la victoire, dit-il, j'aurai assez « d'autres chevaux; si je suis vaincu, je « n'en aurai plus besoin. » Comme il achevait ces paroles, il se précipita dans les

rangs ennemis, en cherchant à joindre Crassus, et se fraya un passage à travers une grêle de flèches; mais enfin criblé de blessures, n'ayant plus d'autre arme qu'une épée brisée, il tomba un genou en terre, et vendit encore chèrement sa vie; son corps même ne fut point retrouvé parmi les morts. Tous ses compagnons, jusqu'au dernier, combattirent à son exemple avec l'intrépidité du désespoir, et cette sanglante journée coûta au vainqueur les plus vaillans soldats de ses légions.

Crassus venait à peine de consommer la défaite de Spartacus, lorsque Pompée lui-même parut à la tête de son armée, et acheva d'exterminer les débris de ces bandes formidables : mais, quoiqu'il n'eût pris qu'une faible part à cette victoire, le sénat s'empressa d'accorder un second triomphe à ce général, qui fit son entrée dans Rome aux acclamations du peuple et des soldats, tandis que Crassus, qui avait supporté seul tout le poids de cette guerre périlleuse, n'obtint que les honneurs d'une simple

ovation. C'est que tout souriait alors à l'heureux Pompée, à qui la fortune préparait plus tard de si cruelles vicissitudes.

Ce fut ainsi, mes enfans, que se termina cette guerre des esclaves qui, d'abord méprisée du sénat, mit bientôt après la république à deux doigts de sa perte; et il ne manqua peut-être à Spartacus, pour changer entièrement l'histoire du monde, que d'être mieux secondé par le sort des armes.

LA CONJURATION DE CATILINA.

Depuis l'an 71 jusqu'à l'an 61 avant J.-C.

Mithridate, ce roi de Pont que Sylla avait autrefois défait en Asie avant de retourner en Italie pour asservir la république, nourrissait contre les Romains une haine ardente et implacable, que n'avaient pu désarmer ni ses revers passés, ni l'inutilité de ses efforts pour les chasser de l'Asie. Il fallut enfin que Rome, respirant à peine des dangers qu'avaient amassés autour d'elle, d'abord l'invasion des Cimbres et des Teutons, et ensuite la révolte des gladiateurs, se décidât à envoyer contre cet adversaire infatigable, le vainqueur de Sertorius, Pompée, également fameux alors par son double triom-

phe, et par des qualités brillantes qui lui avaient concilié à la fois la faveur du peuple et la confiance du sénat.

Or, il faut que je vous dise, mes petits amis, comment Pompée vint à bout de remporter une éclatante victoire sur Mithridate, qu'il était parvenu à joindre sur les bords de l'Euphrate, ce grand fleuve d'Asie, dont je vous ai déjà parlé dans d'autres histoires.

Vous avez peut-être remarqué, lorsque vous vous promenez au clair de la lune, que si vous tournez le dos à cet astre, votre ombre s'allonge démesurément sur la terre, et semble plutôt être celle d'un géant que celle d'une personne ordinaire. Eh bien ! ce fut cet effet singulier, dont vous n'avez peut-être jamais cherché à vous rendre compte, qui devint cause de la défaite du puissant Mithridate; car Pompée ayant attaqué l'armée de ce prince pendant une nuit où régnait un magnifique clair de lune, les soldats barbares, trompés par la grandeur de l'ombre colossale des Romains,

jugèrent mal la distance qui les séparait des bataillons ennemis, et lancèrent leurs traits contre ces ombres, qui leur paraissaient des masses d'hommes armés. Les Romains profitèrent habilement de cette erreur pour jeter le désordre parmi les Asiatiques, dont ils firent un grand carnage; et Mithridate, après avoir fait d'incroyables efforts pour rallier les débris de son armée, se vit forcé de chercher son salut dans une fuite précipitée.

Cependant, tout vaincu qu'il était, un homme tel que Mithridate n'était point encore un ennemi méprisable; déjà même il s'apprêtait à soulever en Asie de nouvelles nations barbares contre les Romains, lorsqu'un de ses fils, nommé Pharnace, se révolta contre lui, et le dépouilla de sa couronne: le malheureux vieillard, frappé de ce revers inattendu, résolut de prendre du poison; mais, comme depuis sa jeunesse il avait tellement redouté ce genre de mort, qu'il avait constamment fait usage de contre-poison, il serait peut-être tombé

vivant encore au pouvoir de Pompée, si un esclave gaulois, qui lui était resté fidèle, ne lui eût présenté son épée, avec laquelle il mit fin à ses jours. Le parricide Pharnace ne tira aucun fruit de ce crime abominable, car Dieu le maudit, et il périt bientôt après misérablement.

Pendant que Pompée était retenu en Asie par cette guerre importante, Rome fut le théâtre d'un événement qui faillit causer la perte de tout ce que cette ville renfermait encore de bons citoyens.

Il y avait alors dans cette capitale une foule d'hommes débauchés, ou qui n'avaient jamais eu le goût du travail; c'étaient d'anciens soldats de Sylla, qui depuis sa mort avaient abandonné les terres qu'ils tenaient de ses largesses; des Italiens attirés à Rome par leur nouveau titre de citoyens, et enfin un grand nombre de ces jeunes gens désœuvrés et tapageurs qui ne manquent jamais d'affluer dans une grande ville. Ces mauvais sujets, qui n'avaient rien à perdre, n'attendaient qu'une occa-

sion favorable pour exciter du trouble et bouleverser la république.

Le plus dangereux de ces hommes turbulens, mes petits amis, était certainement un sénateur nommé Sergius Catilina, qui après avoir servi avec fureur le parti de Sylla contre celui de Marius, avait vainement, à plusieurs reprises, sollicité le consulat, dont ses mœurs infâmes et sa mauvaise réputation l'avaient toujours écarté. Ce fut sur ce chef, dont la scélératesse était bien connue, que les mécontens jetèrent les yeux pour l'accomplissement de l'un des plus épouvantables desseins que l'on puisse imaginer, car il ne s'agissait de rien moins que d'égorger les consuls et la plupart des sénateurs, de livrer le trésor public au pillage, et de mettre en même temps le feu aux quatre coins de la ville. Mais un des consuls, nommé Cicéron, homme vertueux et éloquent, ayant découvert l'odieux complot qu'ils avaient formé, s'empressa d'en donner connaissance au

sénat, et demanda avec instance que l'on mit à mort Catilina et ses complices, avant qu'ils eussent eu le temps de se mettre en mesure d'agir.

Les discours remarquables que Cicéron, surnommé à juste titre le prince des orateurs romains, prononça dans cette occasion, sont connus sous le nom de CATILINAIRES. Mais un sénateur, dont l'éloquence ne le cédait guère à celle de Cicéron, fit tous ses efforts pour s'opposer au meurtre d'un si grand nombre de citoyens, dont plusieurs appartenaient aux plus nobles familles de la république, et demanda instamment qu'on se contentât de les exiler de Rome et même de l'Italie. Ce sénateur était JULES CÉSAR, que vous connaîtrez bientôt davantage, et qui comptait de nombreux amis parmi les complices de Catilina : cependant l'avis de Cicéron prévalut; la plupart des conjurés, plongés tout à coup dans les sombres cachots creusés autrefois sous le Capitole par le roi Ancus Martius, y furent étranglés pen-

dant la nuit; et Catilina lui-même, qui, étant sorti de Rome, avait assemblé autour de lui quelques milliers de révoltés, périt peu de jours après, sous les murs d'une petite ville nommée Pistoia, dans une bataille où il combattit avec un courage digne d'une meilleure cause.

Cicéron, qui par son éloquence et son habileté, venait ainsi de sauver la république d'une ruine imminente, reçut le glorieux surnom de Père de la patrie, qu'il avait bien mérité en bravant pour le salut commun la haine et le ressentiment de tout ce que Rome renfermait d'hommes dangereux et de mauvais citoyens.

JULES CÉSAR.

Depuis l'an 61 jusqu'à l'an 45 avant J.-C.

Ce Jules César, dont je viens de vous parler tout à l'heure, mes petits amis, était le mari de la fille de Pompée, et le neveu de la veuve de Marius. C'était un homme au regard vif et pénétrant, au visage pâle, mais imposant, à la taille élevée et élégante; on eût dit en le voyant qu'il était né pour commander aux autres hommes. Passionné pour la gloire, et n'appréciant les richesses que pour les prodiguer, il souffrait avec impatience que qui que ce fût se crût son égal ou son maître, et on lui avait souvent entendu dire dès sa jeunesse, qu'il aimerait mieux être le premier dans un bourg, que le second dans Rome. En un mot, c'était ce que l'on appelle dans

le monde, un ambitieux, mais il ne faut pas croire qu'il soit donné à beaucoup d'hommes d'être ambitieux à la manière de César.

Doué d'un corps infatigable, d'un courage intrépide, et d'une éloquence si naturelle et si persuasive, qu'il dominait à son gré, par la puissance de sa parole, les assemblées les plus tumultueuses, César surpassait encore tous les personnages de son temps par sa sobriété, par sa patience, et par sa modération. Parvenu au consulat, il fut chargé de conduire des armées dans les Gaules, et ensuite en Espagne, où il remporta d'éclatantes victoires; le premier de tous les Romains, il pénétra dans la Germanie, cette contrée sauvage d'où les Cimbres et les Teutons avaient envahi l'Italie, et passa même dans l'île de Bretagne, que nous nommons aujourd'hui l'Angleterre. On assure que pendant ces diverses guerres auxquelles il n'employa pas moins de neuf années, il prit plus de huit cents villes, vainquit trois cents peu-

ples ou tribus différentes, et combattit contre trois millions de guerriers, dont il réduisit le plus grand nombre à l'esclavage.

Pendant ce temps Pompée se reposait à Rome de ses triomphes passés; il faisait construire un magnifique théâtre en pierre, où quatre-vingt mille personnes assises pouvaient prendre place, et donnait à la populace de cette capitale le spectacle d'un combat de cinq cents lions; il prenait plaisir à se faire raconter les belles actions de César, auquel il portait un vif intérêt comme beau-père et comme ami.

César avait encore pour ami, Crassus, le vainqueur de Spartacus, devenu célèbre depuis cette époque par ses richesses, et surtout par son incroyable avidité pour en acquérir. Celui-ci n'avait pas autant de popularité que Pompée, ni surtout autant de talens que César, mais ces trois personnages unis par un intérêt commun, devinrent bientôt si puissans qu'ils disposèrent à leur gré des trésors et des armées de la

que, et se placèrent ainsi au-dessus

du sénat : leur société s'appela un TRIUMVIRAT, parce qu'elle se composait de trois hommes. Je vais vous dire à présent quel fut le sort de chacun des triumvirs.

Il y avait alors en Asie un nouveau royaume, formé, comme celui de Pont, des débris de l'empire des Séleucides; il appartenait aux PARTHES, peuple formidable et guerrier, dont le nom signifiait « les fugitifs, » parce qu'ils descendaient, dit-on, de quelques Scythes, qui ayant été chassés de leur pays, avaient fondé, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, un nouvel État, dont la capitale était HÉCATOMPYLE, ou la ville aux cent portes. Le triumvir Crassus, ayant conduit plusieurs légions contre cette nation belliqueuse, eut l'imprudence de suivre les ennemis au milieu des plaines de la Mésopotamie, où il se trouva tout à coup environné par leur innombrable cavalerie armée d'arcs et de flèches. Les Romains, malgré leur valeur, furent entièrement défaits, et Crassus lui-même, son fils, et la plus grande partie de son

armée périrent dans le combat. Le corps de triumvir ayant été reconnu parmi les morts, le roi des Parthes, qui connaissait l'avidité de Crassus pour les richesses, lui fit couper la tête après sa mort, et ordonna qu'on fît couler de l'or fondu dans sa bouche, en disant, par une cruelle dérision, qu'il fallait bien maintenant le rassasier de ce métal, dont il avait été insatiable pendant sa vie.

Cependant le bruit de la mort de Crassus s'étant promptement répandu dans l'empire, César et Pompée ne tardèrent pas à se brouiller, parce que chacun d'eux voulut commander sans partage au sénat et au peuple. César, qui se trouvait dans les Gaules au moment de cette rupture, se mit aussitôt en route avec son armée pour marcher sur Rome, où Pompée était resté. Impatient de décider par les armes à qui des deux appartiendrait l'empire, il passa précipitamment les Alpes, et parvint bientôt au bord d'un petit ruisseau nommé le Ru-
on, qui séparait cette partie de l'Italie

appelée la Gaule Cisalpine, des provinces voisines de Rome. On dit qu'en ce moment, où il allait renverser sans retour cette antique république qui avait porté si haut la gloire du nom romain, ce grand capitaine crut voir devant ses yeux l'image de sa patrie éplorée, qui le suppliait de s'arrêter : un instant il hésita si, cédant l'empire à Pompée, il ne retournerait point sur ses pas; mais cette pensée ralluma en lui toute son animosité contre son rival, et le Rubicon fut passé.

Mais Pompée, à l'approche de son redoutable adversaire, ne se sentit pas assez de résolution pour l'attendre et lui livrer bataille; il quitta Rome précipitamment suivi de la plupart des sénateurs, qui, connaissant les talens de César, appréhendaient son ressentiment et son ambition. L'éloquent Cicéron, qui avait sauvé la république des mains de Catilina, fut de ce nombre, ainsi qu'un autre illustre Romain, ennemi déclaré de César, et que l'on nommait Caton, comme le fameux

censeur dont je vous ai déjà parlé. Celui-ci est ordinairement appelé Caton d'Utique, pour le distinguer de son aïeul; et Utique est le nom d'une ville d'Afrique où je vous dirai plus tard qu'il termina ses jours.

La rivalité de César et de Pompée divisa donc entièrement la république, et fit éclater une guerre sanglante dont aucun des deux partis ne pouvait alors prévoir les résultats.

Les armées ennemies se rencontrèrent dans une plaine de Macédoine, nommée Pharsale, où s'engagea une bataille sanglante à la suite de laquelle Pompée, vaincu par l'heureux César, n'eut que le temps de monter sur un vaisseau pour se sauver en Égypte, où il espérait trouver un refuge.

Dans ce temps-là, c'était un jeune roi, nommé Ptolémée, et une jeune reine, appelée Cléopatre, qui régnaient ensemble sur l'Égypte, parce qu'ils étaient frère et sœur, et les derniers descendans des Lagides, dont vous avez vu l'origine dans

l'Histoire ancienne. Lorsque ces princes, après la défaite de Pharsale, virent approcher la barque qui portait le fugitif Pompée, au lieu d'avoir pitié d'une si grande infortune et de lui sauver au moins la vie, ils ordonnèrent qu'on le mît à mort avant même qu'il touchât le rivage d'Égypte, et envoyèrent sa tête au vainqueur, pensant que cet affreux présent lui serait agréable. Mais César, à ce triste spectacle, se prit à pleurer; car il ne pouvait oublier que Pompée avait été autrefois son beau-père et son ami.

Le méchant roi Ptolémée se repentit bientôt de la mauvaise action qu'il avait commise; César, au lieu de le récompenser, comme il s'en était flatté, ordonna que sa sœur Cléopâtre occuperait seule désormais le trône d'Égypte : et quelques temps après, Ptolémée, au moment où il cherchait à se soustraire au joug des Romains, se noya en traversant une rivière pour échapper aux soldats de César qui le poursuivaient.

Cependant le vainqueur, après s'être ar-

rêté peu de temps en Égypte, se hâta de retourner à Rome, où, dédaignant de tirer vengeance de ceux qui avaient embrassé le parti de son rival, il accueillit Cicéron et tous les amis de Pompée comme s'ils eussent toujours été les siens; Caton d'Utique, qui, en apprenant la défaite de Pharsale, s'était volontairement donné la mort, pour ne pas survivre, disait-il, à la république, fut le seul qui ne profita point de ce généreux pardon du vainqueur.

César devenu maître de l'empire, fit distribuer du blé aux citoyens pauvres, et de l'argent ou des terres aux vétérans de son armée; il éleva à la dignité de sénateurs la plupart de leurs chefs, quoiqu'ils fussent presque tous Espagnols ou Gaulois, et se fit d'abord nommer dictateur pour dix ans, comme l'avait fait Sylla; mais, au lieu de se montrer aussi impitoyable que ce dernier, il ne persécuta personne, et se fit adorer du peuple par sa douceur, et surtout par les magnifiques spectacles de tout genre dont il ne cessait

de le charmer. Tantôt c'étaient des combats de gladiateurs et d'animaux dans le Cirque; tantôt un combat naval dans le Champ de Mars, transformé en un lac immense. Chaque jour de nouvelles fêtes et de nouveaux jeux faisaient oublier aux Romains qu'ils avaient un maître.

Cependant beaucoup de citoyens de toutes les classes ne pouvaient encore lui pardonner de s'être ainsi placé au-dessus des lois; ils l'accusaient d'un orgueil démesuré, et racontaient avec indignation que le dictateur ne s'était pas même levé de son siége, lorsque le sénat en corps était venu le complimenter sur sa nouvelle dignité; mais ses plus dangereux ennemis étaient deux sénateurs, nommés Cassius et Brutus, qui avaient autrefois suivi le parti de Pompée, et auxquels il avait accordé la vie après la bataille de Pharsale.

Brutus était de la même famille que celui qui avait chassé les Tarquins, et dont vous connaissez l'histoire; de plus il avait épousé Porcia, fille de Caton d'U-

tique; et c'était, comme son aïeul et son beau-père, un citoyen généreux, intrépide et passionné pour la liberté de sa patrie. Celui-ci résolut, avec Cassius, d'assassiner César lorsqu'il viendrait au sénat, persuadé qu'ils feraient une action louable, en délivrant la république du tyran qui l'opprimait, quelque douce que parût d'ailleurs au plus grand nombre la domination de César.

On dit que quelques jours avant la mort de César, il parut au ciel une comète, c'est-à-dire une étoile suivie d'une longue traînée de lumière, que l'on nomme communément sa queue. Les peuples regardaient alors l'apparition de ces astres comme le signe précurseur d'un grand événement; et lorsque le dictateur eut été assassiné, personne ne douta que la comète n'eût été le pronostic de cette catastrophe.

Je dois vous dire, à ce propos, mes petits amis, que la présence de cet astre sur l'horizon n'avait cependant rien de prodigieux, et ne méritait pas qu'on en tirât

un semblable présage. Je suis même certain que vous serez de mon avis, lorsque vous saurez que les comètes sont des astres mobiles trop éloignés de la terre pour que nous puissions les distinguer habituellement, comme les étoiles fixes et les planètes qui nous avoisinent; mais elles existent également dans l'espace céleste, et ne deviennent visibles pour nous, que lorsqu'en décrivant leur cours ordinaire, elles se rapprochent assez de notre globe pour que nous puissions les apercevoir, soit avec notre simple vue, soit au moyen des instrumens d'optique.

César n'ignorait pas qu'un grand nombre d'anciens amis de Pompée nourrissaient contre lui un profond ressentiment de la défaite de leur parti; mais comme il n'avait cherché à se venger d'aucun d'eux, il s'était flatté que sa modération et sa clémence finiraient par désarmer les plus acharnés, et leur inspireraient de meilleurs sentimens. Aussi quoiqu'il eût reçu de divers côtés l'avis secret, mais certain, qu'un

complot avait été formé contre sa vie, il n'hésita point à se rendre au sénat, comme il en avait la coutume; mais à peine fut-il entré dans cette assemblée, que plusieurs sénateurs, tirant des poignards, se jetèrent sur lui et le percèrent de coups. Ce grand homme essaya d'abord de se défendre; mais lorsqu'il vit Brutus, qu'il aimait, s'avancer aussi pour le frapper, il lui dit doucement : « Et toi aussi, Brutus!... » En achevant ces paroles, il se couvrit la tête avec sa robe, et tomba mort aux pieds de la statue de Pompée. Il n'était alors âgé que de cinquante-six ans.

LE SECOND TRIUMVIRAT.

Depuis l'an 45 jusqu'à l'an 42 avant J.-C.

Les meurtriers de Jules César, mes bons amis, s'étaient flattés que tous les Romains applaudiraient au crime qu'ils venaient de commettre, mais ils reconnurent bientôt combien ils s'étaient trompés, en entendant le peuple consterné demander pourquoi le dictateur avait été mis à mort.

Marc-Antoine et Lépide avaient été les principaux amis de César : le premier était un des plus braves soldats de son armée, mais un soldat grossier et sans instruction; cet homme, profondément touché de la mort de son ancien général, fit porter son corps sur la place publique, où il fut placé sur un lit d'ivoire, afin que chacun pût

l'apercevoir encore une fois. Beaucoup de Romains fondirent en larmes à ce triste spectacle; mais lorsque Antoine leur eut montré, encore toute sanglante, la robe que César portait lorsqu'il fut assassiné, ils entrèrent en fureur, et crièrent qu'il fallait venger ce grand homme, qui avait été un père pour eux, et faire mourir ses assassins.

En disant cela, les plus emportés saisissant des tisons ardens au bûcher où brûlait le corps de César, coururent mettre le feu aux maisons de Cassius, de Brutus et de leurs amis; et ceux-ci, au milieu de ce tumulte, n'eurent que le temps de fuir précipitamment de Rome; mais ils ne furent pas sauvés pour cela.

César avait un neveu, nommé OCTAVE, qui n'était alors âgé que de dix-sept ans: c'était un jeune homme faible et délicat, boiteux d'une jambe, et d'une extrême timidité; mais sous cette apparence chétive il cachait autant de ruse que d'habileté. Octave était absent de Rome lorsque

son oncle fut assassiné; et au premier bruit de cet événement, il s'était hâté de passer en Italie, où les amis de César lui avaient fait savoir que le dictateur l'avait institué son héritier.

Antoine et Lépide l'accueillirent d'abord avec joie, ne doutant pas qu'un si jeune homme ne se conduisît uniquement par leurs conseils; mais ils s'aperçurent bientôt que cet enfant qu'ils dédaignaient était né pour devenir leur maître. Tous trois formèrent alors une société comme celle que César avait faite dans le temps avec Pompée et Crassus, pour commander au peuple et au sénat; cela s'appela le SECOND TRIUMVIRAT.

Ces trois personnages disaient hautement qu'ils n'en voulaient absolument à personne qu'aux meurtriers de César, et qu'ils poursuivraient Cassius et Brutus jusqu'aux extrémités de la terre; mais ils commencèrent par faire aux Romains plus de mal encore que ne leur en avait fait Sylla, dont vous pouvez vous rappeler la

cruauté ; ils dressèrent comme lui des tables de proscription, et vouèrent ainsi à une mort inévitable un grand nombre de citoyens, dont le seul crime était de déplaire aux triumvirs, ou même de posséder des richesses qui tentaient leur cupidité.

Ce fut ainsi, mes enfans, que Marc-Antoine, qui certes n'était pas le moins féroce des trois tyrans, et qui nourrissait depuis long temps, je ne sais pour quelle raison, une haine profonde contre Cicéron, profita de la nouvelle proscription pour le faire périr. Le grand orateur n'était pas très-courageux, et lorsqu'il apprit que son nom était inscrit sur la liste fatale, il voulut d'abord s'embarquer sur un vaisseau qui allait partir pour un pays éloigné. Mais ceux qui ne sont pas accoutumés à voyager sur mer y sont ordinairement malades ; et Cicéron, craignant de ne pouvoir supporter cette souffrance momentanée, aima mieux retourner dans sa maison de campagne pour y attendre le sort qui lui était réservé, que de s'exposer aux incommodités d'une

longue navigation ; malheureusement il n'arriva pas jusqu'au lieu qu'il avait choisi pour retraite, et il était encore dans sa litière, espèce de voiture que des esclaves portaient sur leurs épaules, lorsque les soldats d'Antoine l'ayant atteint, lui coupèrent la tête, que celui-ci, dit-on, fit quelques jours après attacher à la tribune aux harangues, qui avait si souvent retenti de ses belles paroles.

La femme de ce triumvir, nommée Fulvie, aussi barbare que son mari, au lieu de détourner les yeux en voyant cette pauvre tête encore toute sanglante, la prit sur ses genoux et lui perça la langue avec une aiguille d'or, pour punir cette langue, dit-elle, des discours qu'elle avait prononcés pendant sa vie ; mais cette femme cruelle ne tarda pas à être punie de cette mauvaise action, car bientôt après elle mourut de douleur de ce que son mari l'avait abandonnée, et celui-ci épousa Octavie, sœur d'Octave, qui était une bonne et vertueuse princesse.

Cependant tous les proscrits que les triumvirs avaient voués à une mort presque certaine ne montrèrent pas autant d'irrésolution que Cicéron, et beaucoup d'entre eux trouvèrent le moyen de se soustraire au sort qui les menaçait; quelques-uns mêmes s'illustrèrent par de nobles actions de courage et de dévouement; et l'on cite entre autres celui d'un jeune Romain, appelé Oppius, qui, pour sauver son vieux père infirme, le porta sur ses épaules jusqu'à ce qu'il trouvât un vaisseau où il pût s'embarquer avec lui. Tout le monde admira le courage et la vertu d'Oppius, et lorsqu'après le danger il revint à Rome, chacun l'embrassait en le félicitant de sa piété filiale.

Tandis que tant d'innocens périssaient ainsi en Italie, Brutus et Cassius avaient rassemblé en Grèce une grande armée, et se préparaient à combattre Octave et Antoine, qui s'avançaient à leur rencontre avec des troupes nombreuses.

Une nuit que Brutus était couché dans

sa tente, il lui sembla tout à coup voir devant lui un homme d'une taille et d'une figure extraordinaires ; Brutus n'était certes pas peureux, et il savait, comme nous, qu'un homme ne doit pas craindre l'obscurité ; mais ayant demandé à ce personnage ce qu'il lui voulait, celui-ci lui répondit : « Je suis ton mauvais génie, et tu « me reverras à PHILIPPES. » En disant ces mots il disparut. Brutus fut fort étonné de cette apparition ; il appela ses gardes, qui n'avaient rien vu, et demeura persuadé que c'était un fâcheux présage pour son entreprise.

Or, Philippes était une ville de Grèce, autrefois fondée par le père d'Alexandre-le-Grand, et auprès de laquelle Brutus et Cassius rencontrèrent, peu de temps après, l'armée d'Antoine et d'Octave. Pendant la nuit qui précéda la bataille, Brutus revit encore ce même personnage, qui disparut comme la première fois, mais sans lui adresser la parole ; il ne douta plus alors qu'il ne fût menacé de quelque grand

malheur, car dans ce temps-là les hommes mêmes les plus intrépides, se laissaient intimider par un mauvais rêve ; et en effet, cette prétendue apparition n'était autre chose qu'un véritable cauchemar.

Le lendemain une bataille terrible s'engagea dans cet endroit, où les deux triumvirs remportèrent une victoire complète : Cassius périt dans la mêlée, et Brutus aima mieux se percer lui-même de son épée que de tomber vivant au pouvoir de ses ennemis.

Tous deux auraient évité de si grands malheurs s'ils n'avaient pas été ingrats envers César, dont ils n'avaient jamais reçu que des bienfaits.

ANTOINE ET CLÉOPATRE.

Depuis l'an 42 jusqu'à l'an 28 avant J.-C.

Après la défaite des meurtriers de César, Octave revint à Rome, où il savait que Lépide manquait des talens nécessaires pour gouverner la république, tandis qu'Antoine s'en allait en Égypte pour se reposer; car cet homme, tout vieux soldat qu'il était, n'aimait point la guerre, et préférait l'oisiveté et la bonne chère au travail et à la sobriété. D'ailleurs, il était fort irrité contre la reine Cléopâtre, qui avait donné des soldats à Cassius pour combattre les triumvirs.

Lorsque Cléopâtre apprit que l'un des vainqueurs se dirigeait sur l'Égypte, et ne cachait pas sa colère contre elle, vous croiriez peut-être, mes petits amis, qu'elle

eut l'idée de prendre la fuite; mais vous allez voir ce qu'elle fit pour n'avoir rien à craindre d'Antoine, dont la réputation d'homme faible et efféminé était parvenue jusqu'à elle.

Elle s'avança à sa rencontre sur une galère couverte d'or et de pierreries, et dont les voiles étaient de soie couleur de pourpre. Au lieu de rames de bois dont on se sert ordinairement, celles du vaisseau qui la portait étaient en argent, et une troupe de musiciens placés dans l'intérieur de ce navire, faisaient entendre une harmonie douce et langoureuse. Sur le tillac, Cléopâtre, nonchalamment couchée sous une espèce de tente de drap d'or, se montrait entourée de beaux enfans déguisés en amours, qui agitaient autour d'elle des éventails pour rafraîchir l'air, tandis que des femmes magnifiquement parées, brûlant des parfums les plus exquis, répandaient au loin une odeur délicieuse.

Dès qu'Antoine eut aperçu Cléopâtre au milieu de ce cortége élégant, il fut tel-

lement ébloui de sa prodigieuse beauté qu'il n'eut plus le courage de lui adresser des reproches. Il oublia sa colère et les motifs mêmes de son voyage en Égypte, et ne se souvint plus qu'Octavie, sa femme, l'attendait à Rome avec ses enfans, pour le féliciter de sa victoire.

Pendant ce temps, Octave achevait de détruire ceux de leurs ennemis communs qui n'avaient pas péri à la journée de Philippes; il poursuivait avec acharnement les restes du parti de Brutus, ralliés autour de SEXTUS POMPÉE, dernier fils du grand capitaine dont Cléopâtre avait autrefois ordonné la mort; et après avoir ôté le pouvoir suprême à Lépide, qui était un homme lâche et paresseux, il pressait Antoine de revenir à Rome, pour ne pas supporter seul tout le poids de la république. Mais celui-ci n'avait garde de lui répondre, et tandis que son collègue soutenait de si grandes guerres, il ne pensait qu'à faire de bons repas avec Cléopâtre, à voir danser de belles esclaves, ou à écouter leurs concerts

Enfin, Octave, irrité de l'engourdissement où était tombé cet homme méprisable, lui ordonna d'aller combattre les Parthes, devenus plus hardis depuis la défaite de Crassus. Antoine fut encore malheureux dans cette guerre, où les ennemis obtinrent de nouveaux avantages; mais il se consola promptement de sa défaite, en courant se délasser au milieu des délices de la cour de Cléopâtre, dont il ne pouvait plus vivre séparé. Ce fut là que la triste Octavie vint le chercher avec ses enfans, pour le ramener à Rome; mais il la renvoya si durement, que cette fois Octave, s'abandonnant à toute sa colère, marcha contre lui avec une armée que portait un grand nombre de galères.

Au premier bruit de l'approche d'Octave, le lâche Antoine ne fut pas maître de sa frayeur; mais pour cacher sous une apparente résolution sa honteuse faiblesse, il s'avança au-devant de son ennemi, à la tête d'une flotte immense, voulant bien tenter encore une fois le sort des armes,

pourvu que Cléopâtre consentît à l'accompagner. Malheureusement, une furieuse tempête s'étant élevée tout à coup, la belle reine, qui n'était point accoutumée au bruit du combat et au mouvement de la mer, prit la fuite du plus loin qu'elle aperçut les premières galères d'Octave. Antoine, désespéré, la suivit bientôt, abandonnant ainsi à son ennemi la victoire, et presque tous ses navires.

Ce combat, qui décida des destins du monde entier, eut lieu sur mer, près du promontoire d'Actium en Grèce, qui lui a donné son nom.

Les deux fugitifs se retirèrent à Alexandrie en Égypte, où Octave ne tarda pas à les atteindre. Alors Cléopâtre, suivie de deux de ses femmes qui lui étaient dévouées, se réfugia dans un superbe tombeau de marbre, aussi vaste qu'une maison, et où elle avait fait transporter ses trésors et ses pierreries.

Antoine eut d'abord quelque envie de la suivre dans cette retraite, car il était

bien honteux maintenant de tout ce qu'il avait fait, et n'osait plus se montrer aux yeux des autres Romains. Mais lorsqu'il apprit qu'Octave approchait, l'idée de paraître en présence de son vainqueur irrité lui causa une telle frayeur, qu'il se précipita sur son épée et se perça de part en part. Quoique sentant déjà qu'il n'avait plus que peu d'instans à vivre, il voulut être porté dans le tombeau de Cléopâtre, où l'on fut obligé de le monter par une fenêtre, parce qu'il n'y avait point de porte à ces sortes de monumens, et il y expira bientôt après.

Dans le premier moment, Cléopâtre feignit une grande douleur de sa perte; puis ensuite elle se flatta que si Octave la voyait, il serait touché de son malheur et de sa beauté, et ne la ferait pas mourir. Mais celui-ci refusa de la voir, et lui fit dire seulement qu'il ne lui arriverait aucun mal, et qu'elle serait toujours traitée en reine. Il aurait désiré qu'elle vécût assez temps pour être conduite à Rome, et

y paraître à son triomphe chargée de chaînes d'or, comme je vous ai dit que cela était arrivé à Persée et à Jugurtha.

Cléopâtre apprenant le sort qui lui était réservé, se livra à un violent désespoir, et ordonna à ses femmes de mettre secrètement dans un panier de fruits qu'on lui apportait chaque matin, un aspic, c'est-à-dire un petit serpent très-venimeux, dont la morsure est toujours mortelle. Alors s'étant fait piquer par ce reptile, elle se coucha sur un lit magnifique, où le lendemain on la trouva sans vie, encore enveloppée de son manteau royal, et ayant une couronne d'or sur la tête. Dans cet état, elle était encore si belle, que tous ceux qui la virent, crurent qu'elle n'était qu'endormie.

Octave, que cet événement privait du principal ornement de son triomphe, admira le courage de la reine d'Égypte, et ordonna que son corps fût placé dans le même monument qui servait déjà de sépulture aux restes d'Antoine.

LA CLÉMENCE D'AUGUSTE.

Depuis l'an 28 avant J.-C. jusqu'à l'an 15 de l'ère chrétienne.

Aussitôt qu'Octave se trouva seul maître de la république, il devint doux et affable, de sévère et cruel qu'il avait été jusqu'alors. Le titre de dictateur étant devenu odieux aux Romains depuis la mort de César, il prit celui d'EMPEREUR, qui voulait dire général vainqueur, et dont les soldats saluaient ordinairement leur chef après une victoire.

Ensuite, réunissant en lui seul tous les pouvoirs de l'État, il se fit Souverain pontife, pour présider aux cérémonies de la religion; Censeur, pour exercer sa surveillance sur les mœurs des sénateurs et

des citoyens; et enfin Tribun du peuple, afin que sa personne fût inviolable et sacrée, comme l'était autrefois celle des magistrats populaires.

Le consulat fut la seule magistrature dont il conserva soigneusement les apparences, en désignant lui-même chaque année deux consuls, qui exerçaient sous ses ordres cette magistrature; il ne dédaigna même pas de s'en revêtir lui-même pendant onze années.

Ainsi l'empereur de Rome était à la fois le souverain pontife, le censeur, le tribun et le consul de la république, et on ne le nomma plus autrement que CÉSAR-AUGUSTE.

Dès ce moment il ne voulut avoir auprès de lui que les hommes les plus vertueux et les plus estimés de son temps, et ses plus chers amis furent AGRIPPA et MÉCÈNE, que tout le monde aimait à cause de leur politesse et de leur bonté.

Connaissant l'ardeur insatiable que les Romains éprouvaient pour les spectacles

il ordonna qu'on leur en donnât fréquemment de nouveaux ; mais il défendit que l'on célébrât trop souvent ces combats de gladiateurs et de bêtes féroces qui avaient lieu dans le cirque, parce qu'il avait remarqué que la vue continuelle du sang des hommes et des animaux rendait les Romains impitoyables et féroces jusque dans leurs plaisirs.

Lorsque vous serez plus âgés et que vous apprendrez le latin, mes petits amis, on vous fera étudier les beaux vers d'un poëte, nommé Virgile, qu'Auguste prenait plaisir à entendre lire, et ceux d'un autre poëte encore, appelé Horace, qu'il combla de bienfaits, à cause de ses talens et de l'amitié que lui portait Mécène.

Après de si grands malheurs et tant d'années de troubles et de combats, Rome jouissait enfin d'un haut degré de prospérité, et Auguste ayant enfin triomphé de tous ses ennemis, ferma le temple du dieu Janus, autrefois bâti par Numa Pompilius, et qui, comme vous savez,

ne devait être fermé qu'en temps de paix.

Ce prince, parvenu au comble de la puissance, ne fut pourtant pas toujours heureux ; et en effet, il est bien rare que les hommes, quels qu'ils soient, puissent jouir d'un bonheur parfait sur la terre : il vit mourir l'un après l'autre sa sœur Octavie, qu'il aimait tendrement, son neveu Marcellus, fils de cette princesse, jeune homme qui donnait les plus belles espérances ; et enfin il eut la douleur de survivre à ses deux excellens amis, Agrippa et Mécène, avec lesquels il passait les plus agréables momens de sa vie.

Cependant, mes enfans, les malheurs privés de l'empereur ne pouvaient altérer son humeur affable et sa popularité. Lorsqu'il exerçait la charge de consul, on le voyait sans cesse dans les rues ou sur le Forum, prêt à écouter les plaintes du moindre citoyen ; et toutes les fois qu'il faisait célébrer des fêtes publiques, il se plaisait à se mêler à foule, afin de partager la joie du peuple, qui lui en tém

gnait sa reconnaissance par les plus vives acclamations.

Quoique Auguste eût défendu qu'on fit mourir aucun de ses ennemis, et qu'au contraire il les forçât par ses bons procédés à revenir à de meilleurs sentimens, un jeune Romain, appelé Cinna, qui était petit-fils du grand Pompée, résolut cependant de l'assassiner, pour venger sur lui la mort de son aïeul et de son père, dont la famille de César avait causé la perte. C'était une bien noire ingratitude de sa part envers l'empereur, qui avait été son bienfaiteur après la mort de ses parens, et l'avait traité comme son propre fils; mais Auguste, informé du dessein de Cinna, le fit venir devant lui, et lui rappela avec tant de douceur les bienfaits dont il l'avait comblé, que ce jeune homme s'imaginait déjà que son secret n'était pas découvert, lorsque l'empereur ajouta : « Je t'ai fait beaucoup de bien, « Cinna, et pourtant je sais que tu veux « m'assassiner ! »

En entendant ces paroles, Cinna devint

pâle et tremblant, et voulut affirmer par serment qu'on l'avait calomnié; il était apparemment de ces gens qui croient qu'en mentant, ils ne paraîtront pas aussi coupables; tandis qu'au contraire le mensonge qu'ils font accroît encore leur faute, et la rend tout à fait inexcusable; aussi je vous conseille bien, mes enfans, de ne jamais mentir, même pour vous justifier, lorsque vous avez mérité des reproches.

Mais Auguste l'interrompant, lui donna tant de détails sur le crime qu'il avait projeté, que Cinna, confondu, se jeta à ses pieds en demandant grâce; il lui semblait déjà voir les licteurs s'avancer avec leurs haches pour le traîner au supplice, lorsque l'empereur, persuadé que son repentir était sincère, le releva avec bonté, lui accorda un généreux pardon, et pour témoigner qu'il ne lui conservait aucune rancune, le créa consul pour l'année suivante. Cinna fut si touché de tant de clémence, que jamais, depuis ce temps, Auguste n'eut d'ami plus fidèle, et

de serviteur plus zélé que ce jeune homme.

Cependant ce prince, voyant par cet exemple et par plusieurs autres, qu'il était environné d'hommes jaloux de son autorité, eut plus d'une fois la tentation d'y renoncer et de se retirer à la campagne. Il consulta ses amis à ce sujet; mais quoiqu'il fût déjà avancé en âge, tous, à l'exception d'Agrippa, qui vivait encore à cette époque, le détournèrent de ce dessein, persuadés que personne mieux que lui ne convenait pour maître aux Romains. Il consentit donc à rester sur le trône, où il ne songea plus, jusqu'à son dernier soupir, qu'à faire prospérer la république.

Ce fut quinze ans avant la mort d'Auguste, et sous le règne de ce prince, mes bons amis, que Notre Seigneur Jésus-Christ naquit à Bethléem, en Judée, ainsi que vous avez pu le lire dans les évangiles, et c'est de cette époque que date l'Ère chrétienne, qui commença l'an quatre mil neuf cent soixante-trois de la création du monde.

PROMENADE

DANS L'ANCIENNE ROME.

Maintenant que je vous ai raconté l'histoire de la république de Rome, et celle des principaux personnages qui l'ont tant illustrée, il faut que nous parcourions ensemble cette cité célèbre, mes petits amis, afin que vous ayez une idée bien complète du théâtre de tant de grands événemens.

Je dois vous dire, avant de nous mettre en marche, qu'il n'existe pas aujourd'hui sur toute la terre une seule ville qui renferme un si grand nombre de monumens, de palais, de statues, de colonnes, d'arcs de triomphe, de temples magnifiques, de places publiques, que cette ancienne capitale du monde : les routes mêmes qui

conduisaient de tous les pays étaient admirées par leur solidité presque impérissable, et par leur immense étendue ; on les connaît encore à présent sous le nom de VOIES ROMAINES. Les eaux que l'on y buvait étaient amenées d'une grande distance par des aqueducs, c'est-à-dire par d'immenses conduits, tantôt souterrains, tantôt supportés en l'air par d'élégantes arcades ; ses égouts mêmes sont encore l'objet d'une véritable admiration ; tout ce qui sortait des mains de ce grand peuple portait le caractère de la durée et de la magnificence.

Entrons maintenant dans Rome, en suivant la VOIE APPIENNE, la plus ancienne de ces fameuses voies romaines dont je vous parlais tout à l'heure : elle fut construite par un Appius, de la même famille que le décemvir, qui lui a donné son nom ; c'est par cette route que l'on arrivait d'Albe et de la plupart des villes du Latium. Nous remarquerons en passant le tombeau de la famille des Scipions,

placé en dehors des murs de la ville, suivant une loi qui défendait qu'aucune sépulture pût avoir lieu dans l'enceinte des murs, si ce n'est pourtant celle des Vestales et des citoyens qui avaient rendu de grands services à la patrie; les tombeaux des Romains étaient ordinairement placés sur les chemins publics.

Voici la vieille muraille que fit élever autrefois le roi Servius Tullius, et la porte par où nous entrons se nomme la PORTE CAPÈNE, parce qu'elle conduisait à Capoue. Avant d'y arriver, nous passerons sous les arcades d'un aqueduc qui amène dans les principaux quartiers de la ville une excellente eau, que l'on appelle L'EAU APPIENNE, à cause du même Appius qui fit bâtir ce précieux monument.

Cette vaste rue parfaitement droite que nous voyons devant nous, c'est la VOIE NEUVE; elle conduit directement au grand Cirque, où nous entrerons tout à l'heure.

A droite, voici le MONT COELIUS, sur lequel est située la maison du roi Tullus

Hostilius, et celle du dictateur César. A notre gauche, c'est le mont Aventin, où le peuple mécontent se retira, lorsque le sage Ménénius Agrippa détermina les mutins à rentrer dans la ville.

Mais entrons dans le grand Cirque, cette vaste arène où se célébraient les combats d'animaux et des gladiateurs; il y a eu bien du sang versé sur ce sable pour l'amusement du peuple de Rome. Ce Cirque contient quatre cent quatre-vingt-cinq mille pieds d'étendue; le plus élevé des deux obélisques égyptiens qui le décorent n'a pas moins de cent trente-deux pieds de hauteur, et il est formé d'une seule pierre.

Ici, nous ne sommes pas éloignés du MONT PALATIN, où Romulus jeta les premières fondations de sa ville.

Voilà le temple de JUPITER-STATOR, que ce roi fit élever en mémoire de son combat contre les Sabins, si heureusement terminé par le dévouement des Sabines. Plus loin, c'est le temple de Vesta, où

les Vestales entretenaient le feu sacré; celui de la Lune, et plusieurs autres qu'il serait trop long de vous nommer ici : Là, s'élèvent encore les maisons des rois Ancus Martius et Servius Tullius, celle du vertueux Publicola, et enfin la demeure de Cicéron, qui sauva Rome des fureurs de Catilina.

Enfin, nous arrivons au Forum, situé au pied du mont Palatin, où se sont réunis les comices, jusqu'à ce que le peuple romain étant devenu trop nombreux, ce fut au Champ de Mars que se tinrent ces grandes assemblées.

Ce tribunal que vous apercevez sur cette place, ce sont les ROSTRES; il est ainsi nommé parce qu'il s'élève auprès de la colonne rostrale, construite avec les éperons des galères prises aux Carthaginois par le consul Duilius. C'est de ce lieu que les magistrats parlaient au peuple, et on l'appelle ordinairement LA TRIBUNE AUX HARANGUES : c'est là que Marc-Antoine eut la lâcheté de faire attacher la

tête de Cicéron, après avoir eu la barbarie de le proscrire pendant le second triumvirat.

Non loin du Forum, on aperçoit la maison de Tarquin-le-Superbe, dont l'orgueil perdit la royauté dans Rome, et celle de Scipion-l'Africain, ce grand homme envers qui ses concitoyens furent si ingrats. Elles sont peu distantes du lieu où s'élevait autrefois la maison de Manlius-Capitolinus, qui, après avoir sauvé sa patrie, conçut le dessein de l'asservir.

Sur le Forum même et sous le Capitole sont les prisons que fit creuser autrefois le roi Ancus Martius, et où furent égorgés les complices de Catilina.

Enfin, voilà le Capitole, consacré au dieu Jupiter, et commencé, comme vous vous en souvenez sans doute, par le dernier des Tarquins. Ce temple est magnifiquement orné de statues d'or et de marbre. Dans cette partie séparée, sont les oies sacrées qui sauvèrent Rome au temps des ois, et près de ce lieu sont déposés

dans un coffre de pierre les livres sibyllins.

Derrière le Capitole s'élève la Roche Tarpéienne d'où l'on précipitait les grands criminels; vous n'avez point oublié, j'espère, d'où lui est venu ce nom.

A ses pieds, on voit s'élever une colonne dorée, appelée Colonne Milliaire, d'où partaient, comme d'un centre commun, toutes les grandes voies romaines, qui conduisaient dans les diverses provinces de l'Italie et de l'empire.

Mais hâtons-nous de descendre les cent marches de ce temple célèbre, sur lesquelles Tibérius Gracchus fut frappé à mort par Scipion Nasica, et traversons la voie Sacrée pour nous rendre au mont Esquilin et au Viminal. C'est dans ces quartiers retirés que nous verrons la maison de Virgile, les jardins de Mécène, et le camp des légions chargées de la garde de la ville.

La voie Sacrée est ainsi nommée, parce que c'est dans ce lieu que Romulus et Tatius jurèrent d'être amis et de régner ensemble. C'est là que se tient le principal

marché de Rome, et que l'on apporte de tous côtés les choses nécessaires à la vie de l'immense population qu'elle renferme. Pompée et Antoine avaient leurs maisons situées sur la voie Sacrée, et Jules César l'habita quelquefois.

A peu de distance du Viminal, encore peu habité au temps d'Auguste, nous voyons le temple élevé à Quirinus, qui a fait donner le nom de MONT QUIRINAL à la colline sur laquelle il est bâti; en sortant de l'enceinte de Servius Tullius par la porte Scelerata, que le dévouement des Fabius a rendue si célèbre, nous passerons auprès des jardins d'Agrippa, pour nous rendre au mausolée d'Auguste, et de là au Champ de Mars, où s'élève le tombeau du sanguinaire Sylla.

Voilà donc cette vaste plaine où la jeunesse de Rome s'exerçait à vaincre le monde, et le Tibre que les combattans couverts de sueur traversaient à la nage.

Descendons maintenant la VOIE TRIOMPHALE, c'est-à-dire celle que les triom-

phateurs suivaient ordinairement au milieu des acclamations de tout le peuple. Nous allons traverser le fleuve au PONT JANICULE, voir sur la montagne de ce nom le tombeau de Numa Pompilius, et regagner enfin le quartier du mont Aventin, que nous connaissons déjà, en passant sur le PONT SUBLICIUS, ou de bois, que le vaillant Horatius Coclès défendit seul contre l'armée de Porsenna.

L'empereur Auguste avait divisé la ville de Rome en quatorze régions ou quartiers distincts, que ses successeurs embellirent d'une multitude de monumens de toute espèce ; mais dans la promenade rapide que nous venons de faire, je n'ai dû vous faire remarquer que les édifices qui existaient du temps de ce prince, dont vous connaissez l'histoire.

FIN.

TABLE

GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

LA FONDATION DE ROME.

795 — 752 avant J.-C.

ROMULUS.

752 — 714 avant J.-C.

NUMA POMPILIUS.

714 — 670 avant J.-C.

TULLUS HOSTILIUS.

670 — 637 avant J.-C.

ANCUS MARTIUS.

637 — 614 avant J.-C.

TARQUIN-L'ANCIEN.

614 — 576 avant J.-C.

SERVIUS TULLIUS.

576 — 532 avant J.-C.

TARQUIN-LE-SUPERBE.

532 — 509 avant J.-C.

BRUTUS ET SES FILS.

509 — 507 avant J.-C.

SIÉGE DE ROME PAR PORSENNA.

507 — 497 avant J.-C.

LES MEMBRES ET L'ESTOMAC.

497 — 488 avant J.-C.

CORIOLAN.

488 — 485 avant J.-C.

LA FAMILLE DES FABIUS.

485 — 459 avant J.-C.

VIRGINIE.

459 — 449 avant J.-C.

CAMILLE ET LES GAULOIS.

396 — 321 avant J.-C.

LES FOURCHES CAUDINES.

821 — 280 avant J.-C.

PYRRHUS ET SES ÉLÉPHANS.

280 — 263 avant J.-C.

RÉGULUS CHEZ LES CARTHAGINOIS.

263 — 218 avant J.-C.

ANNIBAL EN ITALIE.

218 — 211 avant J.-C.

SCIPION-L'AFRICAIN.

211 — 187 avant J.-C.

CATON LE CENSEUR.

187 — 182 avant J.-C.

LA RUINE DE CARTHAGE.

182 — 146 avant J.-C.

LES GRACQUES.

146 — 121 avant J.-C.

LES CIMBRES ET LES TEUTONS.

121 — 112 avant J.-C.

LE DICTATEUR SYLLA.

112 — 79 avant J.-C.

LA BICHE DE SERTORIUS.

79 — 73 avant J.-C.

SPARTACUS.

73 — 71 avant J.-C.

LE SECOND TRIUMVIRAT.

45 — 42 avant J.-C.

ANTOINE ET CLÉOPATRE.

42 — 28 avant J.-C.

LA CLÉMENCE D'AUGUSTE.

28 avant J.-C. — 15 de l'ère chrétienne.

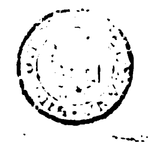
PROMENADE DANS L'ANCIENNE ROME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.



FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DE LA LIBRAIRIE DE P. DUFART,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 1.

Ouvrages nouveaux de fonds ou en nombre.

COURS D'HISTOIRE RACONTÉE AUX ENFANS,
PAR M. LAMÉ FLEURY,
ADOPTÉ POUR LA MÉTHODE ÉLÉMENTAIRE DE M. D. LÉVI;

Avec des Tableaux synoptiques et un Atlas de géographie ancienne et moderne, composés par ce Professeur pour le COURS D'HISTOIRE RACONTÉE.

L'HISTOIRE SAINTE, 4e édit., 1 vol. in-18, br. (Ouvrage autorisé par le Conseil royal de l'instruction publique). 2 fr.

L'HISTOIRE ANCIENNE, 5e édit., 1 vol. in-18, br. 2 fr.

L'HISTOIRE GRECQUE, 5e édit., 1 vol. in-18, br. 2 fr.

L'HISTOIRE ROMAINE. Première partie, la *République*. 5e édit., 1 vol. in-18, br. 2 fr.

L'HISTOIRE ROMAINE. Deuxième partie, l'*Empire*. 4e édit., 1 vol. in-18, br. (Ouvrage autorisé par le Conseil royal de l'instruction publique). 2 fr.

LA MYTHOLOGIE, 2e édit., 1 vol. in-18, avec fig. broché. 3 fr.

L'HISTOIRE DU MOYEN AGE, 2e édit., 2 vol. in-18, brochés. 4 fr.

L'HISTOIRE MODERNE, 2 vol. in-18, br. (Ouvrage autorisé par le Conseil royal de l'instruction publique). 4 fr.

L'HISTOIRE DE FRANCE, 5e édit., 2 vol. in-18, br. 4 fr.

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE, 2e édit., 2 vol. in-18, broché. 4 fr.

L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE, 1 vol. in-18, br. (Ouvrage autorisé par le Conseil royal de l'instruction publique). 2 fr.

BIOGRAPHIE ÉLÉMENTAIRE DES PERSONNAGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, à l'usage des maisons d'éducation des deux sexes. Paris, 1839, un seul vol. in-18, grand-raisin, de 600 pag., à deux col.
Broché, 5 fr.
Cartonné, 5 f. 50 c.

CARTE GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE DE L'ANCIEN MONDE, pour l'intelligence des Histoires racontées aux Enfans. Color. 2e tirage rectifié. 2 fr.

LA GÉOMÉTRIE enseignée aux Enfans, 2e édit. augmentée de plusieurs Leçons sur les surfaces et la mesure des solides. 1 vol. in-18, fig. br. 75 c.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE CIVILE ET POLITIQUE DES FRANÇAIS, pour servir à l'enseignement élémentaire. Paris, 1833, 1 vol. in-8, br. 7 f.

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE, racontée aux Enfans, traduite en français, et augmentée de plusieurs chapitres, par mad. la vicomtesse de V***, 2e éd., 1 vol. in-18, broché. 2 fr.

OUVRAGES DE M. D. LÉVI,

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, PROFESSEUR D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE, FONDATEUR DES COURS D'ÉDUCATION MATERNELLE, ETC.

ÉPHÉMÉRIDES CLASSIQUES. 4 vol. in-12, br. 12 fr.

NOUVEAUX ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE. gros in-18, br. 4 fr. 50 c.

ÉNIGMES HISTORIQUES. 1 v. in-18, br. 1 f. 50 c.

ABRÉGÉ MÉTHODIQUE DE GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE, ou Études géographiques pour servir de développement aux géographies élémentaires, 8e édit., gros vol. in-18, br. 3 fr. 50 c.

ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES. In-18, br. 3 fr. 50 c.

QUESTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE. 1 vol. in-18, broché. 75 c.

MNÉMOSYNE CLASSIQUE. 1 vol. in-18, br. 2 fr. 50 c.

LA PHYSIQUE POPULARISÉE, ou les Pourquoi et les Parce que. 1 vol. in-18, br. 1 fr. 25 c.

LES OMNIBUS DU LANGAGE. 1 vol. in-18, br. 75 c.

ESQUISSES HISTORIQUES. 1 vol. in-18, br. 2 fr. 50 c.

REINES DE FRANCE. 1 vol. in-18, br. 2 fr. 50 c.

MANUEL DE LA MÉTHODE HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE adoptée pour les Ouvrages élémentaires racontés aux Enfans. Brochure in-8. 1 fr.

ÉCHELLE DES PEUPLES, depuis la Création jusqu'à nos jours. Grand Tableau. 1 fr. 50 c.

GÉOGRAPHIE RACONTÉE A LA JEUNESSE. 2e édit. *sous presse.* 4 fr.

TOUR DU MONDE, ou les Premières Études géographiques. 1 vol. in-18, br. 1 fr.

REVUE CHRONOLOGIQUE de l'Histoire de France. 1 vol. in-18, br. 75 c.

MANUEL HISTORIQUE des Peuples anciens et modernes. In-18, br. 1 fr.

ESQUISSES LITTÉRAIRES, ou Précis méthodique de Littérature européenne, etc. Gros in-18, br. 2 fr. 50 c.

PRÉCIS MÉTHODIQUE DE LITTÉRATURE FRANÇAISE, suivi d'un coup d'œil sur l'Histoire de la Littérature ancienne et moderne. 1 vol. in-18, br. 1 fr.

COSMOGRAPHIE (Petite) racontée à l'Enfance. 60 c.

L'UTILE ET L'AGRÉABLE, ouvrage rédigé en faveur de la Jeunesse, offrant un mélange de morceaux de littérature, d'histoire, de poésie, etc. 2 vol. in-18, br. 5 fr.

TABLEAU GÉOGRAPHIQUE de la France, faisant partie des études géographiques. 75 c.

TABLEAUX GRAMMATICAUX, renfermant des exercices sur les Participes, sur les Verbes irréguliers et sur les différentes parties de la Grammaire. Deux Tableaux se vendant séparément chacun 40 c.

MODÈLES D'ÉCRITURE, par Soref. 1 fr. 25 c.

LA MÈRE INSTITUTRICE, ou Lectures religieuses, morales et littéraires pour les jeunes personnes. Journal d'Éducation et d'Instruction. Par an : 10 fr.

LES TABLEAUX HISTORIQUES SUIVANS, composés pour l'enseignement des Histoires racontées, de M. Lamé Fleury :

Histoire sainte. — Histoire ancienne. — Histoire grecque. — Mythologie. — Histoire romaine. — Histoire du moyen âge. — Histoire de la découverte de l'Amérique. — Histoire moderne. — Histoire de France. — Histoire d'Angleterre. — Géographie. — Mœurs et coutumes des Égyptiens. — Mœurs et coutumes des Grecs. — Mœurs et coutumes des Romains. — Mœurs et coutumes des Hébreux.

Chaque Tableau se vend séparément 40 centimes.

NOUVEL ATLAS complet de Géographie ancienne et moderne. *Partie ancienne*, composée de 10 cartes coloriées, in-4 oblong, cartonné. 4 fr.

HISTOIRE UNIVERSELLE EN TABLEAUX, ou Explication des Enigmes historiques de M. D. Lévi; par Mlle. Gombault. Gros in-18, br. 3 fr. 50 c.

ABRÉGÉ MÉTHODIQUE d'histoire de France, sur un plan nouveau, et d'après les historiens les plus célèbres, etc.; composé d'après la méthode de M. Lévi, par la même. 1 vol. gr. in-18, br. 3 fr. 50 c.

OUVRAGES DE BONIFACE.

Analyse chronologique de l'Histoire ancienne jusqu'à la chute de l'empire romain en Occident, suivie de quatre périodes géographiques correspondantes. Ouvrage destiné à servir de Sommaire aux leçons des professeurs, et de Mémorial à leurs élèves. 1 vol. in-18, br. 2 fr. 50 c.

Exercices grammaticaux, ou Cours pratique de Langue française. 2 vol. in-12, cart. 4 fr.

Corrigé des exercices grammaticaux. 1 vol. in-12, br. 2 fr. 50 c.

Géographie élémentaire descriptive, ou Leçons graduées de Géographie à l'usage des Écoles normales, des Collèges et Maisons d'éducation, 2 vol. in-12, avec Tableaux et Cartes color. br. en cart. 4 fr.

Grammaire française, méthodique et raisonnée, rédigée d'après un nouveau plan. 1 vol. in-12, br. 2 fr. 50 c.

Une lecture par jour, mosaïque littéraire, historique, morale et religieuse. 4 vol. in-8, br. 20 fr.

OUVRAGES DE M. MULHAUSER, DE GENÈVE.

Enseignement gradué de l'écriture. 1 vol. petit in-8, br. 1 f. 50 c.

Collection de 48 modèles d'écriture, exécutés d'après la méthode de cet auteur, par M. Warin. 2 f. 70 c.

Modèles élémentaires tirés de la Collection ci-dessus, et donnant la connaissance de toutes les lettres. 50 c.

Tableaux de règles. Nos 1 à 16. 80 c.

Manuel d'écriture à l'usage du maître et de l'inspecteur. Paris, 1834, 1 vol. in-18, br. 75 c.

Ces ouvrages de M. Mulhauser, adoptés par plusieurs Comités suisses pour l'Enseignement élémentaire, ont été approuvés en [illegible] par le Conseil royal de l'Instruction publique.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE, HISTORIQUE ET COMPARÉE DES GAULES CISALPINE ET TRANSALPINE, suivie de l'Analyse géographique des ITINÉRAIRES ANCIENS, et accompagnée d'un ATLAS de neuf Cartes, par M. le baron WALCKENAER, membre de l'Institut. Paris, imprimerie de Crapelet, 1839, 3 volumes in-8°, br. et Atlas in-4. cartonné. 36 fr.

— Grande Carte des *Itinéraires des Gaules*, sur feuille Colombier, séparément, 6 fr.

NOUVEAU TRAITÉ DES PLANTES USUELLES, spécialement appliqué à la médecine domestique et au régime alimentaire de l'homme sain ou malade, par M. le docteur Jos. ROQUES, auteur de la *Phytographie médicale* et de l'*Histoire des Champignons comestibles et vénéneux*. Paris, imprimerie de Crapelet, 1838, 4 beaux volumes in-8, br. 32 fr.

VOYAGES DANS LES CONTRÉES DÉSERTES DE L'AMÉRIQUE DU NORD, entrepris pour la fondation du Comptoir d'ASTORIA sur la côte nord-ouest; par Washington Irving. Paris, 1839, 2 vol. in-8, br. 15 fr.

GUIDE POLITIQUE DE LA JEUNESSE, ou Traité de l'ordre social, à l'usage des jeunes gens qui entrent dans le monde; par M. COTTU, ancien conseiller à la Cour royale de Paris. 1 vol. in-8, br. 1838. 7 fr. 50 c.

GUIDE DES ACTIONNAIRES AUX CHEMINS DE FER, en réponse à cette question : *Le placement des fonds sur les entreprises de chemins de fer en France est-il une bonne spéculation?* Par M. GAUBERT jeune. Paris, 1838, 1 vol. in-18, grand-raisin. br. 3 fr.

LES ROSES, peintes par P.-J. Redouté, décrites et classées d'après leur ordre naturel, par Thory; 3e édition, publiée sous la direction de M. Pirolle. 3 vol. format grand in-8, Papier Vélin, ornés de 184 Planches imprimées en couleur, et soigneusement terminées au pinceau.

Prix, cartonné à l'anglaise, 100 fr.

— En demi-reliure, veau à nerfs, non rogné, 115 fr.

— *Idem*, en maroquin, avec mosaïques, 140 fr.

DE LA DÉPENSE ET DU PRODUIT DES CANAUX ET DES CHEMINS DE FER, et de l'influence des voies de communication sur la prospérité industrielle de la France, par M. le comte Pillet-Will. Paris, 1837, 2 vol. in-4, dont un de Planches, br. 38 fr.

EXAMEN ANALYTIQUE DE L'USINE DE DECAZEVILLE, département de l'Aveyron, par le même. Paris, 1832, 1 vol. in-4, orné de 20 Planches ou Tableaux, broché. 25 fr.

HISTOIRE DE LA PEINTURE EN ITALIE, depuis la renaissance des Beaux-Arts jusque vers la fin du XVIII[e] siècle; par Lanzi, trad. de l'it. sur la 3[e] édit., par mad. A. Dieudé. Paris, 1824, 5 vol. in-8, br. 25 fr.

DE LA CHARITÉ LÉGALE, de ses effets, de ses causes, et spécialement des maisons de travail, et de la proscription de la mendicité; par M. Naville, ministre du saint Évangile à Genève. Paris, 1836, 2 vol. in-8, avec Tableaux, broché. 15 fr.

DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE considérée dans ses rapports avec le développement des facultés, la marche progressive de la civilisation, et les besoins actuels de la France; par le même, 2[e] édit. Paris, 1833, 1 vol. in-8, avec Tableaux, broché. 7 fr.

LA QUESTION D'ALGER. — Politique, Colonisation, Commerce, par M. Desjobert. Paris, 1837, 1 vol. in-8, br. 6 fr.

L'ALGÉRIE EN 1838, par le même. 1 v. in-8. br. 3 fr.

DE L'AVENIR DE L'ALGÉRIE, par M. Mathieu de Dombasle. Paris, 1838, brochure in-8. 75 c.

CARTE DE L'ASIE CENTRALE, dressée d'après les cartes levées par ordre de l'empereur Khian-Loung, par les Missionnaires de Peking, et d'après un grand nombre de notions extraites et traduites des livres chinois; par Klaproth. Paris, 1836, 4 f. gr.-aigle, color. 25 f.

LE PORT-FOLIO, ou Collection des documens politiques relatifs à l'histoire contemporaine, traduit de l'anglais. Paris, 1836-1837, 41 livraisons brochées en 5 vol. in-8, avec titres et tables. 35 fr.

— Les tomes 4 et 5, séparément. 15 fr.

L'ANGLETERRE, LA FRANCE, LA RUSSIE ET LA TURQUIE, ouvrage traduit de l'anglais, etc. Paris, 1835, 1 vol. in-8, br. 5 f.

PROGRÈS ET POSITION ACTUELLE DE LA RUSSIE EN ORIENT; ouvrage traduit de l'anglais, et accompagné d'une Carte coloriée représentant le tableau des acquisitions territoriales de la Russie depuis l'avénement au trône de Pierre I[er]. Paris, 1836, 1 v. in-8, br. 4 fr.

LE SULTAN ET LE PACHA D'ÉGYPTE, par M. David Urguhart. Trad. de l'angl. Paris, 1839, in-8, br. 2 fr. 50 c.

ODES D'HORACE, trad. en vers, avec le texte en regard, par M. Montigny. Paris, imprim. de Jules Didot, 1836, 1 vol. in-8, pap. fin, br. 8 fr.

HISTOIRE D'ITALIE, de 1789 à 1814; par Ch. Botta. Paris, 1824, 5 vol. in-8, br. 25 fr.

ÉLÉMENS D'ARITHMÉTIQUE, D'ALGÈBRE ET DE GÉOMÉTRIE à l'usage de la Jeunesse; par V. Gallais. Paris, 1835, 1 vol. in-8, fig. br. 5 f.

TRAITÉ DE L'ART D'ECRIRE, par Condillac. Paris, 1821, 1 vol. in-12, br. 2 fr. 50 c.

DE LA NATURE DES SCIENCES MORALES, ou de la Raison et de la Conscience dans leurs rapports avec la loi et le précepte; par Curel. 1 vol. in-8, br. 6 fr.

HISTOIRE LITTÉRAIRE D'ITALIE, par Ginguené, 2e éd., continuée par Salfi. 10 vol. in-8, br. 70 fr.

ATLAS HISTORIQUE DE LA POLOGNE, colorié, accompagné d'un Tableau comparatif des expéditions militaires dans ce pays pendant les XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles; par M. le comte Plater. Posen, 1828, in-fol. oblong, br. 7 fr. 50 c.

PLANS DES SIÉGES ET BATAILLES QUI ONT EU LIEU EN POLOGNE pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, avec un texte explicatif pour servir de suite à l'Atlas historique; par le même. Posen, 1828, in-fol. oblong, br. 7 f. 50 c.

L'ESPAGNE. Souvenirs de 1823 et de 1833; par M. A. de Bourgoing. Paris, 1834, 1 vol. in-8, broché. 6 fr.

MONOGRAPHIE, ou Histoire naturelle du genre Groseillier, contenant la description, l'histoire, la culture et les usages de toutes les Groseilles; par Thory. Paris, 1829, 1 vol. in-8, br. orné de 24 Planches : Noires, 8 fr. Coloriées, 10 fr.

PRODROME de la Monographie des espèces et variétés connues du genre Rosier, etc.; par le même. Paris, 1820, 1 vol. in-12, fig. br. 3 fr.

TOM-JONES, ou Histoire d'un Enfant trouvé; par Fielding. Traduction nouvelle et complète par M. le comte de La Bedoyère. Paris, 1833, 4 vol. in-8, fig. br. 20 f.

ACTA LATOMORUM, ou Chronologie de l'histoire de la Franche-Maçonnerie française et étrangère; par C. A. Thory. Paris, 1816, 2 vol. in-8, fig. br. 15 fr.

L'ITALIE, par lady Morgan, ouvrage traduit de l'anglais. Paris, 1821, 4 vol. in-8, br. 24 fr.

ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR LES PHÉNOMÈNES DE LA VIE, par sir Ch. Morgan, ouvrage traduit de l'anglais. Paris, 1819, 1 vol. in-8, br. 7 fr.

MÉMOIRES SUR LES OUVRAGES DE SCULPTURE DU PARTHÉNON et de quelques édifices de l'Acropole à Athènes, et sur une épigraphe grecque en l'honneur des Athéniens morts devant Potidée; par Visconti Paris, 1818, 1 vol. in-8, br. 3 fr. 75 c.

APERÇU STATISTIQUE DE L'ILE DE CUBA, précédé de quelques lettres sur la Havane, etc.; par Huber. Paris, 1826, 1 vol. in-8, avec 2 cartes, br. 7 fr.

POÉSIES MORALES ET HISTORIQUES, ou suite et seconde édition des *Poésies d'un ancien magistrat;* par M. le vicomte de Villiers du Terrage. Paris, 1836, 2 v. in-8, vignette, br. 14 fr.

MÉMOIRES DU GÉNÉRAL MORILLO, relatifs aux principaux événemens de ses campagnes en Amérique, de 1815 à 1821, suivis de deux Précis de D. Jose Domingo Diaz et du général D. Miguel de La Torre. Paris, 1826, 1 vol. in-8, br. 5 fr.

MANUEL DES MALADIES DE LA PEAU et de celles qui peuvent aussi affecter les cheveux, la barbe, les ongles, etc.; par Bergmann, traduit de l'allemand par M. R., médecin, 1 vol. in-18, br. 1 fr. 50 c.

ANTOLOGIA ITALIANA, par le chevalier Brancia. Paris, 1828, 1 fort vol. in-8, papier fin, broché. 10 fr.

MÉMOIRES SUR LA VIE DE NICOLAS POUSSIN, par Maria Graham, traduits de l'anglais. Paris, 1821, 1 vol. in-8, fig. br. 4 fr.

COMMENTAIRE SUR L'OUVRAGE DE FILANGIERI, par Benjamin Constant. Paris, 1824, 1 vol. in-8, br. 8 fr.

VOYAGE D'UN NATURALISTE au Continent de l'Amérique septentrionale, à Saint-Domingue, etc.; par Descourtilz. Paris, 1809, 3 vol. in-8, br., avec beaucoup de planches. Noires. 15 fr.
Coloriées. 25 fr.

CONSIDÉRATIONS SUR LA PÊCHE DE LA BALEINE, par A. de la Jonkaire. Paris, 1830, brochure in-8. 2 fr.

VOYAGES EN FRANCE et autres pays, en prose et en vers, par Racine, La Fontaine, Regnard, Chapelle et Bachaumont, Hamilton, Voltaire, Piron, Gresset, Fléchier, Le Franc de Pompignan, Bertin, Desmahis, Bérenger, Bret, Bernardin de Saint-Pierre, Parny, Boufflers, etc., 3e édition. Paris, 1818, 5 vol. in-18, ornés de 36 jolies vignettes, br. 10 fr.

TREIZE VIGNETTES pour les OEuvres de Regnard, exécutées par MM. Lefèvre, Burdet, Leroux, Blanchard, Fauchery, Bein et Muller, d'après les dessins de Desenne.

Épreuves avant la lettre et eaux fortes, sur Papier de Chine, 40 fr.

Idem, avec lettres grises, sur Papier de Chine, tirées, ainsi que les épreuves avant la lettre, à très-petit nombre, 20 fr.

Idem, avec la lettre, sur Papier blanc, 10 fr.

Cette charmante Collection, destinée à faire désormais l'ornement de toutes les éditions in-8 de Regnard, est la dernière production d'Alexandre Desenne, et son chef-d'œuvre, au jugement de tous les Artistes.

ASSORTIMENT.

ARNAULT. — Souvenirs d'un Sexagénaire. Paris, 1834, 4 vol. in-8, br. 28 fr.

BACLER D'ALBE. — Souvenirs pittoresques d'Italie et d'Espagne. Paris, Engelmann, 34 livr. in-fol. (compl). 80 fr.

BARANTE (baron DE). — Histoire des Ducs de Bourgogne de la maison de Valois (1361-1477). Cinquième édit., illustrée d'une grande quantité de vignettes et de cartes géographiques. Paris, Dufey, 1838, 12 vol. in-8 et atlas, br. 75 f.

BIBLIA SACRA LATINA. — 1 vol. in-4, relié en maroquin rouge, d. s. tr.

Beau manuscrit sur Peau Vélin, du XIVe siècle, écrit avec une perfection remarquable, en petite ronde gothique, sur deux colonnes, avec des tourneures et des capitales historiées, parmi lesquelles plusieurs sont décorees de jolies miniatures. Il contient 443 feuillets, tous d'une conservation parfaite. 500 f.

Biblioteca poetica italiana scelta e publicata da A. Buttura. Parigi, Lefèvre, 1820, 30 vol. in-32. Papier Vél. br. 45 fr.

Biographie universelle, ancienne et moderne. — Paris, Michaud, 1811-1834, tomes 1 à 59, in-8. portraits. Exempl. en Grand Papier Vél. br. 600 fr.

Choiseul - Gouffier. — Voyage pittoresque de la Grèce. Paris, 1782-1822, 3 vol. in-fol. dem.-rel. dos de veau, à nerfs, non rogné. 160 f.

Collection des 80 Vignettes pour les OEuvres de Voltaire, gravées d'après les dessins de Desenne. Paris, 1826, in-8. Pap. Grand-Raisin Vél. Epreuves avant la lettre. 120 f.

Crévier. — Histoire des empereurs romains. Paris, 1836, 9 vol. in-8. br. 36 f.

Cuvier et Valenciennes. — Histoire naturelle des poissons. Paris, 1828-1837, tomes 1 à 13, in-8, avec planches coloriées, br. 200 f.

Delille. — OEuvres, avec Notice par M. Tissot. Paris, Furne, 1833, 10 vol. in-8, avec 12. jolies vignettes d'Alfred et Tony Johannot, br. 33 f.

Dibdin's Bibliographical antiquarian and picturesque Tour in France and Germany. London, 1821, 3 v. 300 f.

Exemplaire de choix d'un ouvrage dont les planches ont été brisées, et qui est devenu rare, même en Angleterre.

Dictionnaire de la conversation et de la lecture. — Paris, 1832-39, 52 vol. in-8, imprimés sur 2 col. br. 182 f.

Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle et des phénomènes de la nature. Paris, 1834-1839, in-4. *Planches coloriées*. 9 tom. br. en 18 demi-vol. 220 f.

Fénelon. — Les Aventures de Télémaque. Paris, imprimerie de Monsieur, 1785, 4 vol. grand in-4, reliés en maroquin rouge, dent. tabis.

Exemplaire unique, imprimé sur Peau Vélin, décoré des 24 dessins originaux peints en miniature par Moitte, et d'une double suite de figures, avant la lettre, et lavées à l'encre de la Chine, par Parisot; 600 f.

Florian. — OEuvres complètes. Édition ornée de 2 portraits et de 80 jolies vignettes de Desenne. Paris, 1829, 16 vol. in-18, grand-raisin vél. br. 30 f.

Gail. — Theocriti quæ exstant omnia. Lutetiæ Parisiorum, 1828, 2 vol. in-8. et Atlas in-4, br. 30 f.

Gall. — Anatomie et Physiologie du système nerveux en général, et du cerveau en particulier. Paris, 1819, 4 vol. in-4. et Atlas gr. in-fol. br. 300 f.

GIBBON. Histoire de la Décadence de l'Empire romain. Paris, 1828, 13 vol. in-8. br. 50 f.

GRIMM et DIDEROT. — Correspondance littéraire, philosophique et critique, depuis 1753 jusqu'en 1790. Paris, Furne, 1831, 16 vol. in-8. br. 48 f.

GUÉRIN. — Iconographie du règne animal de Cuvier. Paris, 1838, 46 liv. cont. 450 pl.; plus le texte descriptif. 270 f.

GUIZOT. — Collection de Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre. Paris, 1827, 25 vol. in-8. br. 100 f.

— Le même ouvrage en Papier Vélin, br. 150 fr.

GUIZOT. — Collection de Mémoires relatifs à l'Histoire de France, depuis la fondation de la Monarchie française jusqu'au XIIIe siècle. Paris, Brière, 1823-1836, 31 vol. in-8. br. 175 f.

HOOKER. — British Jungermanniæ, containing a coloured figure of every species, with its history and description. London, 1816, in-fol. en livraisons. 250 f.

Du même. — Musci exotici, containing figures and descriptions of new or little known foreign mosses and other Cryptogamic subjects. London, 1820, 2 vol. in-4. en livraisons. 150 f.

LAMARTINE (DE). — OEuvres complètes. Nouvelle édition, illustrée de 400 vignettes, culs-de-lampe, etc. Paris, Charles Gosselin, 1836-1837. 10 vol. in-8. br. 70 f.

LEBEAU. — Histoire du Bas-Empire. Édition revue par MM. de Saint-Martin et Brosset jeune. Paris, Firmin Didot, 1821-1836, 21 vol. in-8. br. 72 f.

LINGARD. — Histoire d'Angleterre, traduite par M. le baron de Roujoux, 2e édition. Paris, 1833-37, 18 vol. in-8. br. 90 f.

MÉZERAY. — Histoire de France. Paris, août 1830, 18 vol. in-8, br. 54 f.

MOLIÈRE. — OEuvres complètes, avec les Notes de tous les commentateurs, recueillies par Aimé Martin. Paris, 1826, 8 vol. in-8. Gr. Pap. Vél., fig. de Deseune, avant la lettre, br. 100 f.

PRECES PIÆ, cum calendario. 1 vol. pet. in-8. Reliure du temps, en maroquin rouge à compartimens.

Manuscrit sur PEAU VÉLIN, composé de 168 feuillets, ornés d'arabesques à la marge des pages, et de 38 grandes miniatures. 120 f.

Répertoire du Théatre Français, avec des Commentaires par Voltaire, Racine, La Harpe, etc., et des Notices sur les auteurs et les acteurs célèbres. Paris, 1829, 4 vol. gr. in-8, à deux colonnes. Papier Vélin, portr., br. 60 f.

Rollin. — OEuvres complètes. Nouvelle édition accompagnée d'observations et d'éclaircissemens historiques, par M. Letronne. Paris, Firmin Didot, 1821-1825. 30 vol. in-8 et Atlas in-4. br. 120 f.

Sarrazin (Adrien). — OEuvres. Paris, 1825, 6 vol. in-18. Papier Grand Raisin, Vélin, fig. br. 15 f.

Ségur. OEuvres complètes. Paris, 1826, 33 vol. in-8. Papier Vélin. br. 150 f.

Sertum Botanicum.—Collection choisie de Plantes les plus remarquables par leur élégance, leur éclat ou leur utilité, in-fol. Bruxelles, 1831, 100 livraisons de 6 planches coloriées, chacune, avec texte sur Papier Vélin. Ouvrage terminé. 600 f.

Statuts (les) de l'Ordre du Saint-Esprit estably par Henri III en 1578. Paris, Impr. royale, 1703, in-4, maroq. violet.

Exemplaire sur Peau Vélin, de la bibliothèque du duc de la Vallière. 100 f.

Théatre des Grecs, traduit par le P. Brumoy. 2e édition, revue et augmentée par M. Raoul-Rochette. Paris, 1826, 16 vol. in-8. fig. br. 60 f.

Thierry (Augustin). — Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands. Quatrième édition. Paris, 1836, 4 vol. in-8, et Atlas. br. 24 f.

Thiers (A.). — Histoire de la Révolution française, 5e édition, ornée de portr. et gravures d'après Raflet et Scheffer. Paris, Furne, 1836, 10 vol. in-8, br. 50 f.

Voltaire. OEuvres complètes, avec préfaces, avertissemens, notes, etc., par M. Beuchot. Paris, Lefèvre, 1829-1834, 70 vol. in-8, papier cavalier vélin. br. 350 f.

Voltaire. OEuvres complètes. Paris, Delangle, 1824-1832, 95 vol. in-8, Papier Cavalier Vélin, br. 350 f.

Voyage pittoresque de Genève à Milan, par le Simplon. Deuxième édition. Bâle, Haas, 1819, in-fol. Texte sur Papier Vélin, et 35 vues coloriées au pinceau, d'une exécution très-belle. Dans un portefeuille. 175 f.

